LOIN DU PAYS

SOUVENIRS

D'EUROPE, D'AFRIQUE

ET

D'AMÉRIQUE

PAR

FAUCHER DE SAINT-MAURICE



QUEBEC
IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE A. COTÉ ET Cie
1889

LOIN DU PAYS

SOUVENIRS

D'EUROPE, D'AFRIQUE

ET

D'AMÉRIQUE

PAR

FAUCHER DE SAINT-MAURICE



QUEBEC
IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE A. COTÉ ET Cie
1889

M. LE COMTE DE LOUVIÈRES

Gérant du consulat-général de France au Canada.

Hier était la fête de la Saint Jean, la fête de mon pays la Nouvelle-France. Vous y avez pris une large part et vous avez remercié avec émotion quand j'ai porté au nom de ma race ce toast :

— A la France, à la patrie de nos aïeux !

En cette heure solennelle, devant la société de Saint Jean Baptiste du Canada, devant les ministres, devant les délégués canadiens français accourus de toutes ces parties de l'Amérique du Nord où vit toujours intense le souvenir de Celle que nous ne saurions oublier, je vous disais ces paroles :

—" La France !

" Tout ici nous parle d'elle, les champs de batailles qui nous entourent, les monuments que nous érigeons, les livres que nous écrivons, les drapeaux qui flottent joyeux dans les airs, les morts chéris qui se reposent sous nos guérêts et dans nos sillons. La Paroisse surtout nous parle de la mère-patrie, la Paroisse canadienne-française groupée autour de son église, la Paroisse où le soir, à la veillée, l'aïeul, le

père, la mère enseignent à l'enfant la langue des ancêtres et lui apprend à être fidèle aux traditions du passé.

" Ah ! messieurs, je me sens heureux, je me sens à l'aise pour venir vous parler ici de la France. Ne suis-je pas comme vous tous le descendant de ces hardis pionniers qui ont ouvert à la mère patrie les terres inconnues qui s'étendent de la baie d'Hudson à la Louisiane ? N'est-ce pas un des nôtres, Samuel de Champlain qui, le premier, donnait l'idée d'ouvrir l'isthme de la baie Verte et l'isthme de Panama ?

—" Si ces quatre lieues de terre qu'il y a à Panama, écrivait-il en 1599, estoient couppées, l'on pourrait venir de la mer du su en celle de deça, et par ainsy l'on accourciroit le chemin de plus de quinze cents lieues ; et depuis Panama jusques au détroit de Magellan, ce serait une île, et de Panama jusques aux Terres-Neuves une autre île, de sorte que toute l'Amérique serait en deux isles."

" N'est-ce pas de la Galissonnière qui conseillait au Roy de faire des pays de la Nouvelle-France une vaste Confédération ? Ne sommes-nous pas les fils de ceux qui furent baptisés par Jogues, de Breboeuf, Lallemant, par tous ces humbles qui sont venus proclamer l'éternité de la vie au pied du poteau de la torture ?

" Oui, la France nous a envoyé dans la personne des suivants de Jacques Cartier et de Champlain ses découvreurs, ses soldats, ses prêtres. Tous ont été des héros, les uns illustres, les autres obscurs dans l'histoire, mais tous grands devant l'œil de Dieu et devant la mémoire du peuple canadien-français. Il n'y a pas de place au foyer

du Canada où l'on ne se raconte les prouesses de ces preux, où l'on ne s'efforce de les imiter. Deux faits vous le prouveront.

" J'étais avec l'amiral Peyron, quelques officiers de la marine française et l'honorable M. Joly de Lotbinière, alors premier ministre de la province. Nous faisions une excursion sur le Saint-Maurice et nous courrions sur le fleuve en petit bateau à vapeur. L'amiral examinait la rive avec une lunette : tout-à-coup il la baissa et une larme roula de ses yeux. Un bucheron, un pauvre bucheron, apprenant qu'un amiral de France passait par là, venait en manche de chemise, tout ruisselant de sueurs, de clouer sur la plus haute épinette qu'il avait pu trouver auprès de sa cabane le drapeau tricolore. Le souvenir de la mère-patrie vivait toujours intense dans cette vaste forêt qui semblait assoupie, et ce fut tête nue que nous défilâmes devant ce colon canadien. Pourtant il avait fait la chose la plus simple du monde.

" N'était-il pas la personnification de la France américaine et catholique ?

" Et ces deux autres compatriotes, ce modeste sergent du 9e voltigeur, Olivier Matte, ce menuisier du faubourg Saint Jean, Jean-Baptiste Mercier, qui, depuis des années entretiennent à leurs frais le monument des braves tombés au jour où le clairon annonçait au monde que le Canada devenait dépendance anglaise au milieu de la victoire française de Sainte-Foye, ceux-là aussi représentent bien la race qui m'a demandé de boire en son nom à la France, à la patrie de nos aïeux !

" Oui, comte de Louvières, permettez à des hommes qui aiment la France pas plus que vous, mais autant que vous,

de l'acclamer et d'acclamer ce soir son représentant en votre personne.

" Notre pays a joué autrefois le rôle résigné, dévoué que s'impose aujourd'hui momentanément l'Alsace et la Lorraine. Dans le temps, vos cœurs français ont pleuré sur nous comme ils pleurent en ce moment sur la triste séparation des Alsaciens-Lorrains. Dieu a voulu au milieu des abandons qui nous entouraient, nous conserver notre autonomie, notre nationalité. Il nous permet de porter à m'a race ce toast dans cette belle langue qui vient d'inspirer à notre lieutenant-gouverneur, M. Angers, la lettre à Josephte que contient la *Voix du Patriotisme* et qui est écrite dans le plus pur langage du XVIe siècle. (1)

" Descendant d'un des humbles pionniers de la première heure, je viens demander à ceux qui m'entourent, à ceux qui viennent en ligne droite de ces futurs canadiens-français qui criaient en cet endroit il y a 346 ans :

Vive la France !

je viens leur demander de se recueillir, de se retourner vers le passé, de boire à celle que nous n'avons cessé d'aimer dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, à celle que nous avons acclamée quand elle était la maîtresse du monde, à cette mère dont nous avons lavé les mains sanglantes avec nos larmes, aux tristes heures de l'abandon, *à la France, à la patrie de nos aïeux !*

---

(1) Voir appendice : *Lettres échangées entre le lieutenant du Gouverneur Royale de Kébec et Josephte.*

Voilà ce que je disais au nom de mes compatriotes lors de la fête de la Saint-Jean.

En souvenir de ce grand jour où votre nom a été mêlé aux nôtres, veuillez accepter la dédicace de ce livre. Sans prétention, il raconte comment on vit, on pense, on observe, on lit en voyageant ; comment on se souvient quand on est revenu.

Résumé de mes journaux de route, je vous offre telles quelles, ces notes filles de l'océan, du désert, des monts, des plaines. Partout vous y trouverez la trace de la France. Puissent ces impressions glanées dans les pays lointains, être reçues par vous comme je l'ai été par les bonnes gens des contrées où l'on m'a donné une hospitalité si large, si aimable. Elle reste inoubliable pour l'obscur voyageur qui se souvient. Il n'a que ces pages éphémères pour remercier. Et c'est pour mieux encore les faire accueillir par mes hôtes de jadis que je les place sous la protection du drapeau que vous avez si bien représenté pendant les fêtes de la saint-Jean-Baptiste, ès pays de Nouvelle-France.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

Québec, ce 24 juin 1889, fête de la Saint-Jean.

LOIN DU PAYS

SOUVENIRS D'EUROPE D'AFRIQUE ET D'AMÉRIQUE

I

— Partiront-ils ? — Ils ne partiront pas. — Le *Château Léoville*. — Le capitaine Dagorn. — Les Bossière. — Vie du bord. — Compagnons de route. — Requins ou corsaires ? — Profils et silhouettes. — *Laudate eum in sono*. — Petit oiseau. — L'amoureux des vagues. — Un vieux camarade. — Religieuses et dames. — En petit comité. — Bon quart ! — Belle Isle et sa grotte. — Un heureux. — Va, petit mousse ! — M. Schowb. — Notre livre de loch. — Les îles Scilly. — Le *Shiller*. — Vive la France !

Il est six heures du soir ; nous sommes tous là, passagers, colis et bagages groupés sur le quai de la Reine attendant le *Château Léoville*. Il est annoncé de Montréal depuis midi.

Des groupes bienveillants se forment autour de nous. Ils murmurent :

— Partiront-ils ?

Et des gens narquois de leur répondre :

— Ils ne partiront pas.

Tout à coup on entend un bruit strident ; il n'y a pas à s'y méprendre : c'est la sirène de notre navire. Il met en panne ; nous sautons dans la chaloupe à vapeur mise à notre service par le chef de la marine à Québec, M. Gregory. Les amis nous accompagnent. Les poignées de mains, les coups de mouchoir, les adieux se croisent et une heure après nous prenons le service de mer.

Nous sommes en route pour la France.

Le *Château Léoville* est un navire de 4000 tonneaux et de 2000 chevaux vapeur. Sa vitesse moyenne est de 11 nœuds. L'équipage tout compris est de 49 hommes. Il est commandé par le capitaine Dagorn, ayant sous ses ordres le capitaine Perrot, les lieutenants Le Bideau, Breuil et Villamoras.

Le capitaine Dagorn a 25 ans de mer ; il sort de l'école des mousses. Bon, énergique tout à la fois, il est respecté de son équipage. Il est aimé par tous ceux qui font partie du bord. C'est un causeur charmant, renseigné sur les choses de la mer, sur ses joies comme sur ses

tristesses, sur ses chansons comme sur ses légendes. Son corps d'officiers est choisi ; ils font honneur à la ligne Bossière.

Depuis longtemps nous rêvions au Canada la création d'une ligne française qui nous mettrait directement en relation avec notre mère-patrie. Après bien des pourparlers, des tâtonnements, des essais infructueux, les Bossière sont venus de l'avant. Réussiront-ils ? Ils ont ce qu'il faut pour cela. Ils appartiennent au haut commerce de France, où depuis longtemps ils ont fait leur marque. Au Havre leur nom est synonyme d'honneur, d'habileté, de connaissances commerciales.

Notre vie à bord est agréable. Elle le serait plus encore si nous n'avions pas un chargement de madriers qui rend difficile la circulation du pont. Mais on ne peut pas tout avoir. Il ne faut pas oublier que nous sommes sur un navire marchand et non sur un navire de guerre ou sur un des grands transatlantiques. Tout vient à point à qui sait attendre. Si la promenade nous manque, le service se fait bien, et la cuisine est tout ce

qu'il y a de plus français. Le chef s'évertue à nous faire chaque jour des surprises.

Nos compagnons de voyage sont gais, pleins d'attention les uns pour les autres. Vous n'avez qu'à les examiner par un jour où le mal de mer oublie de faire sa tournée. Ils sont souriants, pleins de bons mots, de chansons.

Voilà Nazaire Turcotte, un véritable bout-en-train. Il module sa romance favorite " *Consolez-moi mes chères hirondelles.*" Il pleure comme le prophète Jérémie " au souvenir de sa Rachel et de sa cabane au bord de l'eau."

Cet homme gai comme un enfant, est un négociant qui fait honneur à la race canadienne-française.

Il a lutté comme tous les autres. Il est resté un exemple pour ceux qui aiment l'énergie et la patience dans les affaires. Rien n'apparaît chez lui de ses inquiétudes ou de ses succès : et sa gaieté le prouve encore plus que sa fortune.

A côté de lui, frileux, se plaignant amèrement de la perfidie des flots, un avocat, Bury regrette la terre ferme, la rue Saint-Jacques de Montréal, ses paperasses, ses clients. Le moindre rayon de soleil le remet sur pied. Alors, il est ce qu'il a rêvé. Il est marin, il vit sur l'océan, il sonde l'horizon, il va grimper dans les haubans. Il chante, il cause. Tout à coup arrive une ondulation de la vague ; et vite, de se précipiter vers les bastingages. Là... eh ! bien là... il se reprend à regretter la rue Saint-Jacques.

Musicien, orateur, écrivain, Bury a toutes les qualités de sa race. Il fait plaisir de voyager avec lui.

Voilà le docteur Noël. Il porte une trousse, il porte des remèdes, il porte tout sous cette couverture verte qui le drape majestueusement. De loin, il ressemble à la Verte Erin. Il est au service de tous ceux qui souffrent, et ses pantoufles en peau de loup-marin nous rappellent qu'il est le descendant d'une des familles canadiennes-françaises qui ont illustré le Labrador.

Sur ces côtes inconnues elles ont fait fortune avec les dépouilles de phoques et autres mammifères. Ce médecin, leur descendant, est un Noël Le Gardeur de Tilly.

Ne riez pas des pantoufles du docteur. Elles font ici le service indiqué par l'Évangile; elles s'usent à l'emploi de tous. Leur propriétaire va de tribord à babord, soignant celui-ci, se faisant dire des vérités par celui-là. Ce n'est pas de sa faute. On dit que le bon Samaritain a été traité de cette façon dans son temps. Celui avec qui il cause en ce moment, traverse l'océan pour la première fois. Il ne rêve que corsaires combats, tempêtes, naufrages. Son imagination voit tout au point de vue dramatique. Un morceau de bois passe-t-il le long du bord ? Ce ne peut être qu'un tronçon de mât enlevé par un boulet ; certes il y a dû avoir un combat hier dans ces parages ; tout au moins c'est l'épave d'un terrible naufrage. Quand les sinistres maritimes les abordages, les horreurs de la bataille quittent ce cerveau belliqueux, il s'informe respectueu-

sement auprès d'un matelot s'il y a beaucoup de requins ou de baleines dans ces parages.

Tessier, Dechêne, Lussier sont là à tribord. Ils chuchotent mystérieusement entre eux, et la brise indiscrète nous apporte avec le soulèvement de la lame les noms des comtés de l'Islet, de Verchères et de Portneuf. Soyons respectueux pour ces députés de l'Assemblée Législative. Voilà peut-être un des gouvernements de l'avenir.

Ledieu, rédacteur en chef du *Monde illustré*, est appuyé sur le bastingage. Il fume sa pipe et rêve à sa mère qu'il n'a pas revue depuis quinze ans. De fois à autre, pour ne pas oublier lui-même qu'il est le Millet du bord, il donne un coup de crayon et croque un passager ou une passagère.

Le curé de Gaspé, M. Von de Moortel, lit alternativement son breviaire, fume, cause, chante, parle de ses pêcheurs du golfe et nous

raconte les merveilles de Bruges, sa ville natale. Il nous parle lui aussi de sa vieille mère. Il en a été séparé depuis un quart de siècle. Ce prêtre est le type de l'aumônier du régiment. Ces hommes là sont compris et aimés surtout par ceux qui passent leur vie en face du danger.

Pinault, l'excellent capitaine Pinault du neuvième bataillon, ce père de nos universitaires de la dernière promotion,—ils ont presque tous fait leurs premières armes sous lui—nous rappelle la campagne du nord-ouest du Canada. Il cause tout aussi bien de la Louisiane, de la Floride, de ses nombreuses promenades faites avec la presse aux Etats-Unis. C'est un voyageur doublé d'un observateur.

Desaulniers assis dans sa chaise longue fait des rêves d'avenir. Il trouve que la France ne s'avance pas assez vite. Grenier fait les cent pas sur le pont.

Poisson est au salon. Cet homme-là est un orchestre. Il passe du piano au piccolo, du piccolo à.... eh bien, oui, c'est à lui que l'écriture faisait allusion quand elle disait :

Laudate eum in sono tubæ,
in psalteris et citharâ,
in tympano et choro,
in cordis et organo,
in cymbalis bene sonantibus,
in cymbalis jubilationis,
Omnis spiritus laudet dominum.

Un soir cet amateur délicat mit en musique une romance de Lemay.

Un roitelet tout frileux, affolé par le vent, épuisé par une course sur les mers lointaines était venu se réfugier sur le *Château-Léoville.* Notre poëte canadien Lemay en fit son hôte...

Mais Lemay racontera mieux ces choses-là ; laissons-le chanter. Sa romance dédiée aux dames du *Château Léoville* fut *illico* et par ordre *re-dédiée* au capitaine Dagorn avec permission de la vendre au profit de l'hôpital des matelots de France.

La voici :

PETIT OISEAU

Petit oiseau, ferme ton aile,
Repose ton vol fatigué ;
Vers la vieille France si belle,
Comme nous, vas-tu d'un cœur gai ?
Dans nos prés verts ou nos bois sombres
Laisse-tu de tendres amours ?
Sous le soleil ou dans les ombres.
Petit oiseau, chantons toujours.

Cherches-tu, mon sauvage artiste,
D'autres refrains sous d'autres bois ?
Fuis-tu quelque souvenir triste
Comme fait l'homme quelque fois ?
Peut-être, cherchant la pâture,
Loin du sud, tu t'es égaré ?
On croirait lire la torture
Dans ton petit œil éploré.

Vas-tu sur ces rives que j'aime
Redire les chansons d'ici ?
Vas-tu voir si l'oiseau lui-même
Se ressouvient de nous aussi ?
En jetant ta note touchante
Au soleil de la liberté.
Dis que chez nous, mainte voix chante
La noble France avec fierté.

Dans le calme, dans les tempêtes,
Chantant pour tromper les ennuis,
Voltige au-dessus de nos têtes
Comme le doux songe des nuits.
Quand nous reviendrons de la France
Sur notre superbe vaisseau,
Vers ton nid tout plein d'espérance,
Reviendras-tu, petit oiseau ?

Hélas, les oiseaux des bois ne sont pas faits pour les mers. Mieux que l'exilé qui meurt de nostalgie à l'étranger, le petit choyé trépassa la nuit même chez son frère le poète qui l'avait accueilli.

Nos autres compagnons de voyage sont MM. Longpré, Jodoin, ainsi que le vice-consul de France à Montréal, M. Schwob.

Longpré est l'amoureux des vagues, de l'immensité. Rien ne lui fait plus grand plaisir que de voir les lames sourdir, grandir, gémir, s'effacer pour faire place à d'autres.

— Ainsi va la vie, dit-il.

Et il répète la même observation à la vague suivante ; puis quand le calme se fait, il se réfugie dans les vers d'Horace, son poète favori. Il le sait par cœur et le commente à merveille. Ce Canadien-français est le dernier des latins.

Jodoin est gai comme pinson, bien qu'il soit presque aveugle. C'est toujours le joyeux com-

pagnon avec qui j'ai passé quinze ans de ma vie. Il est encore jeune, toujours bon, toujours indulgent pour le prochain. Le contact de ces hommes là rassérène, rend meilleur.

Last but not the least, les dames sont représentées, entre autres, par trois religieuses du Sacré-Cœur et par une novice. Elles auraient pu être comptées parmi les grandes de ce monde : elles n'ont voulu représenter ici-bas que l'humilité. Mais cette humilité est toute énergie. Elles ont renoncé aux joies de la terre, à toutes les joies du foyer pour se donner la mission d'enseigner aux autres les joies de la famille. Chaque jour elles éparpillent à pleines mains cette instruction, cette éducation supérieure qui offrent à la patrie tant de femmes distinguées.

Madame Shwob cause avec ces saintes femmes. Parlez-lui de l'Alsace, de la Lorraine. Son cœur se gonfle. Elle semble nous dire :

—La France n'oublie pas.

Madame Racina surveille tout un nid d'oiseaux du nord. Elle prévient la migration d'automne. Cette mère Canadienne-française, veuve d'un italien, mène sa petite famille près du lac de Côme. Elle va lui apprendre à se rappeler cette terre que la France a faite et que l'Italie trouve plaisir à oublier.

D'autres dames sont aussi à bord. Ce sont mesdames Jodoin, Tessier, Longpré et......, mais, chut, ne parlons plus. On pique un quart : c'est le couvre-feu. Les femmes assurent à leur mari qu'il est temps de rallier les cabines. Ces MM. se glissent en tapinois le long de l'escalier, prenant les poses les plus gracieuses pour se protéger contre le roulis. Quelques-uns, — ils sont rares, — s'arrêtent et prennent un *night cap* « en petit comité. »

Peu à peu les voix se taisent. Le navire continue sa marche à travers l'immensité. En dessous, nous entendons l'océan qui chante le requiem des trépassés pendant qu'à l'avant les vigies crient à chaque heure :

— Bon quart, à bossoir de tribord !
— Bon quart, à bossoir de babord !

Voilà en deux mots et entre deux coups de roulis, le récit de notre vie sur l'océan.

Et les journées et les soirées de se succéder ainsi, nous trouvant toujours gais comme pinsons, heureux de se sentir vivre, tous rajeunis à l'idée, pour les uns de revoir la France, pour d'autres de fouler pour la première fois le sol de la mère patrie.

Bientôt des sauts de température et des froids subits nous annoncent que nous sommes déjà dans le détroit de Belle Isle. Nous n'allons qu'à demi vitesse et passons prudemment entre quelques banquises. Un coup de canon nous arrive sourdement à travers le brouillard. Belle-Isle est à notre gauche ; bientôt nous apercevons son dos escarpé et montagneux. Je suis allé plusieurs fois à ce phare et je me rappelle toujours avec plaisir l'accueil hospitalier que j'y ai reçu de la part de la famille Colton.

Nous ne sommes pas pressé, causons donc de ces bonnes gens et de leur île. Pour arriver chez les Colton, il faut suer, souffler, grimper le long d'un chemin bien terrassé, dont les nombreux lacets s'élancent vers la crète où est bâti le phare. En route nous dépassons quelques bâtisses en bois. Elles sont les dépendances de la lumière. La première est un hangar sur la porte duquel est cloué un bout de planche portant l'inscription suivante :

Certified to accommod....

4 seamen.

Le bois n'a pas été assez long pour supporter tout le poids de l'orthographe anglaise. Sur une autre bâtisse, un bâtiment noir à sabords verts vogue à pleine voile sur une mer laiteuse surplombée par un ciel d'ocre jaune. En dessous on lit ces simples mots écrits à la détrempe :

Sailor's home.

C'est là que l'équipage du *Caspian* est venu se réfugier après son naufrage.

L'hospitalité la plus large nous attend au phare. Il est constellé de bâtiments en bois, de navires peinturlurés sur toile, sur calicot, sur tout ce que vous voudrez. C'est plutôt une rade qu'une demeure. Tout en causant de la sévérité du climat, notre hôte nous raconte la mort de M. Crowl, aide gardien de la tour : il s'est éteint de consomption en 1860. Sous ce climat humide les vivants vont vite et le jeune Colton vient me montrer cette tombe enfouie loin du monde, sous un lit de mousse, aux bords d'un petit lac. Plus loin, à l'autre extrémité de l'île, on voit aussi les fosses de trois malheureux, dont deux Français et un habitant de Terreneuve. Ils se sont noyés il y a quelques années, et cela de la manière la plus étrange possible. Leurs filets étaient à l'eau. Ils les ramenaient joyeusement au rivage, lorsqu'une *mouvée* de poisson s'engagea dedans et les entraîna à la mer.

Le gouvernement de Terreneuve entretient à Belle-Isle deux hommes. Ils y font constamment le guet et ils ont pour mission d'empêcher les Français de pêcher. Ces gens là sont relevés tous les deux mois.

Belle-Isle est la sentinelle canadienne qui barre le chemin à l'Atlantique. Sa longueur est de neuf milles et demi ; elle court dans l'E.-N.-E. et sa largeur est de trois milles. Elle est montagneuse, complètement dénudée, couverte çà et là de mousses, de lichens, rarement d'un gazon maigrelet et ne produit que la caneberge (*atoca*), la ronce et une baie que l'on nomme pomme de terre. La plus grande hauteur de l'île est de sept cents pieds au-dessus du niveau de la mer et le commandant Orlebar, de la marine anglaise, en l'explorant, à trouvé qu'elle était composée de granit alternant avec de l'ardoise et de l'argile. Une multitude d'étangs et de petits lacs se sont creusé un lit sur ces cîmes ; le gardien m'a assuré qu'il y avait plus de cinquante lacs, à part des puits. Plusieurs ont vingt brasses de profondeur et on y pêche de petites truites. Sur lès bords du premier que nous rencontrons, nous voyons deux enclos palissadés avec des débris de naufrages. De chétifs légumes s'y cachent pour croître, ce que, du reste, ils se chargent de faire le plus paresseusement du

monde ; rarement ils viennent à maturité. Dans les tourbières on trouve des andouillers d'élans. Le gardien assure qu'il sont à fleur de terre et que depuis qu'il habite l'île, il en a déterré plus de deux cents.

En 1875, un caribou passa l'été ici ; il était venu sur la glace. Les renards et les fauves traversent ainsi quelquefois. Ils sont attirés par l'odeur du sang et des dépouilles de loups-marins. On fait au phare consommation de la chair de ces amphibies. Il faut la faire dégorger dans de l'eau tiède, puis la laisser tremper pendant deux ou trois jours, ce qui lui fait perdre son goût huileux. Apprêté dans ces conditions, le gardien me disait qu'il préférait ce plat au meilleur bifteck.

Le phare consiste en une tour en pierre de 62 pieds, bâtie à 470 pieds au-dessus de la mer. La lumière est blanche et fixe ; elle se voit à 28 milles, par temps clair. Du haut de cette tour, on contemple un des plus beaux spectacles du monde. A gauche s'étend Quierpont, à droite les côtes du Labrador, à nos pieds Belle-Isle

ceint de son diadème de banquises polaires et frileusement enveloppée dans sa couverture de brouillards et de brumes. De temps à autre elle la soulève pour laisser entrevoir un coin de cet Atlantique qui, quelquefois, lui apporte d'étranges cadeaux. Au mois de mars 1879, un ours blanc de la plus formidable encolure vint s'installer à la porte du phare, et l'hiver certains renards blancs de la côte du Labrador accourent conter fleurette aux poules du gardien.

Une caverne se trouve presque au pied de la demeure de Colton. Pour s'y rendre il faut contourner une partie de l'île. Cette expédition ne peut se faire que par un temps absolument calme. L'entrée de la grotte est à 119 pieds au-dessus de nos têtes. On y arrive par escalade. Cet espace n'est franchie qu'en s'arc-boutant contre des blocs de granit. On saute d'une roche à l'autre ; on chemine dans le tuf et le sable qui dégringole sous nos pieds. Mais qu'est-ce que ces vétilles, auprès du spectacle qui nous attend ?

Une bougie à la main nous pénétrons par un couloir haut de dix-huit pieds. De là nous

entrevoyons un spectacle grandiose. Nous entrons de plein pied dans une vaste salle longue de 275 pieds, haute de 70 pieds et large de 80. Sur notre tête des rochers énormes paraissent suspendus par un fil, et nous renvoyent brillantes et diamantées leurs mille facettes. A nos pieds gisent des débris de quartz et de roc calcaire : au fond, au-dessous d'un petit monticule, se détache sombre et mystérieuse une arche cintrée. On dirait que c'est la porte d'un couvent gothique. Nous gravissons cette montée, et lorsque la lumière blafarde de nos bougies tomba sur ce que nous avions cru être l'entrée d'une nouvelle grotte, nous vîmes qu'elle se terminait là. Sans bruit, retenant notre respiration, de crainte que la vibration ne vint à détacher les terribles blocs qui nous menaçaient, nous nous retirâmes et regagnâmes notre chaloupe.

La visite de la grotte de Belle Isle vaut à elle seule le voyage du golfe.

Ainsi que vous pouvez en juger j'ai l'habitude de tenir ponctuellement mon journal de

route. On ne saurait croire tout l'essaim de souvenirs que ramènent au coin du feu, ces pages écrites à la hâte, lorsqu'elles sont lues et commentées un soir d'automne ou d'hiver, devant un groupe d'amis.

C'est ainsi que l'entrée prise en mer par longitude 15 latitude nord 51-21, en date du 25 août 1888, me permet de refaire toute une scène touchante.

Cette page dit :

« Quelle soirée nous venons de passer et comme il fait bon de faire des heureux ! Madame Longpré au nom du bord nous avait demandé de faire une loterie au profit du mousse Ives Marie, de Paimpol.

« Il a treize ans, il est fils de pêcheur. Tout ce qu'il gagne il le donne à sa mère.

« M. Grenier, de la *Presse*, était le secrétaire de cette bonne œuvre. C'est lui qui en a eu la généreuse idée.

« *Petit oiseau,* » la chanson du bord, porte bonheur. Lemay, son auteur, a gagné le premier prix : il était donné par M. Nazaire Turcotte.

De suite, « le gros lot » a été versé dans la bourse du petit mousse. Les autres gagnants étaient M. Bury, M. Alexandre Schwob, madame Faucher de Saint-Maurice. Chaques pièces qui tombait dans la bourse du petit mousse étaient applaudies. Et lui de pleurer. J'aime les enfants qui sont sensibles aux vraies larmes. Celui-là deviendra de mousse matelot, et s'il aime la mer, si la mer le sert bien, il sera à son tour capitaine au long cours, tout comme le capitaine Dagorn son compatriote et son protecteur. »

Va, petit mousse,
Le vent te pousse !

Ives Marie est comme tous ses camarades de la marine. Il est espiègle comme un page, prompt à la riposte. Toujours allègre, cet écureuil de navire est partout, se jouant sur les bastingages, grimpant d'un pied sûr dans les haubans, se balançant sur les jambes de revers en dansant sur le bout d'une vergue.

L'histoire d'un mousse n'est pas longue. Laissez vous la raconter par Santallier.

— Quand il a navigué successivement mousse, novice, pilote, lieutenant à bord des navires de commerce, l'enfant du pêcheur va faire son temps de service et manger les *gourganes*, ou mieux les fèves de l'état ; après quoi, il revient au commerce, fait quelques traversées en qualité de second, passe ses examens de capitaine, et le voilà qui commande un navire, maître après Dieu, c'est le mot consacré.

« Enfin ayant erré sous toutes les latitudes, secoué tour à tour par les coups de vent de la Méditerranée, les hourvaris des Antilles, les tornados des Açores, les cyclones des Indes, les typhons des mers chinoises, s'il revient sain et sauf, s'il n'a pas fait s*on trou dans l'eau*, il est promu à la dignité de *vieux cheniqueur de l'Océan.*

« Sur son passage, il entend prononcer à mi voix toutes sortes de mots flatteurs—En v'la un mangeur d'écoutes ! —Ah ! mais oui ! un voilier fini ! — Matelot comme pas un ! — Un brave à trois poils !

« Alors il peut prendre sa retraite et rester en

panne dans son village entouré des respects et de l'admiration de tout homme de cœur. »

Voilà en deux mots la biographie de Ives Marie, de Paimpol, s'il tourne bien et si la mer ne le prend pas.

En causant de nos camarades de route j'ai oublié de vous parler du vice-consul de France à Montréal. M. Schwob fait honneur au drapeau.

Il est né en 1848, en Alsace, à Hagenheim. Il est venu au Canada en 1868. C'est un de nos grands négociants de Montréal. Depuis 1872 il est le président des sociétés de bienfaisance française de cette ville.

Les débuts de la ligne Bossière ont été assez curieux. En septembre 1886, — après correspondance avec M. Schwob — ils ont fait un voyage de Saint-Malo à Saint-Pierre Miquelon pour le rapatriement des pêcheurs français.

Pendant l'escale de Saint-Pierre, M. Réné Bossière se rendit à Montréal. Là, il étudia.

En 1887 il décida de faire la ligne "France-Canada." Le 17 mai le contrat était signé entre lui et le gouvernement canadien, et le premier bateau partait pour le Canada. Depuis ils ont toujours eu des cargaisons. Comme suite de l'idée de nos relations commerciales avec la France, il s'est formé une organisation financière, où dans une banque anglaise ou française vous pouvez remettre votre argent en francs — non en sterling, comme auparavant — et avec tous les avantages du cours.

Cette idée toute pratique mérite d'être continuée.

Vous voulez maintenant que je vous parle du temps que nous avons eû.

Voici notre livre de loch :

Du mercredi 15 août, au jeudi 16 août : Nuit blanche ; à 7 heures le chargement est fini ; les passagers sont embarqués. Appareillé.

Temps couvert, pluvieux, petite brise. Le navire en toute vitesse. A 6 heures rencontre le

Henri IV. A 6.45 stoppe en face de Québec pour prendre les autres passagers. A 2.15 de la nuit, est mouillé. Brume intense. A 3.30 lève l'ancre ; en route. Beau temps : brume par intervalle ; petite brise. A 10.45 débarque le pilote par le travers de l'Ile du Bic.

Ici j'ouvrirai une parenthèse. Ce pilote, Camille Bernier est du comté de Bellechasse. Il appartient à cette grande famille de navigateurs canadiens qui font honheur à la marine du monde entier. L'adieu au pays ne pouvait être confié en des mains plus loyales.

Du jeudi 16 août au vendredi, 17.

Beau temps, belle mer, brise irrégulière. A 3.45 aperçu Anticosti. La brume se fait peu à peu ; marche lentement. A 6.40 stoppe pour sonder. Fond, cent mètres, avec sable fin, vaseux. A 8 heures stoppe de nouveau pour sonder. Avons trouvé 85 mètres, fond de gravier. A 8.55 stoppe encore : fond de gravier par 135 mètres : mis sur la route au S. 56 E.

Vendredi 17 au samedi 18 août :

Beau temps ; mer belle. Perdu la terre à 6 heures 30. Brise hâlant le nord est. A 2 heures de la nuit aperçu un vapeur courant dans l'ouest. Nous sommes dans le détroit de Belle-Isle.

Du samedi 18 au dimanche 19 août :

Beau temps ; jolie brise ; aperçu plusieurs icebergs. A six heures samedi à un mille au nord vrai du phare du Cap Normand ; pluie fine ; établi les voiles latines, petite brise hâlant sud-est. Le *Château Léoville* est sous ses focs ses goëlettes.

Du dimanche 19 au lundi 20 août :

Mer belle ; ciel couvert. Au deuxième quart, mer houleuse de l'est. Le feu de l'*Assyrian* par le travers babord.

Du lundi 20 au mardi 21 août :

Mer belle ; ciel nuageux ; au matin la mer

devint houleuse de l'est, puis la brise se fait. Etablies les voiles carrées.

Du mardi 21 au mercredi 22 août :

Ciel nuageux ; mer houleuse. Le navire court grand largue. Nous avons quelques grains ; nous serrons nos focs. Vers la fin du troisième quart, le zénith se dégage mais la mer reste houleuse. Etabli les huniers ; à minuit aperçu les feux d'un voilier courant au nord-ouest. Mer creuse de l'arrière. Sous les voiles carrées au dernier quart.

Du mercredi 22 au jeudi 23 août :

Temps incertain ; mer grosse, fort vent ouest-nord-ouest. Sous les voiles carrées et le grand foc.

Du jeudi 23 au vendredi 24 août :

Temps incertain ; mer assez belle, mais au deuxième quart elle devient houleuse. Serré les les voiles carrées et les focs. La fin des quarts se termine par cette note : « Beau temps, mer

belle, jolie brise. Nous courrons sous les huniers, les focs et les goëlettes.»

Du vendredi 24 août au samedi 25 :

Beau temps, mer très houleuse du nord-ouest, brise irrégulière ; nous allons grand largue, sous les voiles carrées. Grains par intervalle. A la nuit, grosse mer mais temps clair. Sous les voiles carrées.

Du samedi 25 au dimanche 26 août ;

Beau temps ; mer assez belle, petite brise ; nous sommes sous les voiles carrées. Petite pluie vers la fin du troisième quart. A 11 heures 15 aperçu la terre de nord. C'est le phare de *Bishop*, blanc, à double éclat dans une minute en une minute, sur une terre ronde, grève en granit. C'est la sentinelle avancée de l'Angleterre.

Voilà au complet notre livre de loch. Il est copié de ma main.

En me livrant à ce travail, j'allais oublier de vous raconter une scène touchante. Elle s'est passée en mer, le dernier jour de la traversée.

Le capitaine Dagorn—il appartient à la vieille famille bretonne bretonnante des de Pontallec—fut prié de se rendre au salon. Là, une adresse redigée par M. Ledieu, lui fut présentée.

Elle était signée par tous les nôtres ; elle se lisait ainsi :

A M. DAGORN,

Capitaine au long cours,
Commandant le « Château Léoville. »

Membre honoraire du syndicat de la Presse de la province de Québec.

Commandant,

Au moment de toucher les rives de la mère-patrie, le syndicat de la Presse de la province de Québec ne saurait vous quitter sans vous remercier des attentions délicates que vous avez eûes pour lui pendant la durée du voyage.

Nous vous en témoignons notre reconnaisance.

Commandant, veuillez dire à vos officiers et à votre équipage que la Nouvelle-France se souvient de l'Ancienne France.

Nous remercions vos marins bretons,normands et autres du voyage qui nous a reconduit au pays de Jacques-Cartier et de Champlain.

Nous nous en souviendrons et au revoir.

Le capitaine Dagorn, flatté de cette marque d'attention, nous répondit par ces deux mots.

— France-Canada.

Ils résument la mission des armateurs qui font ou qui feront des affaires avec nous.

Et maintenant laissez-moi vous dire un mot des îles Scilly, connues en France sous le nom des îles Sorlingues.

Elles ont toujours été les bienvenues par les voyageurs de la haute mer. En ouvrant le journal de bord tenu par mon grand père, le docteur

Augustin Mercier, il y a 75 ans, — il était de Saint-Michel de Bellechasse,—je vois à la date du 21 septembre 1814 :

« Le vent est S. E., et bien fort : à dix heures ce matin un matelot crie *Terre à l'avant !* c'est vrai. Les îles Scilly sont là près de nous. La joie règne à bord de l'*Albatros*. On se traite ce jour-là de ce qu'il y a de mieux sur le navire. J'envoie porter une bouteille de vieux vin à la vigie qui nous a annoncé la bonne nouvelle. »

Les Scilly nous sont signalés par deux phares.

Le premier est assis sur un écueil qui a à peine 200 pieds de circonférence. En ligne se distinguent cinq îlots dénudés sur lesquels il n'y a aucune trace de végétation. C'est sur un de ces récifs que le vapeur allemand, le *Shiller*, est venu se briser la veille de Noël. La mer était calme ; le soir on avait fêté un anniversaire heureux. Le voyage était à la veille de se terminer ; une fausse manœuvre jeta le bateau sur

une des Scilly et au petit jour 400 cadavres allemands battaient de leurs fronts les récifs.

Nous les passons en ce moment.

Demain nous verrons la mère-patrie. Que Dieu soit béni et « *Vive la France !* »

II

L'hôtel de la rue des Noyers.—Entre la poire et le fromage. —Le port et la marée. — Deux dépêches qui font plaisir. —La jetée. — *Libera nos Domine.* — Promenades. — L'inconnu du cimetière d'Ingouville.—Octave Crémazie. —En route.—Skobelef. — A propos de prononciation.— La colonie canadienne-française de Paris. — Un futur général. — Deux amis du Canada. — A la Bastille.— Notre-Dame des Victoires.— A la Sainte Chapelle.—La fête Dieu au Canada.— Sur la Seine. — Le ministre du Mexique en Italie.—Porfirio Diaz.

Reprenons notre journal de route.

A cinq heures de l'après-midi nous voilà passant devant Frascati et ses baigneurs. Le sémaphore nous a signalé. Un bateau à vapeur vient au devant de nous : il débarque les passagers sur la jetée, où nous attend M. Bossière père. Quelle belle tête de vieillard et quel homme charmant ! Auprès de lui est son fils Réné, un des créateurs de la ligne. Il se met à notre disposition. Il est empressé, courtois pour tout le monde. Le soir un dîner nous attendait sous le toit hospitalier de cette famille, en son hôtel

sis rue des Noyers. Cette maison est bien celle que l'on rêve lorsqu'on songe à la vie que mènent les riches armateurs arrivés au succès. Ici tout est sévère, beau, choisi. Il n'y a pas un meuble, pas une boiserie, pas une tapisserie, pas un tableau qui n'aient quelque chose à nous raconter du passé de cette famille qui fait l'honneur du commerce havrais.

Entre la poire et le fromage, nous avons causé longuement du Havre.

Cette belle ville maritime compte 112,074 âmes. Condé et de Longueville y furent internés comme prisonnier d'état. Le Havre doit surtout son agrandissement à Colbert et à Vauban. Par deux reprises les Anglais cherchèrent vainement à s'emparer de la ville.

— Le port, me dit mon interlocuteur, se compose d'un chenal d'entrée compris entre deux jetées en pierre, d'un avant port faisant suite, de neuf magnifiques bassins à flots, d'écluses de navigation sur lesquelles sont établis des ponts mobiles à mouvements tournants et pourvus d'appareils hydrauliques.

« Le Havre — et vous verrez ce fait cité par les savants qui s'en étonnent sans pouvoir l'expliquer — le Havre offre à l'étal de la marée une particularité fort singulière, dont les avantages sont immenses au point de vûe du commerce maritime. Tandis que, dans tous les autres ports à marée, dès que l'impulsion assendante est parvenue à son apogée, la mer recommence à baisser, ne restant que quelques minutes à son maximum d'élévation, le Havre par une merveilleuse faveur de la nature, garde le plein, pendant près de trois heures. Grâce à la durée de l'étale, une grande quantité de navires peuvent entrer et sortir dans la même marée surtout à l'époque des sizygies ou grandes marées.

Ce fut pendant la soirée charmante passée chez M. Bossière que l'on me remit la lettre suivante :

St-Hippolyte du Fort,
ce 19 août 1888.

Mon cher capitaine, compatriote, camarade et ami,

Permettez-moi, comme canadien, comme soldat, comme confrère, de vous souhaiter la

bienvenue en France, à vous et à tous ceux qui vous accompagnent. Puisse le voyage que vous entreprenez être agréable à tous.

Je suis ici dans les montagnes des Cévennes, pays aride et peu récréatif. Cependant, si le hasard de votre itinéraire vous amenait, vous et vos compagnons, dans ce pays, n'oubliez pas qu'il y a ici un Canadien qui serait heureux de vous accorder l'hospitalité.

Et puis, qui empêcherait quelques uns d'entre vous de venir ici ! Il y a des excursions ravissantes à faire. Nîmes, Arles, Montpellier, Marseilles, etc., etc.

Je serais si heureux de vous serrer la main.

Agréez, mon cher camarade, l'expression de mes sentiments affectueux, et acceptez une cordiale poignée de main.

CHARTRAND,
Lieutenant de Zouaves.

Voilà une lettre de bienvenue qui a fait vibrer mon cœur. Elle venait de la part d'un compatriote qui continue aujourd'hui dans l'armée

française la chaîne des traditions. Depuis la cession du Canada à l'Angleterre elle n'a pas été interrompue par les nôtres. Toujours, depuis la séparation nous avons eu des représentants dans la marine ou dans l'armée de la mère-patrie.

Notre arrivée était saluée avec la même cordialité que l'avait été notre départ.

N'est-ce pas en quittant Québec que le capitaine Dagorn, nous remettait le télégramme suivant ? Il était daté de Nicolet le 13 août 1888. Il disait ;

—" Un bon voyage à tous les confrères. Vive la France !

(Signé) LOUIS FRÉCHETTE.

Nous partions avec la poignée de main d'un lauréat de l'Académie française pour recevoir en arrivant sur le sol de France le chaud accueil d'un Canadien-français qui porte avec honneur l'épaulette d'officier de zouave.

Les promenades au Havre sont ravissantes. Celle de la Jetée est surtout merveilleuse. Un écrivain havrais trop peu connu, M. Santallier, en parle en ces termes :

— « Le paysage que l'on aperçoit d'ici est splendide. Au nord se dresse, surmonté de ses deux phares, le cap de la Hève, dont le front gigantesque paraît armé de deux cornes de granit le jour, de deux yeux de feu la nuit.

« Les lignes sévères du promontoire s'infléchissent vers la droite en ondulations gracieuses comme les contours d'un torse de jeune fille. Elles se parent de verdure, de fleurs, en se dirigeant du côté où se lève le soleil.

« Voici les côteaux d'Ingouville et de Graville ornés, riants, garnis de frais ombrages, où se perchent dans un coquet désordre, mille pavillons capricieusement dessinés. Dans ces pavillons, qui rappellent les bastides marseillaises et les villas italiennes, les négociants du Havre vont le soir, au milieu de la famille, se délasser des préoccupations commerciales de la journée, que chassent de leur front les baisers des enfants, les brises de la mer, doubles caresses.

« Cette crète verdoyante, avec ses jardins qu'on dirait suspendus et son air babylonien, se perd vers l'abbaye de Graville et l'horizon se

limite vers le nord-est par la citadelle, les docks, la plaine de l'Eure, et tout un quartier commercial, où la fumée des usines entoure de ses vaporeuses volutes les vergues et les mâts des navires amarrés dans les bassins.

« En continuant le circuit, les regards vont se baigner dans le lac majestueux formé par l'embouchure de la Seine, fleuve royale qui semble s'endormir dans ce lit de trois lieues de large, entre les collines d'Orcher à droite, les côteaux d'Honfleur à gauche.

« Les rochers de Calvados, tapissés de mousse, couronnés de bosquets, découpent au midi leur silhouette hardiment accentuée. Puis s'ouvre à l'occident la rade du Havre, l'horizon infini, la mer et le ciel mariant leur azur.

« C'est ce merveilleux panorama que Casimir Delavigne a immortalisé, dans un élan de lyrisme patriotique en s'écriant :

— Après Constantiuople, il n'est rien de plus beau ! "

Les promenades au Havre et autour du Havre sont ravissantes.

Vous n'avez qu'à faire le choix. Voyez cette crique tranquille qui s'étend là-bas. Elle est comme un miroir, et pourtant c'est là où les terribles Northmen faisaient escale avec leurs *drakkars*, avant d'aller porter le feu et le sang sur les bords de la Seine.

—*A furore Normanorum libera nos Domine!* disaient les litanies du temps.

Là, sont les serres de Ignaurat; 18,000 de verre couvrent cet établissement. — Voici le côteau d'Ingouville chargé de villas et de châteaux, ancienne propriété de Rollon le *marcheur* « que pas un cheval ne pouvait porter tant sa taille était haute »; l'abbaye de Graville qui date du XIe siècle; Gonfreville, Harfleur, Honfleur, Etretat, Trouville. Sur une certaine route on voit les ruines de Bonneville. C'est là où Guillaume le Conquérant fit jurer à Harold le Saxon de l'aider à le couronner roi d'Angleterre après la mort d'Edouard le Confesseur. Voilà Sainte-Adresse avec ses points de vue, ses villas, ses forts, ses plages, ses brises de la

mer, sa chapelle de Notre-Dame des Flots. De ce dernier endroit, l'œil est tout aussi émerveillé que lorsqu'il contemple la Méditerranée du haut de Notre-Dame de la Garde, à Marseille. En voyant tous les ex-votos suspendus à la voûte de cette sainte chapelle on ne peut s'empêcher de songer à ces vers du poête :

Ces hommes durs et fiers, nourris dans les tempêtes,
Ces pilotes noirs et velus,
Otent leurs lourds bonnets qui pèsent sur leurs têtes
Et viennent l'adorer pieds nus.

Sainte-Adresse s'appelait autrefois Saint-Denis-Chef-de-Caux. Une légende, trop fondée hélas ! dit que son église est aujourd'hui enfouie à deux kilomètres du rivage, sous les flots de la rade. « Les ruines du saint édifice ne sont plus visitées que par les passants archéologues. L'église a été suivie au large par des maisons, des terres labourées, une route carossable, et les flots gagnent toujours ! »

A Notre-Dame des Flots, petit monument de style gothique qui imite celui du douzième siècle, nous trouvâmes plusieurs femmes de pêcheurs

et de marins qui faisaient brûler des cierges « pour les morts. » Eh ! bien oui, je le dis sans crainte, j'en fis autant pour les miens et ils sont nombreux. J'en ajoutai un pour Octave Crémazie, pour ce grand poète canadien, mort au Havre et enterré à deux pas d'ici, au cimetière d'Ingouville.

Une lettre trop peu connue et qui a été publiée néanmoins raconte comment cette triste chose s'est passée.

Elle disait :

Havre, 26 février 1879.

A monsieur Joseph Crémazie,

Québec.

Je regrette de ne pas vous avoir écrit à la mort de M. Fontaine, votre parent—Crémazie vivait en France sous le nom de Jules Fontaine.—M. Bossange s'en était chargé. Connaissant les relations d'amitié et de parenté qui existaient entre vous et le cher défunt, il devait vous donner tous les détails de ses derniers jours.

M. Jules Fontaine est tombé malade le 11 janvier : le docteur, appelé aussitôt, l'a trouvé

4

dans un état alarmant. Deux jours après il reconnut une péritonite prononcée.

Comme je connaissais les sentiments religieux du malade, j'ai cru bien faire que d'appeler un prêtre. Il a été confessé et a reçu les derniers sacrements. Il s'est affaibli de plus en plus et a expiré une demi-heure après, le 11 janvier à 11 heures du matin, dans les bras du prêtre, qui était encore là, attendant un moment de mieux pour lier conversation avec lui, car il le savait d'un grand esprit.

Je ne crois pas qu'il se soit vu mourir. Il a été frappé mortellement et n'a souffert que les deux premiers jours. Après cela, il se croyait toujours mieux.

Soyez persuadé, monsieur, qu'à l'exception de la famille, il ne lui a rien manqué ; tous les soins lui ont été prodigués.

Depuis le mois de septembre 1877 que ce digne homme était dans notre maison, il était devenu un ami pour nous ; son caractère juste et droit le faisait estimer de tous.

Je me suis fait un devoir, avec M. Regnault, de lui fournir un petit convoi digne de lui : quarante personnes environ pour l'escorter jusqu'à sa dernière demeure.

. . . .

Je vous donne, monsieur, tous ces renseignements dans l'espoir qu'ils vous seront précieux. . .

MALANDAIN,

19, rue Bernardin de Saint-Pierre.

Huit ans auparavant j'avais déjà fait des recherches pour trouver la tombe d'Octave Crémazie. En feuilletant mon journal de route je constate cette entrée :

« Le 24 juillet 1881, j'étais au Havre, en compagnie des juges Gill et Mathieu. Notre première pensée fut pour *notre poète national*, qui, on le sait, est venu mourir en cette ville.

« Le cimetière du Havre est situé à Ingouville. Nous y passâmes la matinée à chercher vainement le tombeau de Crémazie, car nous devions une visite, une prière, une couronne à notre compatriote.

« En compagnie du gardien des tombes, nous avons feuilleté les régistres mortuaires de 75, 76, 77, 78, 79 et 80.

« Au nom de Crémazie, au nom de Jules Fontaine, qui était le pseudonyme qu'il avait choisi en France, il n'y avait pas d'entrée.

« Si Crémazie est enterré à Ingouville, il a probablement été mis dans la fosse commune !

« Ces vers, qu'il écrivait dans un jour de désespérante mélancolie, sont-ils devenus une triste prophétie pour lui-même ?

Priez pour l'exilé qui, loin de sa patrie,
Expire sans entendre une parole amie !
Isolé dans sa vie, isolé dans la mort,
Personne ne viendra donner une prière,
L'aumône d'une larme à la tombe étrangère.
Qui pense à l'inconnu qui sous la terre dort ?

Ces lignes tombèrent plus tard sous les yeux de M. Sénéhart, archiviste de la ville, et dans un numéro du *Havre*, journal français publié là-bas, il donnait tous les renseignements utiles pour préciser l'endroit où dort le poète canadien-français.

Octave Crémazie attend la résurrection dans le cimetière de Havre-Ingouville. Un grillage

en bois qui s'affaisse entoure sa tombe. Une croix penchée porte l'inscription suivante :

JULES FONTAINE,
AGÉ DE 48 ANS,
Décédé le 11 janvier 1879.
Priez pour lui.

Crémazie ne saurait être oublié. Nos compatriotes le savent ; et l'un de nos sculpteurs, M. Genest, a fait acte de patriotisme en lui consacrant son ciseau et en nous donnant dernièrement le buste du poète.

Avant de quitter Québec, M. Ernest Gagnon, un des admirateurs de l'auteur du « Drapeau de Carillon » m'écrivait :

—« La société Saint-Jean-Baptiste de Paris pourrait à très peu de frais faire une œuvre excellente qui, tout en rendant à un grand poète un juste tribut d'admiration, ferait avantageusement connaître le Canada en France.

« Ce serait de faire ériger un monument très simple sur la tombe de l'auteur des « Morts. » En même temps on répandrait le plus pos. le

le volume contenant les poésies de Crémazie, poésies d'où s'exhale un si touchant sentiment d'affection pour la patrie de nos ancêtres. Je ne connais rien qui soit plus de nature à nous faire aimer de la France que la poésie de Crémazie.

« Lorsque je parle de monument je veux dire une simple croix, un simple marbre, avec le nom du défunt :

« Octave Crémazie né à Québec le——— décédé au Havre le———» Puis ces deux vers du poême des « Morts » :

> Priez pour l'exilé qui, loin de sa patrie,
> Expira sans entendre une parole amie !

....

Mais trève de tous ces souvenirs. Paris nous attend. Nous nous mettons en route, le soir à six heures 40, par une pluie battante. Arrivé à Rouen, plusieurs de nos camarades nous quittent. Ils s'en vont prendre bon gîte, bons renseignements à l'Hôtel de France, pendant que nous, nous filons à toute vapeur dans les ténèbres, et

que transis, somnolents, nous brulons sans nous en douter les plus belles campagnes de la Normandie.

—Messieurs les voyageurs, nous sommes en gare ! Voilà Paris, crie le conducteur.

Il est onze heures et quart. Le Grand Hôtel nous ouvre ses portes, et nous nous y installons provisoirement en attendant « nos bonnes gens de Rouen. »

La nuit se passe et les voilà revenus. Ils ont tout vu, Notre-Dame avec ses tours, ses 130 fenêtres avec vitraux antiques, ses trois grandes roses, ses 86 stalles en vieux chêne sculpté ; la chapelle de la Vierge ; les tombeaux de la famille de Brézé ; Saint-Ouen avec son portail des Marmousets, ses bas reliefs splendides représentants la Mort, l'Assomption et le Couronnement de la Vierge ; Saint-Maclou, avec ses portes en bois chef-d'œuvre de Jean Goujon, ses vitraux, ses miracles de sculpture ; Saint-Patrice avec ses vitraux de Jean Cousin et ses tableaux du Pous-

sin et de Mignard, son hôtel de ville, ancien dortoire de l'abbaye de Saint-Ouen, la tour de la Grosse Horloge ; la tour de Jeanne d'Arc, où elle fut incarcérée ; le Palais de Justice, chef d'œuvre de gothique et de renaissance ; l'hôtel du Bourgtheradle ; les musées ; la bibliothèque publique ; le port ; les quais ; les ponts, les places, les statues, les fontaines ; le tombeau de Richard Cœur de Lion. Ils ont prié dans la cathédrale admirable où Cauchon a prêché contre la sainte de France, contre Jeanne d'Arc. Ils se sont promenés sur la place où l'héroïne a été brûlée. Ils reviennent émerveillés. Heureux ceux qui profitent ainsi de leurs courses de par le monde ! Ils amassent de beaux souvenirs pour leur vieillesse, de beaux enseignements pour leur entourage.

A Paris, deux amis du Canada nous faisaient le plus chaleureux accueil, M. Foursin et M. Paul Fabre.

Ils font partie de l'agence du Canada en France : tous ceux qui ont eu le plaisir de

passer au bureau que notre pays tient à Paris, deviennent leurs obligés.

Il en est de même de M. le Comte de Theil, mariée à la sœur de M. Paul de Cazes. Que d'heures charmantes n'avons nous pas passées sous ce toit hospitalier !

On avait poussé la complaisance jusqu'à nous choisir nos hôtels. M. Marmette avait désigné son ancienne résidence à Paris, l'hôtel Lartisien, 4 passage de la Madeleine. M. Paul Wiallard avait recommandé l'hôtel du Tibre, rue du Helder. Ils avaient raison. Chacun de ces hôtels est bien tenu. On y a des chambres élégantes, un service irréprochable, une table excellente. Tout y est à la portée de nos bourses. On y vit convenablement pour dix francs par jour, et je ne saurais trop recommander ces deux maisons à mes compatriotes qui visitent Paris.

La plupart des théâtres chôment en ce moment. A l'Hippodrome nous avons vu une pièce hippique et mimée qui a fort enthousiasmé l'auditoire. C'était *Skobeleff*, et tout ce qui est russe était alors à la mode en France.

Cette grande pantomime se divisait en trois tableaux.

Le programme la décrivait ainsi :

IER TABLEAU

Le relais de Poste dans le steppe sur une grande route.

Ouverture avec chants nationaux et cloches — Scène de cabaret. — Chanteurs et danseurs nomades. — Groupe d'officiers russes rejoignant l'armée. — Passage de prisonniers turcs et de soldats blessés. — Les buveurs d'eau-de-vie. — Le courrier militaire. — La prière du soir. — *Skobeleff* en Troïka va prendre le commandement de l'armée russe.

IIe TABLEAU.—*Devant Plewna.*

Les habitants des campagnes se réfugient dans la ville. — Les sentinelles. — Des soldats russes prisonniers sont sauvés par les Cosaques. — Attaque de Plewna. — Fuite de la population et de l'armée turque. — La ville est au pouvoir des russes.

IIIe TABLEAU

Fête sur la Néva à Saint-Pétersbourg.

Chanteurs et danseurs russes. — Patineurs et patineuses. — Défilé des troupes russes. — Le chant national russe. — Orchestre avec chœurs et carillon.—Ovation à *Skobeleff.*

Le tout se terminait par l'hymne national russe exécuté par un orchestre de 250 musiciens.

La mise en scène de cette pantomine était superbe, mais si ces paysages d'hiver sont vrais et pris sur le vif, ils ne valent pas nos scènes canadiennes en décembre, janvier et février.

A l'opéra nous avons entendu *Faust.* Cette musique de Gounod vous empoigne toujours ; mais au dire de tous, la *prima donna* est d'une assez jolie faiblesse. Je l'ai défendu de mon mieux, quitte à passer pour un ignare, mais la politesse française avant tout. Aux « Français, » nous sommes allés voir jouer le *Parisien,* comé-

die spirituelle de Gondinet. La prononciation des acteurs de ce théâtre passe pour être la meilleure de France et de Navarre. Eh ! bien, ils ouvrent les *a* comme nous, et nous nous rapprochons beaucoup plus d'eux que les trois quarts de la France. Ils chantent la langue plus que nous ; voilà tout.

La colonie canadienne-française est nombreuse à Paris. Elle y est bien vue. Voilà notre peintre, notre sculpteur, l'auteur populaire des scènes acadiennes de « *Jacques et Marie*, » M. Napoléon Bourassa, et sa charmante famille. On ne saurait trouver de gens plus affectueux, plus spirituels, plus sympathiques. La maladie d'une personne qui lui est chère retient M. Bourassa depuis quelque temps en Europe. Sa fille, mademoiselle Augustine est auprès de lui. En regardant cette tête brune, rêveuse à ses heures, devenant tout à coup mutine, railleuse, pour rentrer dans sa mélancolie, il me semblait voir en elle la personnification de ces femmes de mon pays, de ces douces et saintes apparitions qui traversent

les familles pour mieux enseigner aux autres le devoir, la saine gaieté, la délicatesse des sentiments, le dévouement, l'amour de tout ce qui est beau, l'amitié vraie, l'humilité du cœur, la confiance en Dieu. Bénies soient les courtes heures passées auprès de ces anges !

Voilà Gustave Drolet : c'est un soldat doublé d'un écrivain et d'un homme d'affaires. Il travaille tout en causant. Nul ne sait exercer plus largement les devoirs de l'hospitalité. En pressant sa main loyale on est fier de voir briller sur sa poitrine la croix d'honneur. Elle ne saurait être mieux placée. Voilà M. Valois, il a fait fortune avec ses causes. Il a la clientèle américaine et elle s'en trouve bien. C'est un travailleur et un cœur large qui fait honneur lui aussi au Canada.

Il y a M. Morin, associé de M. Louis Côté, de Saint-Hyacinthe. Il occupe ici une trentaine d'ouvriers pour la fabrication de quartiers de

souliers. Il a su se faire une jolie position dans l'industrie.

Il y a M. Richer, de Saint-Hyacinthe. Etudiant à l'école des Beaux-Arts, il suit les cours de Cabanel, de Gérôme et de Boulanger. Son pinceau promet : plusieurs de ses tableaux ont été achetés par des Anglais. Philippe Hébert a déjà de la réputation et le gouvernement canadien vient de lui confier l'exécution de plusieurs statues et bas-reliefs du palais de la Législature de Québec. Dubé est l'inventeur d'un instrument qui permet aux artistes de faire la grisaille, la teinte et demi-teinte, les bordures d'encadrement. Tous ceux qui s'en sont servi le déclare incomparable dans ses multiples applications, tant à la pointe sèche au diamant qu'au tire-ligne. Dion s'occupe d'électricité et fait sa marque dans cette spécialité.

Il y a M. George Verreault, de Lévis, qui commerce en France sur le bois, et fait de bonnes affaires.

J'en passe et des meilleurs.

Que de Canadiens sont venus en France chercher cette instruction qui plus tard a été leur gagne-pain, leur honneur et celui de leur pays. Comptez-les, depuis mon grand père le docteur Augustin Mercier qui a été le premier canadien-français à étudier la médecine à Paris, jusqu'à Brodeur, canadien-français lui aussi, qui a été couronné par l'Académie des sciences. Sa thèse lui a valu la croix d'Honneur. Leurs noms sont légion. Tous ont occupé ou occupent des positions brillantes ; tous en ont reporté ou en reportent encore l'honneur à leur mère-patrie, à la France.

D'autres sont venus y chercher leur dernier sommeil, tels que Crémazie, Joseph Bédard, qui nous a laissé une chanson patriotique célèbre, l'abbé Léon Gingras auteur du *Voyage en Orient*, et bien d'autres encore, à part du zouave pontifical Pascal Comte, tué à Pathay en défendant le drapeau tricolore.

Foursin et moi nous nous faisions ces reflexions en buvant un doigt de vin au café Scozza

lorsque tout à coup un militaire tout poudreux se précipite dans ses bras. C'est un élève de Saint-Cyr. Il arrive des grandes manœuvres du camp de Châlons. Il nous montre tout joyeux la frange de laine de son épaulette gauche. Elle a été fraîchement coupée : ce signe veut dire que le Saint-Cyrien vient de passer sous-lieutenant. Ses yeux pétillent de joie. Il a déjà la parole brève du commandant. Il nous parle de l'armée, de la France, de la gloire. Il est tout épanoui. Oh ! sainte jeunesse ! Pourquoi hélas ! vieillissons-nous si vite ?

Dans deux mois le sous-lieutenant Ducrot partira pour rejoindre son régiment en garnison à Verdun. Il est sur la frontière. A lui les premiers coups de fusils, et puissent ceux qui nous remplaceront dans l'existence le retrouver dans quinze ans général de division, tout comme son oncle l'a été. En temps de guerre les grades montent vite ; mais, hélas les fosses se creusent rapidement !

Parmi les bons amis du Canada retrouvés à Paris, citons M. Léon de la Brière. C'est l'ancien

régime dans toute sa correction, dans toute son amabilité, sa finesse. L'épée, la plume, la causerie, lui sont familiers. Il a tout vu, et ses appréciations sont toujours faites sans fiel et avec beaucoup de justice. Il a écrit un livre précieux sur le Canada. Dernièrement encore il publiait un récit des fêtes jubilaires de Sa Sainteté Léon XIII livre fort répandu dans le monde catholique. Son étude sur madame de Sévigné a été couronnée par l'Académie. C'est un travail ciselé, plein d'érudition et qu'il faut lire.

— Et M. Xavier Marmier, de l'Académie française ? vont me demander les lecteurs.

— Eh ! bien oui, ils ont raison. M. Marmier aurait dû passer le premier. Ma première visite a été pour cet homme aimable. Son cœur est toujours jeune, chaud, vibrant. Il nous aime profondément, et je ne connais rien au monde de plus délicat que d'entendre ce maître de la langue et de la pensée françaises s'exprimer sur nous et sur les nôtres. Voilà un homme qui personnifie bien toute la générosité, tout le

savoir, tout le tact, toutes les vertus de la vie gauloise. Quand on l'approche, il nous semble l'avoir toujours connu et l'avoir toujours aimé.

Je le quitte en ce moment pour aller à la Bastille. On vient de la reconstruire en petit, telle qu'elle était en 1789, car le parisien est ainsi fait ; il détruit d'une main pour relever de l'autre. Cette visite m'a laissé l'impression d'avoir vu certainement une des plus grandes curiosités du Paris d'aujourd'hui. C'est un architecte du nom de Colibert qui a assumé la tâche de cette reconstruction. Il n'a pas voulu s'en tenir seulement à rebâtir l'antique forteresse : il a refait complètement la rue Saint-Antoine telle qu'elle était avant 1789. On se croirait en plein siècle dernier. Voici la porte, de l'arsenal, celle de la conférence, la fruiterie, l'antiquaire, le découpeur de silhouettes, le revendeur, l'hôtel de Mayenne, le chapelier, l'argentier du Roy, le faïencier, l'éventailliste, le coûtelier, la parapluierie, le verdier, le modeleur, la maroquinerie, la cartomancienne, le bimbelotier, le tailleur du Roy, l'imprimeur, le

barbier-perruquier, l'apothicaire, la paneterie, le lunettier-opticien, l'écrivain public, le glacier, le liquoriste distillateur, l'hôstellerie, l'horloger, la tabletterie, la banquetière, la charcuterie, le savetier, le luthier, la vannerie, le tisserand, le dépôt des chaises à porteurs. Toutes ces boutiques sentent le siècle dernier. Rip van Winkle, ce type rêvé par Washington Irving, en serait content, même après son sommeil d'un siècle. Hommes et femmes portent les costumes d'il y a cent ans : les enseignes sont les mêmes.

Voulez-vous acheter des antiquités ? Allez *au Bras de Fer.*

Voulez-vous des poteries ? Entrez au *Bon Diable.*

Offrez-vous un verre à un ami ? Dirigez-vous vers l'enseigne où se lisent ces mots : *Ici on donne à boire et à manger.*

Si vous avez affaire à l'argentier du Roy, frappez *au grand Dagobert.* Le tailleur du Roy est *au Pië du quartier,* le barbier-perruquier *à la Main légère,* l'hôstellerie *au Lion d'Or* tout comme à Québec, chez cet excellent Boulet.

Rien de curieux comme cette promenade en plein passé. On se tâte, ou se sent rajeuni de cent ans. — Autour de vous joue la musique des gardes françaises en grande tenue : les suisses montent leur faction et le service se fait comme du temps du gouverneur de Launay.

La Bastille réveille bien des souvenirs. Jacques d'Armagnac duc de Nemours, y fut interné en 1476. Il y fut soumis à toutes les avanies, à toutes les tortures pour être finalement décapité aux Halles le 4 août 1477 — La marquise de Brinvilliers, la célèbre emprisonneuse, y fut emprisonnée. Voltaire, dit la chronique, y vint deux fois : en 1717 à la suite d'une satire contre la duchesse de Berry, puis en 1726 après l'attentat du chevalier de Rohan. L'abbé Morellet de la Beaumelle, Marmontel, Linguet y passèrent aussi quelque temps. Dangeau y demeura deux jours, en 1677, pour s'être battu à coups de poings et de canne dans les salons du Roy, à propos d'une discussion de jeu. Le fameux général de Lally-Tollendal y fut prisonnier quatre ans, avant de monter sur l'échafaud

pour y subir la peine la plus injuste que jamais tribunal ait prononcé depuis les temps de Caïphe et de Pilate.

On entrait à la Bastille sans trop savoir pourquoi. Une lettre de Louvois au gouverneur constate ce fait.

—« Monsieur, disait-elle, ce mot n'est que pour vous prier de me mander qui est Piat de La Fontaine, qu'il y a cinq ans qu'il est à la Bastille, et si vous vous souvenez pourquoi il y a été mis. »

Quant au régime il était assez laconique :

—« Je veux bien, écrivait, le 17 avril 1763, M. de Sartines, accorder au sieur de Foureroy, prisonnier à la Bastille, de prendre l'air ; ainsi M. Chevalier, major, le fera promener dans la cour intérieur du château. »

Mais il vaut mieux penser à autres choses. Quittons 1789 et respirons une bouffée de l'air du XIXe siècle pendant que le fiacre nous em-

porte vers l'église de Notre-Dame des Victoires, de notre Dame des soldats. Ah ! qu'il fait bon de se voir aux pieds de Celle qui a pour mission au ciel d'aimer, de protéger, de consoler, de faire espérer. Qu'il fait bon de voir toutes ces croix d'honneur, ces médailles militaires, ces tronçons d'épées, ces épaulettes éraflées par les balles pieusement déposés en *ex voto* en souvenirs de reconnaissance devant Celle qui intercède continuellement devant l'Eternel pour les agonisants, pour les blessés de la vie, pour les blessés des batailles, pour les matelots, pour les soldats.

—Sainte Marie mère de Dieu—ont-ils dit—priez pour nous maintenant et à l'heure de la mort.

Voilà la prière, voilà le cri qui semble s'élever de toutes ces choses muettes qui rappellent les horreurs du carnage et de la vanité humaine. Ne représentent-ils pas aussi l'honneur et la patrie ?. Heureux ceux qui croient ! Dieu merci ! ils sont nombreux encore dans les armées de terre et de mer de la France.

J'en ai été le témoin. On prie a Notre-Dame devant le tombeau de monseigneur Darboy fusillé par les communards, au chemin de ronde de la Roquette.

A la Sainte Chapelle, ce reliquaire de Louis IX, j'ai vu prier. Sous cette voûte unique dans le monde, dans cette église érigée par le plus saint des Rois, la couronne d'épine a été déposée, et les clous de la croix qui a sauvé le monde se sont reposés des longs oublis de la Terre Sainte. On n'y dit plus la messe qu'un fois l'an maintenant ; c'est celle du Saint Esprit. Qu'importe l'arbitraire des hommes ? L'église n'a-t-elle pas pour devise ?

—*Patiens quia æterna.*

Dieu le Christ est partout.

Eh bien oui ! dans ce temple déserté par la prière, foulé aux pieds tous les jours par la curiosité, j'ai vu prier. Un vieillard à l'habit râpé, portant la médaille militaire, demeurait agenouillé dans l'ombre projeté par une colonne. Que disait-il à Dieu ? Je n'en sais rien ; mais

il m'a semblé que ce vieux soldat murmurait ces mots :

—Ayez pitié Christ, de la fille aînée de l'Eglise et daignez protéger la France.

Pendant ce temps, le cicerone, un vieux soldat lui aussi, répétait machinalement aux touristes l'historique de la Sainte Chapelle. Il nous parlait de Louis IX, de la Couronne d'épines, des croisés. Et pendant que défilaient devant nous tous ces saints souvenirs d'antan, les lèvres tremblantes du vieillard agenouillé allaient toujours. Ses yeux semblaient se tourner du côté de l'Alsace, de la Lorraine, de cette terre sainte qui réclame à grand cri un nouveau Godefroy de Bouillon et une nouvelle croisade.

Puissent les vœux du vieux médaillé militaire être exaucés !

Dans les environs de Paris, j'ai rencontré il y a quelques jours une procession de jeunes filles. Elles s'en allaient en pélerinage ; elles chantaient des cantiques. Comment se fait-il que cette touchante cérémonie m'ait rapproché tout à coup de mon pays et m'ait reporté à la Fête-

Dieu au Canada? Pendant que ces communiantes vêtues de blanc et de bleu défilaient devant moi, je me pris à songer à une Fête-Dieu que j'avais vue à Montréal, la ville de la Vierge, l'ancienne Villemarie de Maisonneuve. Ce jour-là l'univers proclamait le Christ. Il l'adorait, il le promenait en triomphe. L'Homme qui fut honni, conspué, le supplicié du Golgotha était devenu le seul Roi du monde. Devant sa couronne d'épines, les diadèmes les plus fiers pâlissaient. Son roseau guidait les sceptres bien intentionnés. N'était-ce pas dans la coupe de vinaigre présentée à Jésus sur la croix par un soldat que pendant la durée des siècles devaient couler en silence et se dissoudre les larmes humaines, les larmes de ceux qui croient ?

Si ce n'est en Italie, jamais je n'avais vue cérémonie sacrée plus imposante. La façade de la cathédrale était pavoisée aux couleurs du Pape et de la France. Sur les tours flottaient les drapeaux anglais et français. En ce jour, partout dans ses villes, dans ses villages, sur le bord de la mer, de ses grands lacs, dans ses forêts, le

Canada français et catholique chantait le Sauveur. Il louait Dieu. Il l'adorait publiquement ; et les couleurs de France flottaient auprès du *labarum* du Christ. Ainsi le veut notre cœur.

Quoique tu fasses, mère-patrie, quoiqu'il advienne, ton drapeau appartient à l'église.

La foule encombrait les rues de Montréal. Le barreau en toge bâtonnier en tête, les sociétés de bienfaisance, les sociétés ouvrières, les enfants des écoles chrétiennes, des couvents, les congrégations, les confréries, les petites servantes des pauvres, l'union des commis-marchands, la magistrature, le *Catholic Young's men Benevolent Society*, tout ce que Montréal compte de grand, d'honorable, de dévoué au catholicisme, suivait tête nue, par un soleil ardent, le Saint Sacrement. L'église avait revêtu ses ornements les plus riches. Huit prêtres en chape, quatorze en dalmatique, dix en chasuble, précédaient le dais qui couvrait Mgr Lorrain portant le *Corpus Christi*. Pauvres et riches faisaient escorte.

Rangés de chaque côté du dais, les officiers du 65e, épée nue, montaient la garde, pendant que leur régiment, musique en tête, prenait part à la procession.

Au cours du défilé, une inscription me toucha profondément. Une bannière aux couleurs vertes de l'Irlande portait ces mots :

—*Saint Ann, mother of Mary, have mercy upon us !*

—Puisse, me disais-je, puisse ce cri de foi et de détresse être entendu ! Puisse la mère de Marie sauver la patrie des Irlandais, en lui envoyant comme sauvegarde les anges de la prudence, de la fermeté, de la dignité, de la paix !

Il me souvint encore qu'un an auparavant, à pareille époque, j'étais dans une humble paroisse perdue au fond des montagnes. Ce jour-là, décorée par de pieuses et délicates mains, l'église du village de Saint-Magloire de Bellechasse était ravissante de simplicité et de bon goût. Le dais porté par les notables était suivi par toute la paroisse. A mesure que le Christ

passait, tous ces paysans, ces rois du sol, aux fronts brunis, à l'œil fier, se courbaient sur la poussière du chemin.

Ils adoraient.

En rapprochant l'humble procession de jeunes filles qui passait devant moi avec celles de Montréal et de Saint-Magloire, en rappelant ainsi mes souvenirs, je sentis une pensée de paix et de force envahir mon âme. Dans tout le Canada catholique. on proclame hautement le sacrement de l'Eucharistie. On salue le Créateur, le Sauveur. On prie.

Heureux pays ! que de peuples envieraient ton sort, s'ils pouvaient se rendre compte de l'indépendance, de la liberté, du courage que donne la foi en Dieu. En retour, Dieu donne à notre Canada la foi en l'avenir.

—« Aime Dieu et va ton chemin, » telle était la devise de nos zouaves pontificaux.

Canadiens-français et catholiques, notre chemin en Amérique est tout tracé. Allons de l'avant ! Aimons-nous les uns les autres. Travaillons. Dieu fera le reste.

Voilà les reflections que m'avait inspiré le défilé du régiment des jeunes communiantes en pèlerinage, dans les environs de Paris.

A Paris, le dimanche chacun va respirer sa part d'air à la campagne. Les petite bourses courrent à Auteuil, à Saint-Germain, à Bougival, à Champigny. Ceux qui n'ont pas le sou s'arrêtent aux fortifications. Je pris un parti mitoyen ; je passai deux heures à flâner et à fumer sur le bateau-mouche qui fait le service entre Charenton et Auteuil. En ce saint jour du Seigneur les deux rives de la Seine sont littéralement bordées de pêcheurs. Elles sont hérissées de perches de ligne qui s'étendent tant que l'œil peut aller ; et les goujons n'ont qu'à se bien tenir devant cette armée nombreuse, implacable. Le poisson existe-il dans ces eaux verdâ-

tres ? Voilà la question que je me suis posée pendant les deux heures que j'ai passé à inspecter tous ces disciples de sir Isaac Walton ? Il est permis d'en douter ; car après des efforts inouïs je n'ai vu qu'un seul pêcheur retirer une proie de l'onde perfide. C'était... eh ! bien, oui ! c'était une vieille pantoufle !

Ce soir, nous dînons avec un charmant causeur, M. Ferdinand Dubail, rédacteur politique du *National*. Il nous présente à Aurélien Scholl, le spirituel écrivain ; au baron Gostkowski rédacteur du journal *Le Nouveau-Monde* ; à Louis Magny rédacteur de l'*Autorité*, et à M. Garay, ministre plénipotentiaire du Mexique, en Italie. Ce dernier est un jeune homme de 40 ans qui a suivi de fortes études à l'école des mines de Mexico. Il a pris part à la guerre du Mexique, a été fait prisonnier et a été échangé contre un officier français du nom de Salmon.

— Je donnerais tout au monde pour serrer la main de ce brave, me disait-il, en me racontant cet épisode de sa vie.

M. Garay causa longuement de son pays. Chose étrange, les Français ont laissé là-bas les meilleurs souvenirs. Ils sont aimés, respectés. Il n'en est pas de même des Espagnols, des Allemands et des Yankees. Ces derniers surtout sont haïs. Tout le monde s'en méfie. Au courant de cette conversation j'ai appris la mort de plus d'un camarade. Trujeque, Ximenès, Galvez, ont été pris et fusillés ; le général Taboada a été tué par un éclat d'obus au siège de Paris ; de Saint-Sauveur est tombé sur le champ de bataille de Worth : le colonel mexicain Carillo a été pendu par ses compatriotes. Ainsi vont les choses de ce monde.

M. Garay me demanda mon opinion sur Porfirio Diaz, le président actuel du Mexique. J'avais pris part au siège de la ville d'Oajaca où il fit contre Bazaine une résistance magnifique. Je l'avais revu à New-York en 1885. Le président du Mexique n'avait guère changé depuis la perte de sa ville le 5 février, 1865.

Figure indienne, moustache en brosse semée de filets d'argent, épaules carrées, œil sombre, inquisitif, dur à certains moments, le général Diaz a plutôt l'accueil froid des gens du Nord que l'exagération de la politesse mexicaine. En causant avec lui, on sent l'homme rompu aux choses de la guerre, l'autoritaire, l'homme tout de volonté. Il était entouré au moment ou je le vis de grands speculateurs de chemin de fer. Ils tournaient autour du Mexique, et ne voulaient en faire qu'un bouchée.

—Jay Gould et compagnie ajoutai-je, en prenant congé du ministre, auront fort à faire s'ils réussissent à s'emparer de cette nature fine, énergique, qui observe beaucoup, parle peu, ne se livre pas, et sait voir clair même au fond d'une combinaison yankee toute enchevêtrée qu'elle puisse être.

M. Garay parut être de mon avis, et nous nous séparâmes. L'ambassadeur du Mexique devait le lendemain rallier son poste, à Rome.

III

M. Dubail ancien maire. — La vie sous la commune. — Des femmes terribles. — Où peut mener la vente du lait. — Notre représentant à Paris. — Le capitaine Hans et Lopez le traître. — Les Hottentots.—La peine du talion. — Un long voyage en trois heures. — Au Petit-Bourg. — L'usine Decauville. — Une cité ouvrière. — Une clientèle comme on en voit peu. — A quoi peut servir le matériel Decauville. — Le lieutenant de zouave Chartrand. — Les canadiens-français dans l'armée française. — Etats de services. — Les cartons d'un officier. — Le sculpteur Hébert. — Jérusalem le jour de la mort du Christ.

J'ai fait la connaissance d'un homme que tout Paris aime. Il a servi la première ville de France au moment où bien des siens lui tournait le dos. Il a payé de sa personne à l'heure du danger et chacun se souvient ici de l'ancien maire du dixième arrondissement, de M. Dubail père de notre digne consul général de France au Canada.

M. Dubail a 75 ans : il les porte vertement. Il sort du lycée Charlemagne et parmi ses compagnons de collège il compte une des plus belles illustrations de la marine française,

6

une des meilleures plumes de la race latine, l'amiral Jurien de la Gravière, membre de l'Académie française.

Au plus fort de la Commune, M. Dubail a su tenir tête à tous les cerveaux brulés. Sa vie a été souvent menacée ; cette perspective ne faisait qu'affermir son courage. Sa volonté de rester droit, de respecter la loi s'imposait à tous les déclassés qui l'entouraient. L'histoire lui a donné raison.

Lisez ce que Maxime du Camp dit de ce caractère, dans ses *Convulsions de Paris :*

« Il y avait parmi les représentants de la municipalité parisienne un homme qui, pendant la période d'investissement, ne s'était point ménagé pour subvenir aux besoins de ses administrés : c'était Réné Dubail, maire du dixième arrondissement, républicain de vieille date, fort estimé au Palais de Justice où il avait, comme avocat, laissé d'excellents souvenirs, grand, maigre, ignorant toute transaction de conscience et ayant l'habitude de marcher droit dans une

imperturbable probité. Son zèle et son dévouement l'avaient entraîné à assumer sur lui la plus lourde part du travail et de la responsabilité de ces jours difficiles. Il se tourna vers ceux de ses collègues qu'il sentait favorables à l'insurrection et leur dit :

— Si vous êtes ici pour résister avec nous, c'est bien : sinon, il faut f.... le camp.

« Le mot n'était pas parlementaire — depuis on en a entendu bien d'autres — mais il est telles situations où la patience échappe aux esprits les plus corrects. A cette parole d'un honnête homme indigné, la majorité se resserre et se rallie à la résistance : on comprit que c'était rejeter toute pudeur que de ne pas rompre immédiatement tous les pourparlers avec les insurgés. M. Dubail fut chargé de rédiger une protestation contre la mauvaise foi du comité central. Cette protestation, que la suite des incidents qui allaient se précipiter empêcha de rendre publique, était très ferme.

« Elle disait :

« Le Comité central manque pour la deuxième fois à la parole donnée en son nom par ses délégués. Il veut faire demain des élections sans sincérité, sans régularité, sans contrôle. C'est la guerre civile qu'il appelle dans Paris. Que la honte et le sang en retombent sur lui seul ! Quant aux maires, ils engagent la garde nationale à se rallier à eux pour défendre l'ordre et la République. »

Voilà le langage énergique que M. Dubail tenait en ces temps d'abomination et de désolation.

Par deux fois, la vie de M. Dubail fut mise en danger pendant ces jours néfastes.

—Je ne craignais pas les hommes, me disait-il avec un fin sourire. Les femmes étaient encore plus terribles qu'eux. Un jour, Jules Ferry me fit venir et me dit :

—Vos collègues, les maires des autres arrondissements, refusent les secours en vivres que nous envoie l'Angleterre. Qu'allez-vous faire ?

—Je les accepte de tout cœur, répondis-je.

Et de suite M. Dubail prit les mesures nécessaire pour la distribution.

—Le lendemain, disait-il, je m'aperçois que des drôles spéculaient sur la misère des autres. Je donnai des ordres pour mettre fin à cet abus de confiance. Au même instant on vint m'annoncer une députation de femmes. Ces dames voulaient avoir, ni plus ni moins — et à leur profit — le monopole de la vente du lait en conserve. C'est en ce moment que je faillis passer un mauvais quart d'heure. Seul, au milieu de ces mégères venues de je ne sais d'où, j'aurais été écharpé sans le secours des commis du grand magasin du *Tapis rouge*. Ils me dégagèrent...

Ce fut le lendemain de cette scène que l'on vint apprendre à M. Dubail que son fils unique, aujourd'hui consul général de France au Canada, avait été blessé par un éclat d'obus en faisant le service de siège.

Fin causeur, philosophe et penseur, M. Dubail père rappelle le type de France que l'on se plaît à rêver quand nous, Canadien-français, nous songeons aux nôtres et quand notre pensée s'envole vers la mère-patrie. De ma vie je n'oublierai les bonnes heures passées avec cet homme aimable, si renseigné et causant sans amertume d'une époque tourmentée qui avait failli en faire un martyr du devoir.

Cette journée si bien commencée devait se terminer aussi agréablement. Notre commissaire à Paris, l'honorable M. Fabre, était rentré de la campagne. Il venait se metre aux ordres de ses compatriotes. Au pays chacun connaît cet esprit charmant. Tour à tour étudiant, avocat, journaliste, électeur, candidat battu, sénateur, jamais, au grand jamais le sel gaulois ne lui a fait défaut au milieu de toutes ces viscissitudes. Il est plus jeune que jamais, et vraiment il fait bon de passer une heure avec ce causeur qui ne tarit pas et qui nous fait involontairement

penser à Rivarol. Comme lui, il a la pointe sans blesser.

Je le quitte pour rencontrer à mon hôtel le capitaine Albert Hans de l'artillerie, un de mes compagnons du Mexique. Il était au siège de Querétaro. C'est lui qui a reçu de Lopez, du traître Lopez, l'ordre de laisser entrer les juaristes dans la ville.

—C'étaient des troupes fraîches : elles venaient au secours de l'empereur, disait le Judas mexicain.

On sait le reste.

Celui qui devait tout à Maximilien, cet infâme Lopez fut la cause de la mort de l'empereur. Le capitaine Hans écrit en ce moment l'histoire de cette trahison. C'est un livre qui promet et qui tiendra. Ce drame tracé de main de maître par un des acteurs, passionnera en temps et lieu tous ceux qui aiment l'histoire du vrai telle qu'elle doit être enseignée à ceux qui n'ont pas vu et qui n'aiment pas à être trompés.

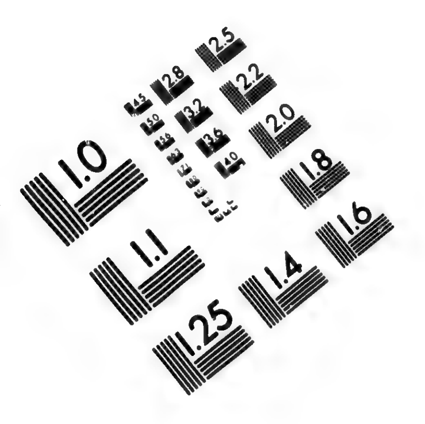
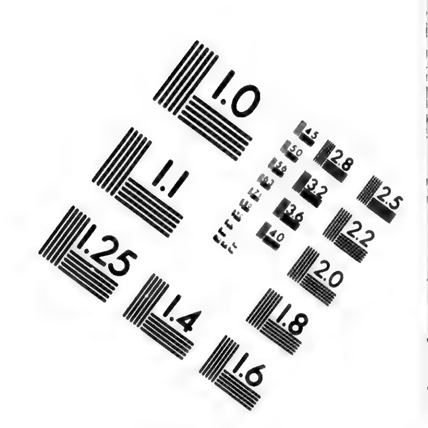
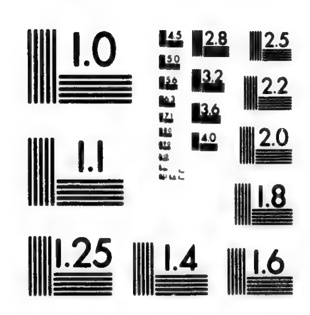
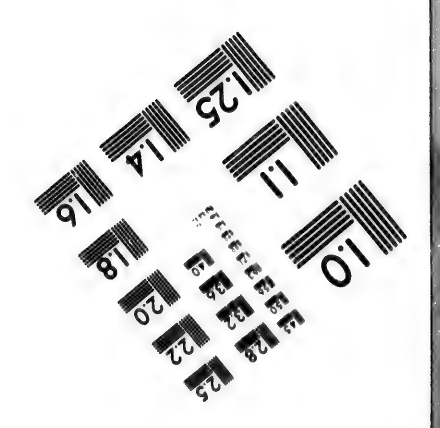
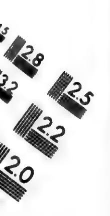



IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)






2.8
2.5
2.2
2.0



En quittant le capitaine Hans je suis allé au jardin d'acclimatation.

Les Hottentots font fureur. Ils sont quatorze hommes, femmes, enfants. Ils habitent des *kraals*, « petites huttes hémisphériques, faites d'écorce et de feuillage. » Cette description est de Fulbert Dumonteil. Dans le sol, dit-il, on voit au centre un trou, foyer éternellement fumeux. Autour de la hutte autant de trous que d'habitants. Chacun se ratatine dans son étrange couchette, les genoux appliqués au menton. Aux parois sont suspendu les armes, haches, instruments de musique, sacs à tabac, sacs à lait caillé. Ni fétiches, ni amulettes, aucun dieu de poche, ni d'étagère. Au milieu de ce cercle de huttes se tient le bétail commun à tous les membres du kraal. Ingénieuse et sage précaution. Ce n'est plus le Hottentot qui surveille le bétail, c'est le bétail qui le garde. A la moindre alerte retentissent des rugissements formidables, des bêlements assourdissants, et tout le kraal est sur pied. De ce troupeau public, chaque

habitant est berger à son tour. La brebis unique du pauvre y est admise et soignée comme les moutons, les vaches, les chèvres, les agneaux, les bœufs du riche. Dans chaque kraal circulent cinq ou six bœufs de combat, doux aux habitants, terribles aux étrangers, aux voleurs, aux fauves, superbes et vaillantes bêtes faisant l'office de chiens de gardes.

« Jamais, en s'endormant, le Hottentot ne se sépare de ses habits, de ses vivres, de ces armes ; il a le fromage et la sagaie sous la main. Dans le kraal, ni prêtre, ni sorcier, ni magicien. Après le capitaine vient le médecin, grand personnage, toujours bien vêtu, bien nourri, très honoré, mais jamais rétribué. Ses clients estiment que l'honneur de ses fonctions doit lui suffire et que la gloire de ses cures est la plus belle récompense.

« Rien n'égale l'adresse et l'agilité de la race hottentote : un cavalier bien monté suit à peine un Hottentot à la course. Avec sa sagaie il accomplit des prodiges de dextérité. Avec un caillou il touche à cent pas une cible de la gros-



seur d'un sou. On dirait que le caillou qu'il lance est porté par quelque main invisible. Avec ses armes il attaque le lion, l'éléphant, le buffle, le gnou, l'hyène, la panthère. Son étonnante adresse triomphe presque toujours de ses formidables adversaires.

« Est-il besoin d'ajouter que la propreté n'est pas le trait caractéristique du Hottentot.

« Il est honnête, brave, mais imprévoyant. Insouciant et paresseux à l'excès, endormis par le tabac, abrutis par l'eau-de-vie ils subissent avec une résignation bestiale les terribles aiguillons de la faim, se serrant le ventre avec des courroies.

« Quand l'estomac crie trop fort, les Hottentots consentent à sortir de leur apathie culinaire. Ils partent pour la chasse et, à leur retour, comme ils ne reviennent jamais bredouille, quelles ripailles fabuleuses ! En moins d'une heure cinq Hottentots absorbent une brebis grasse, deux ou trois porcs épics, quatre lézards, cinq ou six couleuvres, sans compter les taupes, les souris-

naines, les sauterelles et les poux qui les rongent; c'est leur mets de prédilection. »

—Comment ! dit un jour le naturaliste Levaillant à un riche Hottentot qui savourait tranquillement une écuelle de ces parasites odieux, comment vous osez toucher à cette affreuse vermine ?

—Grand dommage, riposta en souriant le Hottentot. Ces petites bêtes nous dévorent et nous les mangeons à notre tour. Quoi de plus juste ? elles sont du reste excellentes ; vous plaît-il d'en goûter ?

Levaillant s'éloigna sans répondre mais il passa cinq ou six jours à se gratter... "

Ainsi parle Fulbert-Dumonteil.

Ainsi ai-je vu, moins la brebis grasse, les trois porcs-épics, les quatre lézards, les six couleuvres, les taupes, les souris-naines et les sauterelles avalés en un jour de pic-nic par cinq Hottentots en liesse. J'ai passé toute une après-midi à observer cette

race qui personnifie l'agilité humaine et la force musculaire. Ce sont des études anthropologiques que l'on ne regrette pas, et qui se renouvellent fréquemment à Paris. Les Hottentots n'ont fait que suivre au jardin zoologique d'acclimatation les Galibis, les Araucans, les Patagons, les Kalmouks, les Esquimaux, les Peaux-Rouges, les Lapons, les Cinghalais, les Gauchos, les Achantis. Une journée consacrée à ces études curieuses remplace plus d'un voyage long, pénible et dangereux. Heureux parisiens ! D'une main, ils envoient de Brazza au Congo pour étudier les nègres sur le vif : de l'autre, ils font venir chez eux des Hottentots pour se faire analyser à leur tour par ces êtres qui semblent joliment jouir et rire de notre civilisation.

Lesquels des deux s'amusent le plus aux dépens des autres ?

Voilà une grave question à résoudre.

Un ami me fait la conduite jusqu'à l'hôtel.

—Bon soir, me dit-il. Demain si Dieu nous prête vie, nous irons à Petit Bourg, près de Corbeil, et nous passerons quelques heures à étudier la grande usine de chemins de fer de Decauville aîné.

Cet homme de lettres était M. Magny, un confrère en journalisme, et le lendemain un train express nous entraînait hors de Paris. Un tramway spécial nous attendait à Corbeil pour nous mener à l'usine. Là nous nous inscrivons dans le grand livre des visiteurs : on met alors un employé à nos ordres et pendant cinq heures nous étudions à loisir tout ce que l'industrie humaine a pu inventer d'ingénieux pour simplifier le travail et le centupler.

L'un des propriétaires, M. Emile Decauville, nous fait les honneurs de son usine. Il a 40 ans à peu près. Il est fort, grand ; il cause volontiers et très bien. Voici en peu de mots l'historique de sa colossale entreprise telle que le constate les notes qu'il nous a remises.

« Les chemins de fer Decauville fonctionnent chez 6400 clients qui en ont acheté pour 54 millions de francs, et ils sont devenus d'un emploi tellement général qu'il n'existe plus un seul point du globe, où on ne puisse en voir plusieurs installations.

« Inventés par mon frère M. Decauville, en 1876, ces chemins de fer ont eu un succès si rapide que les ateliers de Petit Bourg qui n'occupaient que 100 ouvriers en 1878, sont arrivés en 1884 à 750 ouvriers avec un outillage formidable de 450 machines-outils. Elles font le travail de 3,000 ouvriers. Il y a, entre autres, 4 machines à peindre. Elles font le travail de 60 peintres et 32 machines à river qui assemblent les rails sur les traverses avec une solidité tout à fait extraordinaire.

« Nos ateliers sont à une heure de Paris. On gagne à les visiter, et leur création est si récente que peu de personne se doutent de l'importance qu'ils ont pris en si peu d'années. Ces ateliers occupent huit hectares au bord de la Seine, avec raccordement à la compagnie de chemin de fer

Paris-Lyon-Méditerrannée, dont les locomotives viennent tous les jours chercher les wagons sur l'embranchement particulier et en emmènent 18 à 20 en moyenne ; c'est-à-dire la moitié d'un train de marchandises chaque jour.

« La principale halle, qui a 580 pieds de façade sur 580 pieds de profondeur,—soit 75,000 pieds carrés,—est construite aux trois quarts et a actuellement 54,000 pieds ; c'est-à dire près de deux hectares d'une seule pièce. Cet atelier est une sorte de machine gigantesque à faire les petits chemins de fer. Les matières entrent par les deux bouts : les produits fabriqués sortent par le milieu, chargés par deux ponts roulants à vapeur dans les wagons de la compagnie Paris-Lyon-Méditerrannée.

« Dans un banquet qui a eu lieu à Petit Bourg en décembre 1883, pour fêter le retour d'Australie de mon frère Paul, le représentant des grandes forges du Creuzot à Paris, a dit :

—« Je tiens à constater que les ateliers du Petit Bourg, dont la consommation de fer et

d'acier avait sans cesse augmenté depuis 1878, est arrivée depuis 1882 a être de tous les ateliers du monde entier ceux qui travaillent la plus grosse quantité de métal par jour.

« De même que cela a eu lieu aux Etats-Unis pour la ville de Pullman—où se fabriquent les célèbres wagons de ce nom—le rapide développement des ateliers Decauville a rendu nécessaire la création d'un village entier pour loger les ouvriers, où plutôt la création d'une petite ville, car on y trouve même un théâtre. Des maisons confortables entourées de jardins sont louées aux ouvriers mariés, à raison de 6, 8, 10 et 12 francs par mois, avec des diminutions proportionnelles au nombre d'enfants et au nombre d'années de séjour, de telle sorte qu'au bout d'un certain temps, le locataire ne paie plus aucun loyer jusqu'à sa mort. Même si par suite de veillesse il devient impropre au travail, la caisse de retraite de la Société de secours mutuels lui assure une petite rente. La boulangerie fournit le pain au-dessous du prix coûtant.

« La caisse d'épargnes de l'établissement assure un taux rémunérateur à l'ouvrier qui veut économiser. Le comité de récompenses donne des primes aux ouvriers, aux contre-maîtres qui trouvent des perfectionnements dans l'outillage.

« Nous avons une installation en Italie, pour éviter aux clients les droits de douane si élevés qui frappent les voies portatives : ces droits se montent à 120 francs par tonnes. Cet atelier est à Diano-Marina, près de Gênes. Il occupe quatre hectares : il est dans une situation industrielle aussi belle que celle des ateliers du Petit Bourg : il touche d'un bout au chemin de fer de Nice à Gênes et de l'autre bout à la mer par laquelle nous arrivent toutes nos matières premières.

« Nous faisons des affaires suivies en Angleterre : 74 installations ont été livrées dans ce pays. Pour arriver à vendre aux Anglais et jusque dans les chantiers de la Clyde des chemins de fer portatifs construits près de Paris, il faut que ce matériel ait une supériorité bien réelle sur les produits similaires fabriqués en Angleterre. Leur gouvernement nous donne encore

en ce moment un ordre considérable,et le *Mechanical Engineer's Institute*, de Londres, vient de nous admettre au nombre de ses membres.

« Nos chemins de fer sont employés dans toute l'Europe pour la récolte des batteraves : dans l'Autriche seule il y en à 150 applications.

« Nous avons reçu également des applications considérables de 3,000 entrepreneurs pour les terrassements, entre autres pour les travaux du tunnel sous la Manche ; pour les puits de New Haven, Southampton et Anvers ; pour le canal de Panama qui emploie 288,000 pieds de voie de o *m* 50 en rails de 7 kil. et 5,100 wagons à bascule. Ils ont été également employés aux travaux de la ville de Genève avec un plan incliné hydraulique installé aux bords du Rhin.

« 216 planteurs s'en servent à Java pour le transport de la canne à sucre. En Australie un seul client, la *Colonial Sugar Refining Company*, en emploie 52 kilomètres avec 1,450 wagons et 6 locomotives : à Porto Rico, 78 planteurs en emploient plus de 300 kilomètres.

« Le chemin de fer Decauville permet aussi d'établir des lignes de voyageurs à voie de 0 *m* 60,ou de 0 *m* 75, à raison de 19,000 francs le kilomètre, compris locomotives et voitures de première, deuxième, troisième classe, et de marchandises. Ces locomotives peuvent faire 50 kilomètres en deux heures et demie sans arrêter. Ce chemin de fer peut trânsporter des canons de 20 tonnes. Il a été employé lors des dernières guerres en Tunisie, au Tonquin, par l'armée française; par les Anglais en Afghanistan; par l'armée italienne en Egypte; par l'armée russe dans le Turkestan où le général Skobeleff s'en servit avec un grand succès pour transporter les vivres et les munitions de son armée. La voie était déplacée à mesure que l'armée marchait en avant, et lorsque tout récemment les Russes se rapprochèrent de l'Afghanistan, notre petit chemin de fer parut aux avant-postes et fut signalé à l'armée anglaise par les officiers qui suivaient les opérations des Afghans. Les Anglais voulurent posssèder un matériel pareil à celui des Russes. Des ordres

nous furent donnés en conséquence, et ce fut en cette circonstance que nous eûmes à résoudre un problème fort difficile. Tout le matériel devait voyager à dos d'éléphant pendant quatre à cinq semaines, et on voulait employer une locomotive ! Nous fimes construire cette dernière en deux pièces dont la plus grosse ne pesait que 1800 kilos, charge maximum que peut porter un éléphant.

« La construction de nos ateliers nous coûte trois millions. Pendant tout le mois de décembre dernier nous avons travaillé 14 heures par jour. Cet excès de travail a été causé non-seulement par les commandes du gouvernement italien pour l'expédition de Massouah, mais aussi par toutes celles de nos clients industriels et entrepreneurs.

« En 1887 nous avons fait 600,000 francs de facture de plus qu'en 1886, et dans aucune année nous n'avons manutentionné une aussi grande quantité de métal : 6100 clients ont acheté cette année-là pour 51 millions de francs de matériel.

« Depuis 1878 nous avons pris l'habitude de mettre à la disposition des comités des grandes expositions toutes les voies portatives dont ils pouvaient avoir besoin. Cette offre a été acceptée à Paris en 1878 ; à Buenos Ayres en 1882 ; à Amsterdam en 1883 ; à Turin et à Rouen en 1884 ; à Anvers et à la Nouvelle-Orléans en 1885 ; à Manchester et au Havre en 1887 ; à Glasgow et à Barcelone en 1888.

« Quand Québec ou Montréal le désireront nous serons à leur disposition. »

Voilà ce que nous avons appris ce jour-là, et les heures que nous avons passées en aussi bonne compagnie n'ont pas été perdues.

A ces renseignements j'en ajouterai d'autres glanés en route.

Les heures habituelles de travail sont de 6 heures du matin à 7 heures du soir, été comme hiver. Les ouvriers ont un repos de une heure et un quart. Les bois employés par les Decauville sont le chêne, le peuplier et quelquefois le

frêne. Ils les achètent des marchands de Corbeil qui vont les chercher en Suède et en Hongrie.

Pourquoi le Canada ne leur en vendrait-il pas ?

Le matériel Decauville peut servir à l'artillerie, au génie, aux chemins de fer de campagne, aux poudreries, aux explorateurs, aux docks, aux magasins, aux entrepôts, aux usines à gaz, aux forges et ateliers, aux plantations de cannes à sucre, aux travaux publics, aux petits terrassements, aux tunnels, aux terrassements à bastion de chenal et de locomotive, aux mines et carrières, aux parcs à bois, aux briqueteries, aux fabriques de ciment de platrières, au service des fermes, aux sucreries, aux usines, aux exploitations forestières, au transport des voyageurs et des marchandises.

Les chemins de fer Decauville sont admirablement adaptés pour nos routes de colonisation.

A chaque réunion de la Législature nous votons des lois accordant des chartes à des chemins de fer destinés à la colonisation, au trafic, au raccourcissement des lignes.

Pourquoi ces compagnies ne feraient-elles pas l'essai des « Decauville » ? Le public canadien serait bientôt émerveillé de l'économie et des résultats obtenus. Dans les prairies du Nord-Ouest ces chemins de fer sont appelés à rendre des services incalculables, et le ministre de la milice devrait en faire l'essai pour aider à la protection des côtes du Pacifique. Aujourd'hui, j'ai vu un canon de 4 tonnes traverser des fossés de 24 pieds sur ces rails qui semblent si fragiles et qui pourtant ne bronchent pas. J'ai vu une autre grosse pièce évoluer parfaitement sur un terrain fort difficile et fraîchement labouré.

Il y a dans l'emploi des Decauville tout une révélation pour l'avenir de notre colonisation et nous devrions au moins en faire l'essai.

Mais il est 4 heures 38. Le train express de Corbeil à Paris va partir. Avant de nous quitter M. Decauville nous fait servir un somptueux goûter. Nous buvons au Canada, à la France. Le soir

si quelqu'un nous avait rencontrés sur le boulevard Montmartre, mon ami Magny et moi causant des dessins de voie, de rails de fer et d'acier, de wagons, de types de terrassements, de boîtes à huile à alimentation pneumatique, de plans inclinés avec poulies à mâchoires ou avec treuils, de ponts portatifs, de bascules, de grues, de monte-charge, etc., certes, il nous aurait pris pour des spécialistes distingués.

Nous n'étions que deux modestes journalistes émerveillés de tout ce que nous avions vu, et comme nous n'avions pas perdu notre journée, nous remettions en ordre les idées de M. Decauville, pour en faire part au lecteur.

En feuilletant mon journal de route je vois que les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Hier nous étions les hôtes de Tubalcaïn : nous vivions au milieu du choc des marteaux réveillant les enclumes, des rauques sanglots du soufflet de forge, des éblouissements du fer rougi par le feu, des roulements de canons, de locomotives. Aujourd'hui nous nous reposons de

tout ce vacarme, de tous ces bruits : nous cueillons les douces heures consacrées à l'amitié, aux souvenirs, au Canada le pays de nos amours.

Le lieutenant de zouaves Chartrand est là. Sa pipe est bourrée de bon tabac canadien, son verre n'est pas vide et nous causons de deux choses que tout Canadien-français chérit bien. Nous parlons de l'ancienne et de la nouvelle Erance.

Chartrand est un soldat comme on les aime chez nous. Taille au-dessus de la moyenne et bien proportionnée, l'œil ferme sous le regard d'autrui, la parole chaude, le cœur aussi, il est le type de l'homme du nord. C'est probablement pour cela qu'on le tient constamment en garnison dans le midi.

D'ailleurs cela ne lui fait ni chaud ni froid. Il aime son métier. Tout en l'exerçant consciencieusement il s'est créé un foyer où préside une femme charmante, où babillent, aiment, grandissent des enfants qui à leur tour, quand le père ne sera plus, honoreront la France et un jour mourront peut-être pour elle.

La carrière de Chartrand est assez curieuse : elle mérite d'être citée comme exemple.

Il est né à Saint-Vincent de Paul, comté de Laval, le 23 novembre 1853. Il a fait ses études au collége de Terrebonne, a obtenu ses certificats de première et seconde classe à l'école militaire en 1871, a fait la campagne de la Rivière Rouge en 1872-73 et est devenu capitaine au 65e régiment canadien le 15 janvier 1876.

La vie monotone que mènent nos officiers de milice n'allait pas à cette nature nerveuse, toute d'impulsion. Chartrand se décida à son tour à renouer la chaîne des vieilles traditions. Elles veulent que depuis 1763 un canadien-français soit toujours sous les drapeaux de la France, soit dans l'armée, soit dans la marine.

Je vous dirai leurs noms.

N'avons nous pas eu Bedout, né à Québec, parti comme mousse et mort vice-amiral de

France ? Et Martin, né à Louisbourg, mort lui aussi vice-amiral ? Et Denys de Bonaventure, et l'Echelle, morts capitaines de vaisseau ?

Voilà pour la marine.

L'armée française a compté parmi les nôtres le général baron de Léry, chargé du commandement supérieur du génie par Napoléon. Ce Canadien-français a résisté à Wellington, en Espagne. Sous le second empire nous avons eu en Afrique le général Juchereau de Saint Dénis ; il était de la vieille famille canadienne des Duchesnay. En Crimée, en Kabylie, Casault et de Bellefeuille ont cueilli de beaux états de service. Au Mexique, Huneau a été tué à Medellin ; Beaugrand, plus tard maire de Montréal, a fait la guerre comme maréchal de logis chef à la contre guérille de Dupin ; Arthur Taschereau, mort plus tard au pays aide-de-camp de son excellence le gouverneur Caron, a été lieutenant aux chasseurs—*casadores*—puis aide-de-camp du général Wachter ; le signataire

de ce livre a été capitaine stagiaire au 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique. En France, pendant l'année terrible, le zouave pontifical Pascal Comte s'est fait tuer à Pathay au nom de la mère patrie. Jean Louis Renaud, caporal à la 2e compagnie du 3e bataillon du 1er régiment étranger est tombé à son tour à Son Tay pendant la guerre du Tonquin, et Edouard Ayotte a servi la France dans l'Extrême Orient.

Chartrand reprit donc la chaîne des traditions. En 1877 il vint en France. Le 1er septembre de cette année-là, il s'engagea dans la légion étrangère. Le 5 février 1878 on le retrouve caporal ; caporal-fourrier le 4 mars 1878 ; sergent-fourrier le 10 août 1878 ; sergent le 15 août 1878 ; sergent-major le 16 mars 1879 ; adjudant le 31 décembre 1880. En 1882 il passe à l'école militaire de Saint-Maixent ; le 19 mars 1883 il sort avec le numéro 38 sur 436 élèves et il est promu sous-lieutenant de zouaves. Le 30 décembre 1886 on lui donne les galons de lieutenant, et le 15 août 1886 il est nommé

instructeur et professeur de topographie et de tir à l'école militaire de saint-Hippolyte du Fort, dans les Cévennes.

En moins de neuf ans Chartrand a franchi les grades les plus difficiles à atteindre pour un étranger, et aujourd'hui il se trouve aussi avancé que la promotion de Saint-Cyr de 1887. C'est qu'il n'a pas flané en route. Ouvrez son livret. Vous verrez qu'il a onze campagnes d'Afrique, dont deux de guerre dans le sud-Oranais. Il a pris part aux combats de Shott-Tigré, de Dijel-Smir, de Chellolo. Depuis l'an dernier il est proposé pour la croix de la Légion d'Honneur. Faisons des vœux pour que la légitime attente de ce brave compatriote ne soit pas longue : espérons aussi que Chartrand sera proposé comme capitaine en 1889. Il mérite cette promotion, et en honorant ainsi un de ses soldats, la France honorera en même temps le Canada français.

Chartrand est bon officier. Il est observateur : il parle l'anglais à merveille. En voilà assez pour occuper ce poste important.

—Un jour, lui disai-je, vous serez attaché militaire à la légation française de Washington.

Il sourit, sans rien dire.

Et pourquoi ce rêve ne se réaliserait-il pas ?

Le lieutenant Chartrand a épousé une demoiselle de la Tour, d'ancienne noblesse de Gascogne. Il est le père d'une fillette et d'un garçon.

Isolé dans les Cévennes, il enseigne le rude métier des armes aux enfants de troupe et il emploie ses loisirs à écrire des ouvrages qui ont du succès en France. C'est ainsi qu'il a publié *Voyages autour de ma tente* et un volume intitulé *Saint-Maixent.* Ce beau travail est précédé d'une Préface par Théo-Critt ; il est orné de 40 illustrations par Baionnette et Astir. Chartrand a encore dans ses cartons *Le fantassin en robe de chambre*, *Miettes militaires* et *Carnet d'étapes* avec illustrations. Ses chroniques dans la *Patrie* signées Charles des Ecorres, sont fort lues ; il est un des actifs collaborateurs de la *Revue d'In-*

fanterie: cette importante publication a donné une étude fort élaborée, signée par notre compatriote : elle est intitulée : *Apperçu sommaire sur les cadres d'infanterie.*

Tout derniérement encore, Chartrand faisait devant le général inspecteur une conférence qui lui a mérité de flatteuses approbations. Ce travail avait pour titre : *Les armes à répétition en Europe.*

J'ai été heureux de serrer la main loyale de ce canadien qui nous grandit au loin. Je lui ai dit combien cela avait fait plaisir à tous mes collègues de l'Assemblée Législative lorsque j'avais demandé à la chambre de faire distribuer en prix un certain nombre de ses volumes, ignorés au pays. Je lui ai répété les paroles de l'honorable secrétaire-provincial, M. Gagnon :

—J'en prendrai au moins deux cents, nous répondait-il à ce propos.

Et comme on ne s'arrête jamais à mi-chemin quand il faut faire une bonne action, j'avais ajouté au milieu des applaudissements de mes collègues :

—Et deux cents autres n'est-ce pas ?

Il était écrit que le jour où je causais ainsi avec Chartrand, serait un jour faste. Le sculpteur canadien Hébert est là qui me tend les bras. Il vient à son tour me parler du pays. Puisque je le tiens, causons de ce brave garçon et disons lui ses vérités.

Hébert est du comté de Mégantic. Il est né à Sainte-Sophie d'Halifax en 1850. Son oncle, Noël Hébert, ancien député, l'aimait beaucoup. A tout instant, il lui faisait étudier l'histoire du Canada, et notre artiste s'est formé en lisant les *Relations des Jésuites*, ce résumé complet de la création, des souffrances, des grandeurs et des gloires de notre chère Nouvelle-France.

De 1869 à 1870, Hébert a servi dans les zouaves pontificaux. Il était à la prise de Rome où, comme ses compatriotes, il se distingua par son sang-froid et sa bravoure. La ville éternelle pendant une année, lui a ouvert ses musées. Hébert y passa tout le temps que peut laisser à un artiste de première classe le service du soldat de seconde classe. Là, en tête à tête avec les chef-d'œuvres des maîtres, il se rappela que

tout enfant il s'amusait à sculpter sur le bois, avec un mauvais couteau, des indiens et des soldats. Il se mit à modeler, à étudier ; de retour au pays il passa six années dans l'atelier de notre sculpteur canadien, M. Bourassa.

Hébert a beaucoup travaillé pour la cathédrale d'Ottawa, où il a fait les figures d'intérieur. Il a aussi signé les prophètes qui ornent la chaire de Notre-Dame de Montréal. Il a doté le pays des statues du colonel de Salaberry, à Chambly ; du gouverneur Laviolette, aux Trois-Rivières ; de monseigneur Déziel, à Lévis ; de sir George Cartier, à Ottawa ; de monseigneur Taché ; du grand-vicaire Crevier ; de sir Hector Langevin ; de sir Louis La Fontaine ; de sir Etienne Taché ; de sir John Macdonald ; de l'honorable M. Morin ; de l'honorable M. Mercier.

Ce dernier a confié à M. Hébert une mission délicate. Il l'a prié d'étudier pendant trois années en France et il l'a chargé de faire les grandes statues allégoriques qui orneront bientôt l'entrée d'honneur du palais législatif de Québec.

J'ai vu l'ébauche de ce groupe. Il est plein de vie et de forme. Il représente une famille indienne campée dans la grande forêt. Le père est debout ; il se voit revivre dans la personne de son enfant. Il retrouve son adresse, sa force de jadis dans celui qui le remplacera dans les sentiers de la chasse et de la guerre. La mère attise mélancoliquement le feu. La pauvrette en a assez de ces gloires. Son œil doux rêve autre chose pour son fils, pendant qu'en attendant le repos de la nuit celui du vieux guerrier s'exhalte au souvenir des prouesses d'antan et rêve pour son enfant de hauts faits nouveaux.

Je l'ai dit, Hébert connaît à fond son histoire du Canada. Il l'aime : il trouve comme nous tous que ces pages chantent la plus belle épopée des chroniques de France. Aussi ne faut-il pas s'étonner si l'on retrouve sur le socle du groupe que je viens de décrire, cette phrase que Garneau a écrite à la page 108 du tome premier de la troisième édition de sa belle histoire du Canada :

« —Dès qu'un jeune sauvage était capable de manier l'arc, il s'accoutumait à l'usage des armes, et se formait en grandissant sur l'exemple de ses pères, dont les exploits faisaient déjà battre son cœur, désireux de pouvoir à l'instar des guerriers les plus fameux de la tribu célébrer ses exploits dans les fêtes publiques.»

A part de ce groupe magistral, Hébert a signé un *Pêcheur à la nigogue.* Il est superbe d'allure. Il personnifie le type de la force, de la ruse, de l'adresse. Voilà un petit chef-d'œuvre que chacun voudra avoir dans son salon. Il en est de même d'un groupe représentant de Maisonneuve le fondateur de Montréal. Il est aux prises avec un chef iroquois. C'est empoignant de vie et de vérité.

Dans la conversation Hébert se prodigue peu. C'est un timide et un rêveur : il ne se livre qu'aux intimes. Tout son talent de sculpteur s'est révélé dans le cadeau de noces qu'il a fait à sa femme. Il a ciselé pour elle un crucifix, où le Christ mourant dit au monde ce que

doivent être la douleur, la résignation, l'espérance. Quand on crée de pareilles choses on a le feu sacré. Un jour Hébert sera une de nos gloires nationales.

Et voilà comment j'ai passé ma journée entre un soldat et un artiste. Plus d'un aurait envié mon sort. Je me complais à le dire et à l'écrire.

Ce cadeau de noces fait par Hébert à sa femme me remet en mémoire une visite que j'ai faite ces jours derniers.

J'aime les panoramas quand ils sont bien faits. C'est ainsi que dans ma vie j'ai passé des heures à étudier la prise de Yorktown, la bataille de Gettysburg, à New-York ; celles de Champigny, de Buzenval, en France. La belle exposition de *Jérusalem, le jour de la mort du Christ* par Olivier Pichot, au panorama Marigny, n'a fait que confirmer mon goût par cette création de l'art moderne.

Le peintre nous a placé sur la tour Pséphina, du haut de laquelle nous embrassons d'un coup d'œil la carrière qui a fourni les matériaux pour la construction du temple de Salomon ; les esclaves fouettés par les romains parce qu'ils ne peinent pas et parce qu'ils ne travaille pas assez à l'extraction des énormes blocs de pierre ; la grotte où Jérémie a pleuré sur le sort de la ville sainte ; un poste avancé de soldat romains avec ses feux de bivouacs ; les villas des riches pharisiens ; la vallée du Cédron ; le promontoire d'où les croisés apercevant pour la première fois le tombeau du Christ, poussèrent le cri de « Mont Joye et Saint-Denys ! » Puis l'œil tombe sur Jérusalem. La voilà avec ses murailles « assez larges, dit la chronique, pour laisser passer des chars et leur permettre de distribuer des munitions aux assiégés ! » Voici la tour de David, la porte Judiciaire. A l'extrême gauche, non loin du Jardin des Oliviers, est le Temple. Et le défilé commence. C'est le prétoire de l'*Ecce Homo* ; le palais d'Hérode ; c'est Sion, la ville de David ; c'est la piscine de Salomon ;

c'est la vallée de la Géhenne ; c'est la maison de Caïphe, de celui qui pardessus tout hait le Christ ; c'est le tombeau de Joseph d'Arimathie devenu le Saint-Sépulcre.

L'illusion est complète. Mais là où elle devient empoignante, terrible, c'est lorsque l'œil se tourne du côté de Golgotha et que l'on assiste au drame de la Rédemption. Les relations du temps disent que les préparatifs et le crucifiement durèrent près de trois heures et que Jésus resta trois autres heures en vie sur la croix, à souffrir et à être abreuvé d'insultes et de quolibets. M. Cornely qui a fait une étude magistrale sur la Passion, écrit ceci :

—Le grand drame a commencé jeudi vers 11 heures du soir et a pris fin le vendredi à trois heures. Il a duré par conséquent 16 heures !

Eh bien ! j'ai beaucoup vu, j'ai beaucoup voyagé. Jamais je n'ai contemplé quelque chose de plus vrai, de plus navrant que *Jérusalem le iour de la mort du Christ* par Olivier Pichot. En sortant de là on se sent ému, et toute la colère que vous avez accumulée contre ces lâches

scribes, contre ces juifs meurtriers, contre ces hypocrites pharisiens, se perd peu à peu pour ne plus vous rappeler que ces paroles prononcées par le Christ à ses disciples, le soir où Judas le trahissait :

—Quand je ne serai plus là, disait-il en les bénissant, aimez-vous bien les uns les autres.

Le panorama de la Jérusalem moderne est à Montmartre. C'est le deuxième chef-d'œuvre de M. Pichot. A deux pas se trouve l'église du Sacré-Cœur. Les Canadiens-français y saluent avec plaisir une inscription qui rappelle la foi et la générosité de notre cher pays.

IV

En chemin de fer. — De Paris à saint-Hippolyte du Fort. — Alais la noire. — Chez de la Pérouse. — Une curieuse ville des Cévennes. — Crucifiez-le ! — L'armée du salut. — L'école militaire de saint-Hippolyte. — Ce qu'on y fait. — Ses règlements. — O Canada mon pays, mes amours ! — Un tableau de famille. — Le punch du commandant Stoeckel. — Ode à la langue française. — Le cabinet géologique et minéralogique de M. Jeanjean. — Papillons incompris. — La grotte des Demoiselles. — Chez M. Clauzel de Saint Martin-Valogne.

Ces excursions, ces causeries, ces douces heures d'études et d'observations ne doivent pas nous faire oublier que nous sommes en voyage. Ce soir je dois partir pour l'Afrique, et cahin caha, au milieu d'embarras de toutes sortes, notre voiture nous dépose à la gare de Lyon qui se trouve un peu plus loin que le bout du monde. Mon billet m'indique la route de Nevers, de Clermont-Ferrand, de Nîmes, etc. Je choisis cet itinéraire de préférence à celui *via* Dijon et Lyon que je connais déjà.

Le lieutenant Chartrand m'accompagne. Nous nous installons tant bien que mal dans un wagon

de première classe. Il est curieux pour nous gens d'Amérique, de faire la différence entre les modes de voyager en chemin de fer. En France les compagnies de voies ferrées n'ont pas la moindre idée du comfort. Les compartiments sont assez élégants comme tenture et comme mobilier, mais il n'y a ni cabinet, ni lavabos, ni bureau de toilette. Vous n'avez pas même le traditionel carafon accompagné du non moins traditionnel verre d'eau ; cette gêne on vous l'inflige avec accompagnement d'arrêts de dix minutes dans des gares interminables où l'endroit que vous cherchez est toujours placé au point le plus éloigné. Tout cela coûte cher, aussi cher que si vous étiez bien servi. Honte à ceux qui disent du mal des Pullman et des chars dortoirs ! Il commettent la plus grande injustice du monde.

A Saint-Germain nous changeons de train pour Clermont-Ferrand, chef lieu du département du Puy-de-Dôme et patrie de Pascal. C'est une belle ville de 46,718 habitants. Elle est remplie de monuments historiques. La cathédrale

gothique est célèbre. On cite aussi Notre Dame du Port qui est le chef-d'œuvre du style roman auvergnat. C'est dans ce pays et dans les environs que se sont développées les péripéties du drame joué par César et par Vercingétorix. Ici habitaient les farouches Arvennes : dans ce département florissait Gergovie. A chaque pas on se heurte contre les souvenirs de la vieille Gaule, et à nos oreilles résonnent les cris de guerre et les rauques fanfares du passé. Mais le chemin de fer ne nous laisse guère le temps de se complaire à revivre ainsi avec nos ancêtres. La locomotive dévore l'espace. Voilà Arvant avec ses châteaux ruinés dans le lointain ; Briourde dévasté tour à tour par les Visigoths, par les Bourguignons, par les Sarrasins, brûlé et mis à sac et à sang par le vicomte de Polignac en 1361 et rançonné par les compagnies franches. Ici l'église de Saint-Julien est à visiter, ainsi que plusieurs anciennes maisons qui datent du XIIe siècle. Voici Saint-Georges d'Auroc à trois kilomètres duquel se trouve le château de Chavagnac où est né de La Fayette ; Langeac

annoncé par son calvaire et par sa belle église ; Chanteuges avec son ancienne abbaye.

Ici le chemin de fer passe entre deux colonnes de basalte, et vraiment ce paysage dénudé, ensoleillé, tacheté ça et là de pièces de verdure créées à force de patience et de soins, ces pics, ces châteaux ruinés, ces hautes tours d'où s'élancent vers le ciel des statues de la Vierge aux mains jointes et suppliantes, font un effet merveilleux sur le voyageur et ne sauraient s'oublier. Les tunnels, les rampes, les descentes, les précipices, les sommets, les viaducs se succèdent les uns aux autres. Nous laissons der rière nous Saint - Julien - des - Chézes, ancien prieuré ; Rochegurde avec sa tour féodale ; Alleyros avec ses seize viaducs, tunnels et galeries voûtées ; l'ancien château de la Baume ; Chapeauroux avec son vieux château ruiné, ses vestiges d'un pont romain, et son hameau du *Nouveau Monde* non loin de là ; Jonchères dominé par une curieuse ruine féodale ; Langogne avec ses truites savoureuses et blanches comme du lait, les meilleures de l'Europe ; Pré-

venchères avec son église pur style roman; Villefort avec ses maisons du XIVe siècle, sa chapelle de Saint-Loup, ses mines de cuivre et de plomb; la Pise comprise dans les houillières de la Grand'-Combe : bon an mal an donnent-elles 450.000 tonnes de combustible. Dans la traînée de fumée que nous laissons nous apercevons le donjon carré de la *Tour*, la vieille tour de la Fare et les restes d'une abbaye que les Camisards ont attaquée en 1703.

Enfin, le conducteur crie :

—Alais !

Ici nous avons trois heures devant nous pour attendre le train qui fait la correspondance avec Quissac.

Alais est une ville houillière, noire, poudreuse, brûlée par le soleil du midi; tout de même ses promenades sont ravissantes. L'ancien château sert aujourd'hui de caserne. Il a été le principal centre d'opération du maréchal de Montrevel contre les Camisards. L'aqueduc de la ville mérite d'être étudié. Il va chercher l'eau de la rivière la Tour à 21 milles de la ville et en

distribue 2,250,000 litres chaque jour. A Alais on travaille beaucoup la soie, la houille, la lignite, les pyrites de fer, l'asphalte en pains, la fonte, le fer, la tôle, le plomb d'œuvre, le zinc, la verrerie, la tuilerie, la briqueterie. Tout près de la ville on voit les ruines du monastère de Saint-Germain d'Auxerre fondé par Charlemagne, dit la légende. Ce soir nous dînons à Quissac, commune de 1531 habitants, bâtie sur la rive gauche du Vidourle. Il s'y tient des foires considérables de moutons. On en a vendu jusqu'à 100,000. Il ne faut pas s'étonner si ce pays des bergers, des houlettes, des brebis, des doux bêlements ait donné le jour au pastoral Florian.

Sauve est une petite ville qui sépare Quissac de saint-Hippolyte du Fort. Notre guide en nous mentionnant le nom de Sauve nous dit ;

—Aux environs se trouvent de nombreuses grottes autrefois habitées par les peuplades de l'âge de la pierre polie. Au nord-est sur la rive droite du Crespenon, se trouvent les ruines d'un camp retranché remontant à l'époque néolithique. Plus tard, il fut remplacé par un oppidum

romain auquel la tradition a donné le nom de *Mas.*

Mais nous n'avons guère le temps de nous arrêter à ces curieuses études. La locomotive s'est arrêtée. Nous sommes à saint-Hippolyte du Fort. Chartrand est tout joyeux : sa famille l'attend à la gare. Ils sont tous là, femme, belle-mère, enfant. Je fais mon entrée dans la vieille ville de Jean Cavalier et des guerres de la religion au milieu d'un bruit de baisers reçus et donnés.

—Papa, m'as-tu acheté des petites bottines de chez Pinet ? dis papa ?

C'est une fillette de quatre ans qui supplie ainsi. Et les pantoufles de Cendrillon de sortir du sac du lieutenant de zouaves pour tomber dans les mains de la mignonne.

Les 25 heures passées sans désemparer en chemin de fer, nous ont moulu les os.

—Vous allez coucher dans le lit de La Pérouse, me dit Chartrand en me conduisant à ma chambre ; cette maison a appartenu au grand navigateur.

—Bonsoir mon ami, lui dis je, en fermant ma porte. A coup sûr, je vais rêver aux expéditions de cet homme illustre. Je le suivrai à la baie d'Hudson, en Océanie, en Australie. Je ne dormirai pas en songeant à sa triste fin chez les cannibales de Vanikoro.

Mais l'homme propose et la fatigue dispose. Je soufflai ma bougie, je tirai mes rideaux, et à huit heures du matin, quand la joyeuse voix de Chartrand vint m'éveiller pour aller à l'école militaire, je n'avais pas même rêvé ; j'avais dormi comme un loir.

Mes 25 heures de chemin de fer étaient oubliées et je n'avais plus que le travail en tête.

Saint-Hippolyte du Fort compte 4,145 habitants. Cette ville s'étend entre les rivières le Vidourle et l'Argentesse. Elle est curieuse à visiter. Ses vieux remparts, sa tour de Saint-Louis, ses maisons anciennes aux larges corridors, aux rampes d'escaliers en fer forgé, ses petites rues étroites, semblables à celles que l'on

retrouve dans les bourgs arabes, ses jardins, son cours ombragé par de magnifiques platanes, ses environs parsemés de châteaux en ruines, ses grottes où l'on retrouve de nombreux souvenir de l'homme préhistorique. toutes ces curiosités, tous ces vestiges d'un autre âge attirent l'œil du voyageur et lui font regretter de ne pouvoir consacrer plus de temps à l'étude de ce beau pays, ou plutôt de ce merveilleux musée. L'affabilité, la gaiété, l'hospitalité des habitants de la contrée viennent encore ajouter à l'intensité de ces regrets et quand on quitte saint-Hippolyte c'est avec l'arrêté ferme d'y revenir.

Saint-Hippolyte a des filatures de soie qui méritent d'être visitées. Celles de M. Planchon sont célèbres. Il y a un beau lycée, un temple protestant, une église catholique où je trouve une grande croix en fer forgé portant cette inscription :

SOUVENIR DE MISSION

Avril 1872.

Solennellement bénite le 28 aout 1872. Enrichie d'une indulgence de cent jours. Légalement plantée le 29 avril 1873, dans le jardin de M. le curé. Renversée de nuit et

brisée en cent dix-huit morceaux le 11 mars 1873, cette croix de mission a été restaurée et placée dans cette chapelle le 10 mai 1879.

SOUSCRIPTION PAROISSIALE.

On le voit les guerres de la religion ne sont pas éteintes dans ce foyer de Camisards, et la moindre étincelle peut raviver la flamme.

L'armée du salut est en vogue ici et y tient une garnison fort recherchée par ces ascètes d'un nouveau genre. Ils y chantent, dansent, tembourinent et manœuvrent à leur aise, sous le commandement de majors et de capitaines en jupons.

Les officiers de l'école militaire ont créé un cercle à saint-Hippolyte. On y passe gaiement le temps à causer, à lire les journaux, à se reposer des fatigues de la journée. Les heures paraissent courtes dans ce petit cénacle ; le rire y est joyeux, les poignées de mains loyales.

Saint-Hippolyte du Fort est célèbre dans toute la France par son école de sous officiers et d'en-

9

fants de troupes. Ces derniers y sont admis à l'âge de 13 à 18 ans.

Le personnel de l'école se compose de militaires et de civils placés sous les ordres du commandant Stoeckel ; il sort des zouaves et il est fort aimé ici. Puis viennent le capitaine Goujon, commandant en second ; le lieutenant Nacré ; notre compatriote le lieutenant Chartrand, instructeur de topographie, de fortifications, de tir, de chemins de fer, de télégraphes, de législation et d'administration ; le lieutenant Humbert ; le lieutenant Vernier, trésorier-lieutenant ; M. Guérin, médecin-aide-major de 2e classe ; M. Joublin, officier d'administration.

Les professeurs civils sont :

Professeur principal, M. Desclaux, un savant, un érudit, un causeur et un musicien.

Professeurs de lettres, MM. Tuzier, Naguié, Pastre, Billon, Affre.

Professeurs de sciences, MM. Clavié, Brun, Meissonnier, et le professeur de dessin M. Astier.

Les heures de travail sont ainsi reparties. A 6 heures réveil des gradés et du cadre ; à $6\frac{1}{4}$

réveil, travaux de propreté ; à 7 heures, lavabos ; à 7½ heures, dejeûner ; à 8 heures, inspection des chefs de division ; visite du docteur pour les malades et consultation, récréation ; à 8½ heures, classe ; à 9½ heures, récréation ; à 10.40, classe ; à 11½ recréation ; à 11.40, rapport ; à 12 h., dîner ; à 12½, recréation ; de 1½ à 4, instruction militaire ; à 4.05 goûter et recréation ; à 4¾, classe ; à 6 h., recréation ; à 6¼ h., classe ; à 7¼ h., souper ; à 7¾ h., recréation ; à 8 h., coucher.

Le dimanche, le réveil a lieu à 7 heures, le déjeûner à 7½ heures, la messe à 8½ heures, la recréation à 9 heures, la correspondance et l'étude libre à 10 heures, la lecture des notes et du rapport à 11 heures, la recréation et le dîner à 12 heures, les vêpres à 1¼ heure, la promenade immédiatement après, l'étude de classe de 5 à 7 heures, le souper à 7¼ heures et le coucher pour tous les élèves à 8 heures.

Le temps consacré aux exercices militaires est divisé en quatre pauses :

1re pause de 1 h. 30 à 2 h. 5
2e pause de 2 h. 10 à 2 h. 45

3e pause de 2 h. 50 à 3 h. 25
4e pause de 3 h. 30 à 4 h. 5

Ces détails peuvent paraître méticuleux et monotones aux lecteurs, mais nous avons chez nous des écoles militaires qui ne demandent pas mieux que de se perfectionner, et ce récit s'impose à l'intérêt du public. On a compris en France toute l'importance qu'il y avait de former de bons sous-officiers, et cette idée-là a donné naissance à l'école de saint-Hippolyte du Fort.

Etudions un instant les règlements de cette belle et forte institution. En voici une rapide analyse.

L'autorité du commandant de l'école s'étend sur toutes les parties du service, de l'instruction, de l'administration et sur tout le personnel militaire ou civil employé à l'école sous quelque titre que ce soit.

Le commandant en second remplit les fonctions de major. Il exerce sa surveillance sur toutes les parties du service, est chargé de la

police, de la discipline et du maintien de l'ordre dans tout l'établissement. Il est aussi le rapporteur du conseil d'administration.

L'officier trésorier est chargé de la direction, de l'ordinaire des élèves, du régime alimentaire, de l'infirmerie. La cuisine, les réfectoires, l'éclairage, le chauffage sont dans ses attributions. Il a sous ses ordres le personnel affecté à ces services. Il doit s'occuper de l'adjudication et de la passation des marchés : il est aussi officier de casernement.

L'officier comptable du matériel est spécialement chargé de la comptabilité des matières, de l'établissement des comptes de gestion et des écritures qui s'y rapportent. Il est responsable du service du matériel, de l'emmagasinement, du casernement, de la manutention, de la confection, de la distribution des matières, objets et effets de toute nature figurant sur le compte du matériel. Il est chargé de l'habillement, du campement, du harnachement, de l'armement, des ateliers des maîtres-ouvriers, de la lingerie; il fait fonction de bibliothécaire et de conservateur de collections scientifiques.

Le médecin fait le service de ses attributions.

Les officiers instructeurs s'occupent du commandement et de l'administration des compagnies. Ils font le service de semaine et dirigent l'enseignement spécial d'une partie du programme d'instruction adopté par le ministre. L'un d'eux fait partie à tour de rôle du conseil d'administration ; deux autres sont désignés pour être du conseil de discipline.

Voilà pour les officiers.

Ceux qui leur prêtent leur concours sont les adjudants-instructeurs, les sergents chefs de peloton, les caporaux chefs de section, les maîtres et les moniteurs d'exercice, le sergent moniteur général de gymnastique, le vague-mestre, le garde-magasin, les fourriers, les sous-officiers secrétaires, le maître-armurier, le maître-ouvrier.

Il y a ici un soldat jardinier, des soldats cuisiniers et des soldats conducteurs d'équipages.

Huit sœurs appartenant à l'ordre de Saint-Vincent de Paul sont affectées à la dépense,

aux cuisines, à l'infirmerie et à la lingerie. Elles sont responsables vis-à-vis du conseil d'administration, des objets confiés à leurs soins dans les différents détails du service ainsi que des objets mobiliers qui garnissent les chambres mises à leur disposition à l'école. Elles ont autorité sur les agents chargés du service dont elles ont la direction.

Les récompenses consistent en bonnes notes, en primes en argent, en mises à l'ordre du jour mensuelles, en inscriptions au tableau d'honneur, en promotions à la première classe, à devenir chef d'escouade, en promenades, en sorties du dimanche.

Les punitions sont proportionnées aux fautes commises. Elles consistent en mauvaises notes, en peloton de punition, en consigne, en salle de police, en prison, en cellule, en rétrogradation à la deuxième classe, en suspension ou cassation du grade de chef d'escouade, en réprimande du commandant de l'école, en inscription avec blâme sur le rapport semestriel, en expulsion.

L'enseignement primaire donné aux élèves comprend :

La lecture, l'écriture, la langue française, l'arithmétique complète au point de vue pratique, la géométrie élémentaire, l'arpentage et le nivellement, les éléments des sciences physiques et naturelles, les notions générales d'histoire et de géographie, surtout celle de l'Europe, la *langue allemande*, la musique vocale, le dessin de paysages au point de vue des croquis d'après nature.

L'enseignement militaire comprend tout ce que doit savoir un bon sous-officier, c'est-à-dire : les écoles du soldat, de section, de peloton, de compagnie, d'escadron ou de batterie ; l'instruction sur le tir ; les différents services ; un cours élémentaire de fortification, de topographie, d'artillerie, d'administration, de comptabilité, d'application aux exercices physiques, aux chemins de fer et aux télégraphes considérés au point de vue militaire ; un cours d'hygiène ; des notions des soins à donner aux chevaux ; à l'entretien des voitures et des

harnais ; la gymnastique, l'escrime, la boxe, le bâton.

Notre compatriote, le lieutenant Chartrand, s'est occupé spécialement de cette partie.

Ce résumé des règlements de l'école militaire de saint-Hippolyte du Fort intéressera, j'en suis sûr, ceux qui s'occupent d'art militaire dans notre pays — et ils sont nombreux. — Aussi je n'hésite pas a le mettre sous les yeux du lecteur.

Ce soir, nous veillons traquillement dans le fumoir de Chartrand avec un causeur agréable et plein d'humour, M. Desclaux, professeur principal de l'école. Il s'informe de nos mœurs, de notre politique, de nos ressources, de nos aspirations nationales.

—Vous souvenez-vous encore de la France, me dit-il ?

—Mais oui, lui ai-je répondu. Non-seulement nos cœurs vibrent avec celui de la France, non-seulement ils battent au seul nom de la Nouvelle-France, mais ils appartiennent encore au

pays, au Dominion du Canada. La preuve de ce que je vous dis là est inscrite sur ce mur.

Et du doigt, je lui indiquai—au milieu d'une panapolie — la giberne que Chartrand portait quand il était capitaine au 65e régiment canadien-français de Montréal. Ce souvenir du pays occupait la place d'honneur au centre du trophée d'armes.

Puis, au milieu de ces montagnes des Cévennes, je me suis mis à songer à ces beaux vers de M. de Nolhac :

> Seul, les yeux inquiets fixés sur les collines
> Où le soleil du soir descend du ciel profond,
> Je demande au passé des paroles divines
> Et j'écoute en mon cœur sa voix qui me répond.

Cette voix, c'était celle de la patrie, celle qui, aux jours d'allégresse, fait chanter à nos braves habitants canadiens ce refrain qui nous fait souvent pleurer :

> O Canada ! mon pays, mes amours.

Que faire à saint Hippolyte du Fort si ce n'est observer cette ville d'un autre âge ? Je flâne toute la journée dans les vieilles rues, son-

geant aux choses anciennes et m'y plaisant. Il fait un soleil de plomb. Sur la place on voit quelques voitures de marchands forains. Ce sont des maisons ambulantes, habitées par des nomades. Ils vont ainsi de départements en départements, hommes, femmes, enfants, chiens, chats, chevaux, ânes, mulets, menant la vie au grand air, la prenant comme elle vient, et attendant avec insouciance l'instant où la mort viendra les cueillir et leur dérober le ciel bleu, les horizons ensoleillés. La population d'ici est sobre, industrieuse, très polie. L'étranger est bien accueilli. De temps à autre, on entend un roulement sur les cailloux qui pavent les rues étroites de saint Hippolyte. Ce sont des charrettes et des cabrouets façonnés comme chez nous. Ils sont traînés par des chevaux ou par des ânes qui font tintinnabuler leurs clochettes. L'une de ces voitures me rappelle une scène entrevue avant-hier.

La classe de 1884 rentrait : elle avait fini son service.

A Villefort, un petit soldat bien propre, l'œil humide, le pas un peu nerveux, descend à la gare. Une vieille et trois religieuses lui sautent au cou ; et les camarades restés dans le wagon d'acclamer. Le piou-piou qui venait de payer une partie de sa dette à la patrie était le fils et le frère de ce petit groupe qui aurait mérité d'être attrapé au vol par un sculpteur ou par un peintre. Les accolades finies, vieille, religieuses de sauter dans un cabrouet, et le soldat rendu à ses graves fonctions de propriétaire et d'agriculteur, de prendre le bidet par la bride et de conduire à pied le précieux convoi à travers les sentiers de la montagne.

De ma vie je n'ai vu une scène de famille plus modeste et plus grande à la fois.

A deux heures le commandant de l'école militaire, le chef de bataillon Stoeckel offrait un punch à ses officiers, au cercle militaire. Il m'avait gracieusement invité, et pendant quelques heures nous avons vécu de la bonne vie de

jadis. Tous les sujets furent épuisés. Le Canada eut les honneurs du premier toast.

—Je bois à la Nouvellle-France, aux vôtres, à tous ceux qui se souviennent de la mère-patrie. Quand vous serez de retour chez vous, allez dire à vos gens que nous ne les oublions pas plus que vous ne les avez oubliés quand vous êtes venus servir la France au Mexique, pas plus que mon lieutenant Chartrand ne nous à oubliés en reprenant à son tour la chaîne des traditions. Elle veut, m'assure-t-on chez vous, que les armées de terre et de mer françaises comptent toujours un Canadien-français dans ses rangs, depuis 1759. Cela est très bien, et ce souvenir est touchant.—Je bois au Canada.

Ces paroles ont été fort applaudies. Le commandant Stoeckel est Alsacien : c'est tout dire. L'école de saint Hippolyte ne saurait être mieux gouvernée.

Le commandant Stoeckel a la main loyale, le cœur chaud. Il m'a fait le plaisir de me lire

quelques beaux vers que l'un de ses amis, M. Emile Trolliet, avait écrit sur « la langue française. » Ils ont été prononcés à la distribution des prix du lycée de Nîmes, le 31 juillet 1888. Ils ne sont pas encore connus en France où ils seront fort appréciés.

J'en détache ces strophes :

O langue du penseur et langue du poëte,
Salut ! comme tes fils t'ont largement prêté,
La logique puissante ou la grâce secrète
Et puis, ta souveraine et royale clarté !

Comme ils t'ont prodigué tous les dons du génie !
Qui prétend, que ton pur et radieux métal
A la solidité sans avoir l'harmonie,
Et qu'il manque à ta voix un timbre musical ?

Mère, qui dit cela ne t'a jamais connue ;
Et jamais n'écouta quand à travers ton chant
Une note profonde, on ne sait d'où venue.
Fait éclater nos cœurs rien qu'en les approchant ;

Et jamais n'écouta, quand remuant nos âmes,
Se penchent sur leur luth tes poètes en pleurs,
Où lorsque soupirant aux lèvres de tes femmes,
Tu sembles un oiseau qui chante au bord des fleurs.

Non, non ! la mélodie, ou sonore ou suave,
Ne te fait pas défaut, et ton riche clavier.
S'exhale en divins sons, harmonieux esclave,
Pour qui sait le chérir et sait le manier.

Ah ! demeure toujours la langue séductrice,
Esprit d'idéal autant que de réel ;
Soit pour l'esprit captif une libératrice ;
Mets l'étoile du rêve en son cachot cruel.

N'obéis pas à ceux qui par erreur ou crime,
Brisant ton large vol d'un grand souffle emporté,
Voudraient te rabaisser à la besogne infime
D'être un miroir tout nu de toute nudité.

A ce métier étroit ton génie est rebelle.
Toute prison te pèse, ô toi qui comprend bien
Que tu peux être vraie en étant toujours belle
Et libre, et que le mal n'a pas tué le bien.

Ne les écoute pas... et songe à la jeunesse.
Si jamais le désir te prenait de traîner
Aux fanges du ruisseau ta robe de déesse,
Songe à l'adolescent que tu vas étonner.

Ah ! ne fais pas rougir le front des jeunes hommes,
Mais tourne leurs regards du côté des hauteurs ;
Ils ont besoin surtout à l'époque où nous sommes,
De mâles conseillers et non de corrupteurs.

Car elle peut sonner bientôt, l'heure suprême
Où nous devons, nous tous, aux frontières courir,
Et pour sauver la France, et peut-être toi-même,
Choisir tout simplement entre vaincre......ou mourir.

Parle nous donc d'honneur, de vertu, de courage,
Mûris nous pour l'épreuve et l'intrépide effort,
Pour qu'au jour où viendront la bataille et l'orage
Notre esprit reste calme et notre bras soit fort.

Va consoler tous ceux qui se tournent encore
Vers l'étoile de France en dépit des revers ;
Oui ! dépassant du bout de ton aile sonore
La coupole des monts et la coupe des mers,

Va dire à ces amis obstinés et fidèles
Qui n'oubliant jamais quel pays mit au jour
Les saintes libertés aux lueurs immortelles,
De la France vaincue ont l'invincible amour ;

Va leur dire qu'elle est, même après ses défaites,
La terre de bravoure et d'affranchissement,
Et qu'ils en ont menti ces déloyaux prophètes
Qui vont criant partout à son abaissement.

Eh ! bien comment trouvez-vous cette allusion énergique faite à l'école naturaliste de Zola, et ce touchant souvenir consacré au Canada ? Certes le commandant Stoeckel m'a fait plaisir en me communiquant les vers de M. Emile Trolliet et je tiens à le lui dire ici.

A saint-Hippolyte du Fort, vit dans la retraite un savant. Il a une grande réputation dans le pays et parmi les spécialistes du monde entier : c'est M. Adrien Jeanjean, membre de nombre de sociétés savantes et officier du Mérite agricole. Depuis 46 ans il fait partie de la

société de géologie de France. C'est avec orgueil qu'il me disait :

—Je compte parmi vos compatriotes deux collègues. Ce sont deux savants M. Sterry Hunt, officier de la Légion d'Honneur et M. l'abbé Laflamme, de la société Royale du Canada et professeur à l'Université Laval.

Alerte, soigneux de ses collections, très renseigné sur toutes les choses terrestres et sousterrestres, M. Jeanjean a fait son tour de France, le sac au dos, fouillant le sol lui-même et lui demandant ses secrets à chaque pas, Il a exploré 150 grottes dans les Cévennes, travaillant des journées entières à la lueur des torches, dans les positions les plus pénibles, heureux quand son labeur était récompensé par des découvertes. Sa collection jurassique est unique. Il la montre avec empressement aux visiteurs. M. Jeanjean et son fils — un autre savant lui aussi — font à ravir les honneurs de ce temple de la science.

M. Jeanjean a publié entr'autres études un mémoire fort élaboré et fort complet sur *les ter-*

rains jurassiques des basses Cévennes ; un travail sur *l'oxfordien supérieur, le corallien et le néocamien inférieur dans les Cévennes ;* une *notice géologique et agronomique sur les phosphates de chaux* du département du Gard ; *la géologie agricole appliquée à la culture de la vigne ;* et *l'âge du cuivre dans les Cévennes.*

M. Jeanjean s'est rangé du côté de ceux qui ne croient pas à la présence de l'éozone dans le terrain laurentien. J'ai la passion des collections et rien ne me fait plus plaisir que d'étudier ainsi à l'aise et à loisir, chez ces savants qui ne demandent pas mieux que de vous donner l'hospitalité et de vous distribuer à pleine mains leur érudition. Mais hélas ! que deviennent tous ces trésors après décès ? Ils vont s'éparpiller sous le marteau du commissaire-priseur. Le courrier de Paris que l'on m'apporte à l'instant m'en donne un triste exemple. Je lis dans un journal :

— A l'hôtel Drouot, on a vendu hier les quelques meubles dépendant de la succession de Landrol. Cette vente n'a pas produit 5,000 francs.

Landrol aimait les papillons : il s'était fait une collection assez importante de ces coléoptères. Tous ces papillons étaient rangés et étiquetés dans des boîtes spéciales. Cette collection, que cet artiste appréciait tant, qu'il avait mis un si grand nombre d'années à réunir, n'a pas été appréciée du public de la salle des ventes : papillons, boîtes, le tout a été vendu 14 francs !

Ainsi vont les choses de ce monde.

Pendant notre intéressante visite chez M. Jeanjean nous avons causé de la fameuse grotte des *Demoiselles*. Elle se trouve près d'ici.

C'est une merveille.

Un témoin oculaire, M. Ernest Hamelin, l'a décrite ainsi :

—« La colline du Taurat est un mamelon aux flancs fortement rebondis, couronné brusquement par un roc à pic que l'on dirait séparé en deux par quelque coup de foudre, ce qui lui donne de loin l'aspect d'un gigantesque *menhir*. Le sommet, où l'on arrive par un sentier taillé

dans la fissure est un plateau recouvert de chênes verts, d'où l'on domine tout le vallon.

« Vers l'extrémité nord du plateau, le rocher paraît s'être effondré sur une superficie de quelques pieds et présente une excavation circulaire assez profonde : c'est l'entrée de la grotte. Une rampe de fer et plus bas, une échelle, sont disposées pour en faciliter l'accès. Au bout de quelques minutes, nous nous trouvions tous réunis au fond de cette sorte de puits. M. Janson, le chef des guides et le propriétaire de la grotte, nous fait quelques recommandations générales, les bougies et les torches s'allument, et, disant pour quelques heures adieu au soleil, nous disparaissons par une fissure qui forme l'entrée du Vestibule.

« Nous avons à peine fait quelques pas et déjà nous pouvons avoir une idée de la puissance des dépôts calcaires accumulés dans la caverne. Des statues énormes dressent leurs blanches et capricieuse silhouettes ; les parois du rocher semblent tapissées d'une neige pétrifiée, mouchetée çà et là de cristaux transparents

comme des glaçons s'irisant de toutes les couleurs du spectre sous les rayons de nos lumières.

« Ce n'est pourtant que le prélude de merveilles bien plus étranges. Nous sommes descendus au fond du Vestibule, qu'une porte isole des autres parties : c'est une précaution prise contre les indiscrets qu'une curiosité imprudente porterait à s'aventurer, sans guides, dans l'inextricable dédale dans lequel nous pénétrons. Nous cessons de descendre quelques instants pour monter dans la salle du Manteau royal. Là nous trouvons une bizarre et magnifique surprise ; une immense draperie de pierre, artistement jetée sur un porte-manteau de rocher, pend d'une saillie de la voûte et étale ses plis harmonieux et ondulants comme le velours et le satin. Rien n'est curieux et étonnant comme cette singulière œuvre de la nature : certains détails sont réellement modelés avec un art féerique. A la lueur fantastique des feux de Bengale, on se surprend à se demander si ce n'est pas là vraiment la dépouille de quelqu'un de ces géants que l'imagination de tous les

peuples a donnés pour premiers habitants à la terre.

« Nous nous arrachons à ce spectacle et nous descendons vers la Grande Salle, ou la salle de la Vierge. Jusqu'ici notre pérégrination souterraine s'était effectuée sans trop d'encombre ; quelques fissures un peu étroites, quelques escarpements un peu brutaux à franchir ; à cela s'était à peu près bornés nos efforts de gymnastique. Mais maintenant chacun doit déployer toutes les ressources de son agilité et de sa vigueur musculaire ; il doit prendre les positions les moins usitées dans la vie habituelle, ramper sur le ventre ou se traîner sur le dos, marcher courbé à tous les degrés possibles et impossibles, se glisser le long des parois sur une saillie large comme deux travers de main, descendre des rochers presque à pic et aussi élevés que des maisons, se cramponner, la bougie aux dents, à toutes les aspérités, et le plus souvent ne faire un pas qu'après avoir soigneusement éclairé la place où il mettra le pied. Ne nous posons pas en héros, cependant ; il n'y a plus aujourd'hui

de danger sérieux. Les endroits vraiments périlleux, le fameux pas du Diable par exemple, par où l'on entre dans la Grande Salle, ont été garnis de rampes de fer, et une échelle de même matière y remplace l'aventureuse échelle de corde d'autrefois. Les guides sont là d'ailleurs, Janson surtout, vaillant fils de la montagne, plein de vigueur et de souplesse, d'intelligence et de calme intrépide, connaissant chaque pierre de ce labyrinthe qu'il parcourt depuis son enfance, donnant du nerf aux moins agiles et de la hardiesse aux moins audacieux. Aucun accident n'est jamais survenu, bien que d'élégantes dames aient à diverses reprises, courageusement exploré la grotte dans ses moindres détails.

« De magnifiques compensations sont d'ailleurs réservées à nos fatigues. La salle de la Vierge, où nous venons de pénétrer, regorge des plus étranges et des plus surprenantes formations ; nulle part au monde assurément, la nature n'a accumulé avec plus de profusion des œuvres plus merveilleuses. Citons seulement le Manteau Impérial, admirable draperie du même

genre que celle que nous avons vue au sortir du Vestibule : citons surtout les Grandes Orgues, la plus imposante de ces bizarres et gigantesques créations du hasard. A la vue de ces piliers d'albâtre hauts comme des clochers de cathédrale, de ces buffets énormes se détachant de la paroi circulaire avec un relief effrayant, de cette coupole tapissée d'aiguilles blanches, dentelée, fouillée comme par le patient ciseau d'un sculpteur du moyen âge, on se sent un moment comme anéanti. Chaque feu de Bengale qui s'allume, éclairant d'une manière différente cette scène émouvante et grandiose, arrache à toutes les poitrines des cris d'admiration.

« Même après les Grandes Orgues, nous devons mentionner encore trois stalagmites placées côte à côte, et du plus singulier effet d'opposition : les deux premières massives et lourdes, dont l'une rappelle grossièrement la forme d'un chou-fleur ; la troisième, au contraire, fine et coquette aiguille s'élançant hardiment du sol, svelte et légère comme un minaret levantin.

« Mais nous voici près de la pièce légendaire de la caverne, de celle qui a donné son nom à la vaste salle où nous nous trouvons. Aussi notre chef des guides ne ménage-t-il aucun moyen de la produire sous son plus magique aspect, et tire-t-il de la mise en scène naturelle le plus habile parti. C'est un vrai coup de théâtre, plus le gigantesque des proportions. Nous arrivons à un point où notre marche est subitement arrêtée par un précipice que le rocher embrasse dans une courbe semi-circulaire. Sur l'invitation de Janson, nous bordons cette courbe, et toutes les lumières s'éteignent. Pendant ce temps, il se glisse le long de la paroi, au-dessus du gouffre, et place un feu de Bengale sur une corniche. Tout à coup la flamme jaillit et vient frapper en plein une blanche statue de femme drapée et couronnée, surgissant du milieu de l'abime et détachant, sur le noir absolu du fond, la bizarre et merveilleuse ébauche de ses formes colossales.

C'est la Vierge.

« C'est le dernier tableau de cette longue et fantastique galerie ; mais nous tenions à descendre jusqu'au fond de la grotte, au pied de cette curieuse stalagmite dont l'élévation totale n'est pas moindre de 42 mètres — 126 pieds.— C'est un peu vanité de touristes, mais surtout désir de nous assurer de la hauteur exacte de la voûte, que Marsollier en 1782 et tous les explorateurs après, ont évalué à 100 mètres Nous avions, dans ce but, apporté un ballon et une forte pelotte de ficelle. Nous voici donc encore en marche, recommençant sur nouveaux frais nos tours de force de gymnastique, nous tordant comme de vrais reptiles dans le passage du Serpent, ou nous traînant avec effort sur l'étroite et visqueuse arrète du pas du Chameau.

« Nous faisons halte enfin : nous sommes à la base du piédestal de la Vierge. Nous avons descendu pendant quatre heures et demie. En levant la tête, à travers le nuage de fumée produit par les torches et les feux de Bengale, on aperçoit comme une étoile scintillant sur un ciel gris : c'est une lumière laissée par un guide

au Pas du Diable, à l'entrée de la salle. L'illusion est complète. »

Et dire que ce pays est rempli de grottes presque toutes aussi belles ?

Le maire de la ville, membre du conseil général du département, M. Clauzel de Saint-Martin-Valogne, nous fait ce soir les honneurs de sa résidence, superbe maison de ville bâtie sur le modèle des grandes villas italiennes. La société y est charmante. On cause de lettres, de politique, d'art, de sciences militaires, de marine, d'archéologie, de géologie, d'anthropologie, et minuit nous surprend à repasser de mémoire les raretés que nous avons eu la chance de voir dans le cabinet de M. Jeanjean et à écouter un officier d'administration M. Joublin, aimable causeur s'il en fût, renchérir encore sur les beautés de la grotte des Demoiselles et nous assurer que la description de M. Hamelin reste au-dessous de la vérité.

V

En route.—Déjeuner au mess de l'artillerie.—Promenades dans Nîmes.—Barnabé en tête à tête avec un lieutenant de zouaves, un sous-lieutenant de chasseur des Alpes et un député canadien.—La Tour Magne.—La Maison Carrée. Les Arènes.—Le citoyen Langevin et Francisque Sarcey. —Ote-toi que je m'y mette.—Adieu.—Avantage du vermouth sur la gloire.—Beaucaire et Tarascon.—Un cocher modèle.—Arles.—Stations de la route.—Les frères de Tartarin. — Marseille. - - Tué pour la patrie.—Le cicerone de Notre-Dame de la Garde.—Féeries.—Les jours sont courts.—A la Réserve.—L'*Isaac Péreire*.—Itinéraire africain.—Mes compagnons de voyage.—Doctrines socialistes.—Demain.

L'heure de la séparation est venue. Il me faut quitter saint-Hippolyte du Fort avec ses vieux souvenirs historiques. Il me faut dire adieu à l'hospitalité si bonne, si sincère de ses habitants, aux officiers de la garnison, à l'excellent M. Desclaux et pardessus tout à la famille de Chartrand qui m'a accueilli comme l'un des siens. Ils sont là, à la gare. On s'embrasse ; les mouchoirs s'agitent et le train file sur Nîmes.

Chartrand m'accompagne. De la main il me montre les endroits que nous passons.

—Voici Vic-le-Fesq, me dit-il : ici sur cette colline boisée est perché Fontanes. Les ruines que voilà sont celle du château de Pondres.

Il m'explique avec la plus grande des patiences tout ce qui défile sous nos yeux. Langlade—un vieux nom acadien —nous donne, me dit-il, les meilleurs vins du midi. A Noyes on retrouve de belles mosaïques et un aqueduc romain ; à Congéniès travaille en paix un caravanserail de sectaires. Les quakers, les méthodistes, les kinchistes, les dissidents de toutes dénominations vivent là dans le plus parfait des communismes. A Somnières existe une partie d'un pont romain ; aux environs la charrue ramène à la lumière de vieux vases, des monnaies romaines, mêlés à des reliques de l'ancienne Gaule. Ici eurent lieu les plus tristes scènes de la guerre de religion. A Aubais, nous saluons un vieux château presque intact.

Au milieu de toute cette nature pittoresque, le soleil poudroie. Dans la campagne on n'entend pas un chant d'oiseau. Ce sont des prés, des collines, des ruines qui se succèdent sans

cesse. Les maisons sont groupées en bourgs ou en villages. Puis nous faisons kilomètres sur kilomètres sans rencontrer d'autres habitations que des *mazets* ou *bastides*, réduits quelques fois assez mignons.

Les travailleurs des champs viennent y prendre le repas et y faire la sieste du midi ; là se réunissent aussi les gardes préposées à la surveillance de la moisson et de la vendange.

Enfin voilà Nîmes. Un jeune sous-lieutenant de chasseurs des Alpes nous attend à la gare et nous invite à déjeûner au mess de l'artillerie. Ils sont là une douzaine de lieutenants, jouant bravement de la fourchette et éparpillant à pleines mains sur la nappe le vieux sel gaulois. Notre hôte, Eychenne, ne reste pas en arrière, et la matinée se passe à causer et à écouter le récit de la dernière campagne que les chasseurs à pied viennent de faire dans les Alpes. Comme agilité, comme gymnastes, comme souplesse, ils sont devenus les émules des chamois.

Ancien pompier de Paris, le sous-lieutenant Eychenne promet non-seulement d'être un brillant officier ; il a un merveilleux crayon qui bientôt prendra rang parmi les plus fins et les plus originaux des caricaturistes militaires. C'est lui qui à illustré les *Souvenirs de Saint-Maixent* de Chartrand.

Le café pris nous nous nous mettons en route pour visiter les curiosités que Nîmes renferme. La promenade de la fontaine est une des plus belles du monde. Ce ne sont partout que perspectives admirables, allées de jardins bordées d'arbres exotiques, statues anciennes, vasques romaines, bains à colonnades du temps des empereurs, sources d'eau vive. C'est en parcourant ces allées ombreuses que l'on a le plaisir d'étudier le temple de Diane et son musée lapidaire. La voûte est en partie effondrée, mais ses trois portiques qui supportent aujourd'hui la façade du côté de l'est, les couloirs, ainsi que l'intérieur qui « forme unç *cella* rectangulaire, défient encore les efforts du temps. »

A 114 mètre de hauteur, s'élève la Tour Magne : elle est sur le mont Cavelier : il tire son nom du célèbre général protestant, Jean Cavelier, plus tard devenu gouverneur de l'île de Jersey et mort général au service de l'Angleterre. Nous étions dans une voiture faite en osier. Elle était couverte d'une bâche et nous étions traînés par une vieille haridelle qui aurait rendue jalouse l'excellente rossinante. Le soleil tapait dur ; la montée était rude. A tout instant, nous touchions au monument, mais un nouveau lacet de la route l'éloignait de nous.

Nous discutions les origines de la Tour Magne.
—L'un disait :

—C'est un ancien *aerarium* ou trésor public.

—Non, répliquait l'autre, ce devait être un phare ou une tour à signaux.

—J'ai lu en quelque part, répliquai-je à mon tour, que c'était un mausolée phocéen, érigé à une riche famille grecque.

Scinduntur doctores.

Tout-à-coup, Barnabé — c'était le nom de notre cheval — refuse tout service. Il se mâte, nous accule contre un mur et cric ! crac ! patati ! patatras ! nous voilà applatis sur une muraille en béton. Zouave, chasseur à pied, votre humble serviteur restent pendant quelques secondes enveloppés dans la toile de la bâche devenue un filet. Enfin, un sabre apparaît suivi du chasseur, puis un pantalon rouge contenant le zouave et deux souliers en toile blanche dans lesquels était l'écrivain de ces lignes.

—Ouf ! il fait gênant là-dedans, criâmes-nous en chœur. Décidément, la Tour Magne doit être un tombeau !

Pendant la durée de ce sauvetage, Barnabé n'avait cessé de nous regarder d'un air narquois, et subissait sans broncher tous les jurons de la langue française que son maître lui prodiguait à pleine bouche.

La Tour Magne avait autrefois 160 pieds de hauteur : elle n'en a plus que 112. On arrive au sommet par un escalier de 140 marches. La

vue y est belle au-delà de toutes expressions. Vous avez devant vous les montagnes de l'Hérault, le pré de Saint-Loup, le mont Carrignan, les Cévennes,le mont Ventoux, les Alpines, la plaine du Vistre. D'aucuns disent qu'on voit à l'est le cours du Rhône et les remparts d'Aigues-Mortes. J'eûs beau ouvrir les yeux, je restai comme le dindon de la fable et je ne vis rien.

Tout près de la Tour Magne, sur un promontoire qui surplombe Nîmes, se voit le tombeau du colonel de gendarmerie Glacier : comme beaucoup de riches protestants français il a voulu se faire enterrer sur sa propriété.

De la Tour Magne nous allons à la Maison Carrée. Elle est en face de l'hôtel Manivet, où nous sommes descendus. C'est une merveille, et tous les jours elle donne l'hospitalité à de nouveaux trésors, à des amphores, des bijoux, des colonnades, des mosaïques découverts dans les caves de la ville. La Maison Carrée a passée par bien des péripéties. « Tour à tour, a dit un

écrivain, église, maison consulaire, propriété particulière d'un seigneur de Chaptes qui en fit une remise et une écurie, puis magasin d'entrepôt, ce charmant édifice que Colbert voulait faire transporter à Versailles pierre par pierre et pour lequel le cardinal Alberoni demandait une enveloppe d'or, a été réparé au siècle dernier, et vers 1827. Les colonnes qui supportent la Maison Carrée sont des plus gracieuses. L'édifice lui-même forme un parallèlogramme rectangle de 25 mètres 13 de longueur, sur 12 mètres 29 de largeur. »

Nous avions réservé les Arènes comme bonne bouche, et franchement nous fûmes ici plongés dans l'état le plus perplexe du monde. Que devions-nous le plus admirer ? Etait-ce le vieux monument attribué à Antonin, ou le cicerone qui nous en faisait les honneurs ? Sec, nerveux, type militaire, parole brève, chaude, tenue correcte, connaissant à fond son sujet, Langevin,— c'était son nom — nous a tenus, pendant une heure, à l'écouter faire une conférence sur l'am-

phithéâtre. A mesure qu'il parlait il s'identifiait tellement avec son sujet qu'il disait :

—Mes Arènes !

Notre édifice est du genre elliptique. Les immenses blocs de pierre qui le forment sont posés sans ciment les uns sur les autres. 24,000 spectateurs trouvaient place sur les gradins et 124 vomitoires leur permettaient de sortir ou d'entrer.

Tant qu'il nous parlait d'antiquités, de gladiateurs, de *velarium*, de chapiteaux, de pilastres, de consoles, Langevin était intéressant et fort renseigné ; mais là où il était sublime de colère c'était quand il nous montrait ces portiques, ces arches illuminés au gaz !

Dans son amour pour l'antiquité je crois qu'il serait volontiers retourné à l'ancien système d'éclairage, et qu'en un jour de grande liesse romaine, il aurait illuminé l'amphithéâtre avec des chrétiens enduits de résine et de poix.

Tout au fond des Arènes, à la place d'honneur il y avait un guignol en planches que la munici-

palité nîmoise avait fait érigé pour le théâtre de la foire !

Langevin en passant par là, poussa un soupir, se ferma les yeux et ne dit rien. Il en était rendu au paroxisme du mépris.

C'est ce type qui conduisait il y a quinze jours Francisque Sarcey aux Arènes.

—Je ne veux pas d'explications, lui dit le maître : je connais à fond mon sujet.

Langevin sourit respectueusement, le suivit à distance, glissant de fois à autres quelques mots.

—De fil en aiguille, nous disait-il, je finis par prendre la parole. Au bout d'une demi heure il avait avalé mon petit boniment, et après tout il ne doit pas être si mauvais. Je l'ai dans ma poche : le voici. Il est signé par Francisque Sarcey : il vient de paraître dans le *Figaro*.

Et c'était vrai.

Les autres monuments antiques de Nîmes sont le Château d'Eau romain, découvert en 1844, et la porte d'Auguste retrouvée en 1790 dans un vieux château où elle était enclavée.

Parmi les édifices modernes, il faut visiter l'église de Saint-Castor, de Saint-Paul, de Saint Baudil, la porte de France, le palais de justice, l'hôpital général et le nouveau lycée l'un des plus beaux de France. Le musée et les collections sont curieux. Nîmes a une bibliothèque publique de 50,000 volumes et de 200 manuscrits.

Cette ville a été dévastée par bien des guerres. Elle a vu les Romains, les invasions barbares, les Visigoths, les Sarrasins, les Bourguignons, les Albigeois, les luttes de la religion et les horreurs de la restauration. En ce temps là, elle fut pendant deux jours livrée aux horreurs du sac et du sang.

Ce fut lors de ces derniers massacres—ils eurent lieu au milieu des pluies diluviennes qui préparaient la disette de 1817—que Richelieu,

le frère de la marquise de Montcalm, écrivait ce qui suit à Langeron :

—Et vous croyez peut-être que les Français ressentent uniquement l'horreur de cette situation? Point du tout ! Ils sont occupés de leurs querelles de parti, de faire ôter une place à celui-ci qui n'est pas à la hauteur, pour la faire donner à cet autre. Ils se déchirent les uns les autres : la violence de leurs passions est inextinguible. Ils me rappellent les Grecs du bas Empire....

A huit heures je quitte Chartrand. Il retourne prendre son service. Nous avons le cœur gros. Pourquoi se dire ainsi toujours adieu ?

La soirée se passe en compagnie de M. Roger, officier de chasseur des Alpes.

—Vous devriez rester encore quelques jours à Nîmes, me disait-il. Nous irions à 16 kilomètres d'ici, à Beauvoisin. A 2 kilomètres plus loin, à droite, se trouve le château de Candiac, bâti en 1630. C'est là que votre grand général, le mar-

quis de Montcalm, naquit en 1712. Si vous acceptez, nous irons à cheval et je vous promets une bonne partie de campagne. A Nîmes et dans les environs le souvenir du grand marquis est encore vivace. Nos amis du 55° de ligne sont installés ici dans la *caserne de Montcalm.*

Hélas ! il me fallait partir pour Marseille et y rejoindre le transport qui devait me mener à Tunis.

—A qui appartient maintenant le château de Montcalm ? demandai-je au lieutenant Roger.

—A un grand industriel qui a fait sa fortune dans le vermouth ; à M. Neuilly-Pratt.

Ainsi vont les choses de ce monde. L'alambic, la cornue, les aromates plongés dans le petit vin blanc mènent sûrement aux lambris dorés, aux tours féodales, aux salles d'armes habitées jadis par les ancêtres. Les victoires, les hourrahs des champs de bataille, la mort glorieuse,

ne laissent aux descendants des anciens généraux, des anciens commandants d'armée que les désillusions, quelque fois la pauvreté, très souvent l'oubli.

Lequel des deux ont raison ? Est-ce la gloire ou le vermouth ? Pourtant ils n'ont pas à se jalouser. L'un et l'autre ont tué autant d'hommes.

De Nîmes à Tarascon, le paysage ne change guère. Ce sont des collines, des montagnes, des plaines où poussent l'olivier, la vigne, l'if, le peuplier argenté. Ici est un bourg, là un château démantelé, plus loin les ruines d'un monastère. De fois à autre, une croix, une statue de la Vierge se dessine sur un pic, et cela vous touche profondément le cœur de voir ainsi ces protestations muettes qui ont lassées et vaincues les horreurs, les cruautés, le fanatisme des guerres de religion.

En voyant défiler tout ce passé par le store soulevé du wagon qui nous entraîne on ne peut

s'empêcher de songer à ces mots que disait un jour le vicomte de Vogué :

«—Enfant, j'ai dû aux tombeaux, aux aqueducs, aux amphithéâtres de notre Gaule latine les premières secousses de l'âme, celles que donnent les visions d'un grand passé mort dans la fête de la vie terrestre, dans l'énergie d'un ciel en feu ; depuis lors, les hasards d'une existence errante ont fait relever des visions pareilles sous mes pas, au Colisée, à l'Acropole, dans les ruines d'Ephèse et de Baalbeck, sous les pylônes de Louqsor et sous les coupoles de Samarcande ; j'ai admiré partout, mais je n'ai retrouvé nulle part l'ivresse toute neuve, l'éblouissement laissé dans mes yeux par les reliques de Provence, par les blocs romains tremblants à midi dans la vapeur d'or, sur le pâle horizon d'oliviers d'où monte la plainte ardente des cigales.

Le train quitte Nîmes à 1 heure 11 de l'après-midi. J'avais choisi l'omnibus pour observer la campagne et je ne l'ai pas regretté. A Tarascon je pourrais ainsi passer deux heures ; j'en profi-

tai pour étudier la patrie du grand Tartarin, et pour pousser une pointe jusqu'à Beaucaire, la vieille capitale des Volsces-Arécomiques, la résidence des comtes de Toulouse, la ville où en 1174 Henri II d'Angleterre vint tenir cour plénière. Beaucaire a vu fondre sur lui toutes les horreurs de la guerre, depuis le jour où Simon de Montfort s'en empara en 1215, jusqu'au moment où Richelieu rasa la forteresse pour punir le gouverneur d'avoir pris fait et cause pour le duc de Montmorency.

Beaucaire est reliée à Tarascon par un pont qui est célèbre comme travail public. Ce fut Jules Séguin qui le construisit en 1829 ; il a 1,350 pieds et se compose de cinq travées jetées sur le Rhône. Le courant de ce fleuve est rapide, surtout du côté de Beaucaire. Les rues de la ville sont très petites mais propres. L'une d'elles porte un nom répandu au Canada : elle s'appelle la rue Le Gendre.

Beaucaire est la patrie du vieux soldat du premier empire qui a inspiré de si belles strophes à Octave Cremazie. Il s'appelait Evanturel et il était le père de notre poëte canadien M. Eudore Evanturel, le charmant auteur des poësies intitulées « *Pinceaux et palettes.* »

C'est aujourd'hui dimanche. Toute la population de la vil'e est dehors, les pieds dans la poussière, se baignant dans les rayons du soleil, courant bruyamment, riant à belle dents et se dirigeant vers les cafés pour y manger le traditionnel saucisson et y boire un doigt de bière. Les femmes portent la coiffure du midi. Elle leur donne des têtes de médailles antiques. Les hommes sont en blouse, ou en costume de ville. Tout ce monde est fort propre ; ils ont la mine délurée, et la santé ne leur fait pas défaut.

Beaucaire est une vi le commerciale. Elle trafique beaucoup avec les vins, les blés, les céréales, les huiles, la pierre de taille, la soie, les toiles, les lainages, la chapellerie. Tous ces

produits s'écoulent par le Rhône et par le canal du Midi.

Le château vaut la peine d'être vu. Il fait face à celui du roi Réné à Tarascon, mais il ne baigne pas comme lui dans les flots du Rhône. Après ce monument, l'une des chose qui m'ont le plus frappé à Beaucaire sont les deux Vierges en pierre. L'une protège l'entrée du Pont : l'autre regarde du côté de Nîmes. Il y a aussi sur la place de la ville une fort belle maison de l'époque de la Renaissance, et à 1,500 pieds au sud-ouest de Beaucaire, une croix qui indique l'endroit où l'on déposa pour quelques heures le corps du roi Saint Louis, lorsqu'on le ramena de la Tunisie.

Tarascon est une ville cuite au soleil. De ma vie je n'ai vu pareille étuve. Au milieu de toutes ces insolations, de ces tons rutilants de la lumière sur les toits, de cette atmosphère en ébullition, le tarasconais alerte, gai, pimpant, la plupart du temps tête nue, va trottinant, dando-

linant des hanches et sifflotant entre ses dents une joyeuse farandole. A voir passer ainsi ce descendant des chasseurs de casquettes de Daudet, on se sent épris d'une amitié soudaine pour ce joyeux garçon doublé d'amiante, et qui heureux de se sentir vivre, passe inconscient une partie de son existence dans une température de haut-fourneau.

Le château du roi René est devenu une prison d'Etat. C'est un édifice important qui date de la fin du XIVe et du commencement du XVe siècle. Il y a quelques années le conseil municipal de Tarascon en fit détruire une partie pour y mettre des abattoirs ! Oh ! sainte imbécillité municipale ! que de crimes commis en ton nom.

L'église de Sainte-Marthe a remplacé un temple romain. On y voit de très belles peintures, entr'autres une *Adoration des Mages*, signée par Parrocel d'Avignon. Cette toile ressemble beaucoup à celle que le séminaire de Québec a perdu lors de l'incendie de la chapelle, mais celle que nous avions au Canada était plus magistrale, plus belle. Le pendant du tableau des

Mages est celui de l'*Adoration de Jésus par les bergers*. Il est signé par le même maître.

Mais il est temps de regagner la gare, et à ma grande surprise quand il me fallut règler avec le cocher, il me demanda.... je vous le donne en cent.... eh! bien, il me demanda deux francs. Pour cette somme il m'avait fait visiter deux villes, dont l'une a une population de 10,400 habitants, l'autre de 8,777. Cochers de Québec, de Montréal et d'autres lieux, qu'êtes-vous, à côté de ce collègue de Tarascon ?

Arles est la ville que nous traversons maintenant. La gare est remplie de femmes, toutes plus jolies les unes que les autres, et portant avec grand air la coiffure des dames romaines.

—Les ouvrières arlésiennes, disait Amédée Pichot, conservent généralement le costume national. C'est dans cette classe surtout que l'on rencontre certains types grec, romain et sarrasin qui ont rendu célèbre leur beauté.

Ecrire l'histoire d'Arles serait écrire celle des origines de la France. Passons rapidement. Cette ville est plus vieille que Marseille. Elle a vu tour à tour dans ses murs César, Tibère, saint Trophime disciple des apôtres, Gallus, l'alaman Crocus, Constantin, Constantin III, Honorius, les Visigoths, Gésalric, Boron, le comte de Provence, Charles-Quint, François I, Charles IX, Catherine de Médicis, Louis XIII, Louis XIV. En 1720, 11,000 personnes moururent ici de la peste.

L'amphithéâtre romain est plus grand que celui de Nîmes, mais il est moins bien conservé. Le théâtre antique a été en partie détruit par saint Hilaire. L'obélisque, les restes du forum, le palais de Constantin, les remparts romains sont des antiquités dignes d'être longuement étudiées. La vaste nécropole des Aylscamps a presque disparue aujourd'hui. La légende dit que ce cimetière a été béni par une apparition du Christ, et les chroniques ajoutent :

—« Les villes riveraines du Rhône y envoyaient leurs morts. Il suffisait de livrer au cours du

fleuve un cercueil destiné aux Aylscamps, en ayant soin cependant d'y déposer le prix des frais funéraires ou *droit de mortellage*, pour que le mort arrivât à destination. »

Les églises et les musées d'Arles sont très riches.

En sortant de l'immense gare de la ville, le chemin de fer accélère de vitesse et nous passons à toute vapeur les stations qui nous séparent de Marseille. Ce sont Raphèle, Saint-Martin-de-Crau, Entressen avec ses restes d'un camp ligurien, Miramas avec ses grottes, ses cavernes—il y en a qui sont habitées ; Saint Chamas avec sa chapelle du XIIe siècle érigée à la mémoire de saint Armand, et sa poudrerie une des plus considérables du monde entier. Du chemin de fer on aperçoit ici le pont Flavius ; il est jeté d'une seule arche sur la Touloubre. C'est une merveille de travail et de conservation ; on le dirait construit d'hier. Sa longueur est de 21 mètres 40 centimètres. A chaque bout s'élève un arc de triomphe.

Berre est un chef-lieu assoupi sur le bord de l'étang de ce nom. Cette pièce d'eau est fort belle ; elle mesure de une lieue et demi à trois lieues et demie de largeur sur une longueur de 23 lieues. Sa profondeur est de neuf à trente pieds. On voit sur ses bords d'importantes salines.

Rognac, Vitrolle, le Pas-des-Lanciers, l'Estaque, les Aygalades patrie du grand écrivain Méry, Saint-Joseph, le Canet, Saint-Barthelemy, nous séparent encore de Marseille. Nous franchissons ces étapes en train-éclair et à 6 heures 40 nous entrons en gare.

Au Pas-des-Lanciers on nous indique l'endroit où a campé la division du général Coiffé. Elle était destinée, en cas urgent, à renforcer l'armée du Tonkin. En peu de temps la fièvre typhoïde y fit autant de ravages qu'un long siège ou une bataille rangée. En sortant de ce cimetière nous passons à l'Estaque sous le plus grand tunnel de France. Il mesure 4,638 mètres de longueur, s'enfonce sous terre à 200 mètres de profondeur et a coûté 10,200,000 francs.

A chaque gare que nous traversons, le train est pris à l'assaut par des compagnies franches de chasseurs. Ils sont armés jusqu'aux dents. Leurs jambes disparaissent dans de lourdes guètres. Ils sont habillés de gibecières, de cartouchières et dans cet attirail terrible, ils ont fait fuir les légers lièvres de la Crau et ses non moins timides perdreaux. Les plus veinards ont dans leur sac un lévreau mélancolique qui cherchait le suicide depuis longtemps. Les plus madrés tiennent avec précaution le panier qui a contenu le bon déjeûner du matin et le vieux vin préparé par une main dévouée. Ils y conservent bien cachées tout au fond, quelques cailles faisandées. Elles ont été achetées à Marseille, chez un fournisseur discret. Ces derniers Nemrods seront les plus fêtés dans leur intérieur. Ils seront acclamés par leurs amis et deviendront plus tard chasseurs de casquettes. Demandez-le à Tartarin de Tarascon. C'est ainsi qu'il est parvenu à l'immortalité.

Mais il est temps de quitter le chemin de fer et de gagner la Cannebière. L'hôtel du *petit*

Louvre m'attend. On y est bien et ce n'est pas cher.

Marseille est une des belles villes de France. Son port est justement célèbre, mais il y a peu de navires. Le Havre tue Marseille. J'ai pu constater cela *de visu ;* je faisais ma troisième visite à la vieille cité phocéenne. Sa nouvelle cathédrale catholique est toujours inachevée. Elle a été commencée il y a 35 ans ; elle est située près du pont à côté du vieux temple de Diane.

Entr'autres munuments à visiter, il ne faut pas oublier Longchamps. Ce palais est un chef-d'œuvre d'architecture. Il est léger, aérien ; c'est une conception artistique qui fait honneur à son auteur.

Ici j'ai vu la « *Judith* » du peintre Henri Règneault. Au bas de cette toile célèbre, une plaquette de cuivre porte le nom glorieux du maître et ces mots :

« TUÉ POUR LA PATRIE »

Cette inscription si modeste, si parlante, tire les larmes des yeux.

A Longchamps j'ai eu le temps d'étudier la plus belle collection de coquillages qui se puisse voir. C'est là aussi que se trouvent les groupes en bronze de Barye, si renommé comme sculpteur de faunes.

De Longchamps nous allons à Notre-Dame de la Garde. Auprès de cette basilique vénérée, on a établi un fort, d'où, en 1870, on a bom bardé la préfecture et les communards qui s'y étaient refugiés. L'église est imposante. De l'entrée on découvre la Méditerranée. A nos pieds, éparpillés sur cette mer de saphirs gisent le chateau de l'Empereur, la quarantaine, le Prado, le château d'If rendu célèbre par le roman de Monte Christo d'Alexandre Dumas, ainsi que par la captivité de Mirabeau. Il y fut emprisonné par ordre de son père.

Le cicerone de Notre-Dame de la Garde est un type. Il a été soldat : il est médaillé militaire. Il nous présente à un autre type, à celui qui

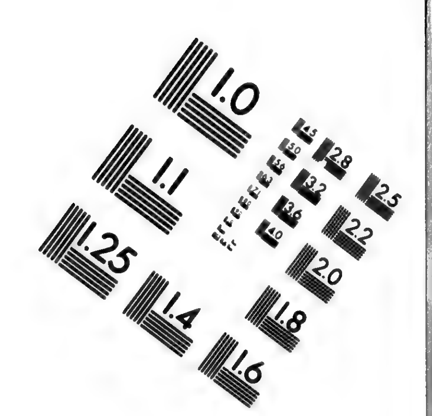
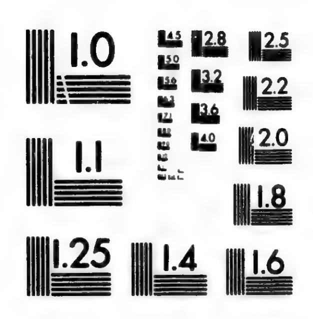


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)








2.8
2.5
3.2
2.2
2.0

débite les souvenirs religieux. En voilà un original, et pratique encore. En vous vendant une coquille de chapelet, il vous fait remarquer avec complaisance qu'elle peut aussi servir de tabatière. A une dame qui examine un manche de plume en ivoire, il lui soutient que le verre grossissant la photographie placée dans l'un des bouts, est celle de la sainte Vierge, pendant que l'acheteur s'obstine à ne voir que la préfecture, ce qui n'est que trop vrai.

La promenade la plu· féérique du monde est celle du Prado et de la Corniche. Vous la faite en voiture. La mer est à deux pas de vous ; elle déferle. Les embruns viennent jusque sur votre veston. Au loin se perd l'immensité ; tout auprès sont les rochers sévères du port, et sur votre tête semble dormir le beau, le clair, le bienfaisant soleil de Provence. Dans cette atmosphère tiède, embaumée, au bruit monotone du ressac, l'horloge du temps semble s'être arrêtée et la vie paraît être immobile. Pourtant elle

s'allonge, elle décroit avec le soleil et la nuit vous surprend avec un pas de plus vers la tombe.

Oui ! les jours sont courts. Les prophètes l'ont dit ; et chacun de nous le constate lui-même. Mais toute rapide que soit l'existence, je la recommencerais avec ses peines, avec ses joies, s'il m'était permis de causer comme je l'ai fait ce soir sur la terrasse de la Réserve, chez Rubion.

Ici vous vivez d'air, d'espace. La mer, l'infini, l'indéfini vous entourent. On grignotte un fruit, on boit un doigt de vieux vin, on parle du passé, de l'avenir. Le flot est en bas ; il babille tout autant que vous. On tend la main, comme de grands enfants pour apprendre comment le vent se fait. On guette la lune qui joue à cache-cache avec les nuages. Au pied des terrasses la mer vient se plaindre doucement de ces abandons de sa compagne nocturne. Elle pleure sur les rochers, pendant que partout passe un vent d'amour et de poésie.

Tout à coup la voix de mon compagnon, un officier d'Afrique, rompt le silence. Il chante

« *A la Claire Fontaine,* » « *V'là le bon vent !* » « *Un canadien errant.* » Il a voyagé au Canada, et il se souvient. Je me sens tout ému. Chose étrange ! je regarde,— sans qu'il m'observe—ce fils du soleil, ce provençal, cet enfant du gai savoir, qui,—il y a maintenant 15 ans—a repris le fil mystérieux tenu jadis par Jacques-Cartier et par Champlain. Il a voulu, lui aussi, faire un voyage à la Nouvelle-France, et le souvenir de ce paradis le poursuit encore à cette heure. La mer de Provence lui chante à son tour le Canada ; elle lui raconte les dangers, les sacrifices, les actes de dévouement, d'abnégation de ceux qui furent les ancêtres, et mon camarade traduit ce retour vers le passé par le vieux refrain :

Va dire à mes amis
Que je me souviens d'eux.

Et nos cœurs battent la mesure ; ils vibrent à l'unisson.

Mais trève de poésie : nous sommes faits pour le terre à terre. Lamartine nous le dit dans ses plus beaux vers :

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Fermons les portes d'ivoire des songes et des doux rêves. Il nous faut être dans quelques heures à bord du transatlantique l'*Isaac Péreire.*

C'est un paquebot de quinze cents tonneaux et d'une force de quatre cents chevaux. Il a une vitesse de quatorze nœuds et demi, et il est commandé par le capitaine Héphrune, un grandvillois.

Dans le salon du steamer est un beau buste en bronze de M. Péreire, un des créateurs de la compagnie transatlantique.

Nous embarquons au milieu d'un tohu bohu indescriptible, qui fait contraste avec la paix et la discipline du bord. A 4 heures précises — ainsi que la compagnie l'a annoncé — nous nous mettons en route. Le vent souffle assez fort, mais nous l'avons pour nous. En quelques minutes nous quittons le bassin et le port de la Jolliette, puis nous franchissons la passe et nous laissons derrière nous le fort Saint-Jean, à gauche

les îlots de Ratonneau et de Pommègue, à droite, les Catalans et la vallée des Auffes. Au-dessus de ce paysage indescriptible plane sereine et bienveillante Notre-Dame de la Garde.

Enfin voilà la Méditerrannée : *cerulea mar* disaient les poètes.

Notre bateau semble pressé, et il a raison. Notre itinéraire sera assez long. Il comprend la Goulette, Tunis, Carthage, Ghardimaou, Souk-Ahras, Duvivier, Bône, Kroubes, Constantine, Philippeville, Collo, Djidjelli, Bougie, Dellys, Alger, Oran : puis nous rentrerons par Carthagène, Port-Vendres Bordeaux.

Depuis notre départ, notre voyage est charmant. Nos compagnons sont tout ce qu'il y a de plus aimables. Ce sont MM. Dubos maire de Tunis, Chevalier, de Pradt, madame Pelletier, madame de la Blanchère, M. Arnould, rédacteur au gouvernement tunisien, M. Des Noëls, M. le vicomte de Lespinasse, Madame Chazot, M. Vernet, Madame Chaine, M. Doucet, M. Heniquet, M. Lenormand, le docteur Lambus-

chini et le capitaine Racine du 4e zouaves. Tous rivalisent de courtoisie et de prévenance les uns pour les autres. La mer ne veut pas rester en arrière de politesse. Nous glissons sur un disque azuré ; les jours sont ensoleillés et refraîchis par un brise toute légère, les nuits sont tièdes et étoilées.

Le loch annonce à chaque moment que nous allons bien : 24 heures après notre départ de Marseille nous passons en vue de la Sardaigne, falaises crayeuses couronnées de pics à l'arrière plan. On se croirait sur les côtes de Terreneuve, tant ces deux pays se ressemblent.

Nous avons avec nous un original qui se pâme sur les doctrines socialistes. Henri Georges est son homme de prédilection. Il l'étudie, il le commente, il le sert aux autres et à force de leur expliquer les doctrines de son maître il finit par les embrouiller.

C'est lui qui m'a fait cadeau de l'article suivant ; il a été lu en plein fumoir et je le cite sans commentaires. Le lecteur en fera justice.

—« Avec ceux qui ont originellement volé nos héritage à la race humaine, nous pourrions en finir rapidement. Pourquoi n'en finirions-nous pas n'importe comment ? Car ce vol n'est pas comme le vol d'un cheval ou d'une somme d'argent, qui cesse avec l'acte. C'est un vol continu, qui se fait chaque jour, à chaque heure. Ce n'est pas du produit du passé qu'est tirée la rente ; c'est du produit du présent. C'est un impôt levé constamment et continuellement sur le travail. Chaque coup de marteau, de pique ou de navette, chaque battement de la machine à vapeur, paie son tribut. Cet impôt prend le gain d'hommes qui risquent leur vie sous terre ou sur les lames blanchissantes de la mer, la récompense du capitaliste, et les fruits du capitaliste, et les fruits de l'effort patient de l'inventeur ; il arrache les petits enfants du jeu et de l'école, et les force à travailler avant que leurs os soient formés et leurs muscles développés ; il vole la chaleur à ceux qui ont froid, la nourriture à ceux qui ont faim, les médicaments à ceux qui sont malades, la paix à ceux qui sont inquiets.

Il abaisse, aigrit, abrutit. Il presse des familles de huit et dix personnes dans une chambre malpropre ; il fait errer comme des troupeaux de pourceaux les filles et les garçons ; il remplit les cabarets de ceux qui sont mal chez eux ; il fait de garçons qui pourraient devenir des hommes utiles, des candidats à la prison et au pénitencier ; il remplit les maisons de débauche de filles qui auraient pu connaître les jours pures de la maternité ; il envoie toutes les passions rôder dans la Société, comme un hiver rigoureux envoie les loups rôder autour des hommes ; il obscurcit la foi dans l'âme humaine en faisant croire à un destin dur, aveugle et cruel.

« Ce n'est pas simplement un vol dans le passé, c'est un vol dans le présent, un vol qui prive de leur droit de naissance les enfants qui viennent maintenant au monde ! Pourquoi hésiterions-nous à détruire un pareil système ? Parce que j'ai été volé hier et avant-hier et le jour d'avant, est-ce une raison pour que je supporte d'être volé aujourd'hui et demain ? est-ce une raison pour

que j'en conclue que le voleur a acquis le droit de me voler ? »

Eh bien bien ! que dites-vous de tout ce charabia ?

Moi j'aime mieux ces paroles du prince de Ligne quand il écrivait :

—Tout cela serait très joli, si on n'entendait pas la cloche des agonisants. On ne sait pas ce que serait la vie humaine avec de pareilles idées : les athées vivent à l'ombre de la religion.

Demain, à 9 heures, nous serons à la Goulette. En 37 heures nous aurons franchi la Méditerrannée. Oui, demain je foulerai le sol qui a vu mourir saint Louis, qui a bu le sang de tant de martyrs, ce sol où les fils de l'Islam faisaient crever les yeux à leurs pères, où la piraterie se faisait en grand, et où saint Augustin a pratiqué toutes les vertus.

VI

La Goulette. — En plein Orient. — Cigare ou fusil ? —La fleur de l'Occident. — Un vieil ami. — Les Souks. — Un maboul prussien. — Tunis. — Morellet. — Chez le capitaine Racine.— Le lieutenant Paulinier. — Le chien paratonnerre.—La Kasba.— Le Bardo.— Un boulanger boulangé. — Le tic du général Bréart. — Toujours le lacet ou le poignard. — Chez Papayanni.—La panka.— A travers la fournaise.—Le dernier des Abencerrages.— Une scène de lamentations. — Passé de Carthage. — Invocation aux dieux de l'ennemi.—La chapelle de saint Louis.— Ce que fût Carthage.—Vandalisme.— Le père Delattre.—L'épitaphe de M. de Lesseps.—Le musée des pères blancs. — Souvenir de la croisade et d'antan. — Confesseurs de la foi. — Fouilles à Utique. — Est-ce le simoun ?

La Goulette, ainsi que le dit son nom, se trouve être la voie de communication qui relie le lac de Tunis avec le golfe. Cette ville est presque toute bâtie avec les pierres de Carthage. Un petit bateau à vapeur vient nous chercher à bord de l'*Isaac Péreire* et nous voilà bientôt sur la jetée, entourés de bourricauts, d'arabes, de chameaux, d'ânes, de chiens galeux, de costumes plus ou moins exotiques. A la Goulette, défilent en une heure devant nous les types les plus curieux de l'Orient. Ils sont tous là, depuis

le nègre du Soudan, jusqu'au Marocain, depuis le pèlerin de la Mecque, jusqu'à l'adorateur du soleil, depuis le Maltais jusqu'au derviche de l'Inde.

Les batteries de canons sont bonnes tout au plus a mettre en fuite une compagnie de perdreaux.

En passant devant celle qui est en ruine et qui défend le port la sentinelle du bey me présente les armes. Elle a un cigare presqu'aussi long que son fusil, et dans sa précipitation elle a failli confondre l'un avec l'autre. A mesure que nous pénétrons dans la petite ville nous passons des groupes de forçats enchaînés deux par deux. Ils font le service de la voirie, sous la surveillance d'un gardien armé d'un long bâton. Le garde-chiourme n'a pas une sinécure, si j'en juge d'après les râclées qu'il administre de gauche à droite et de droite à gauche sans le moindre parti pris.

Nous suivons la route de la Marsa pour pénétrer dans Tunis qui, de ce côté là est desservi par un chemin de fer. Nous longeons

les ruines de Carthage, passons par la plaine où Kheir-ed-Din fût vaincu par Charles-Quint. Enfin voilà Tunis telle que vient de me le décrire Guérin, « Tunis entier avec son enceinte, ses forêts, ses mosquées s'élevant en pente douce sur un plan légèrement incliné. L'épithète de *blanche* qu'elle portait dans l'antiquité, comme le prouve un passage de Diodore de Sicile, lui convient encore parfaitement de nos jours. Ses murs étincelants lancent au soleil des éclairs de cuirasse. Le médecin major des zouaves me disait qu'ils semblent plutôt bâtis pour la propagation de la cécité que pour la défense de la ville. Dans son ensemble, Tunis se présente sous un aspect qui séduit et qui enchante : elle mérite les éloges pompeux que les Arabes lui décernent. Ils l'appellent le *burnous du Prophète*, la *Fleur de l'Occident.*

Cette ville fut fondée par les Africains et non par les Phéniciens 1250 ans avant l'ère chrétienne et 71 ans avant Utique.

A la gare du chemin de fer m'attend mon vieil ami Gaston Roullet. Chacun au Canada se

rappelle de cet homme charmant, de cet artiste aussi modeste que profond et délicat, qui a tant contribué à faire connaître notre pays par ses toiles. Eh ! bien oui, il était là, me pressant la main, me demandant des nouvelles de tous ceux qui nous étaient chers et me disant :

—Nous n'allons pas perdre un instant ; je veux que dans une semaine vous connaissiez à fond la Tunisie.

Et Roullet a presque tenu parole.

—Venez, me dit-il, nous allons étudier les Souks.

Et nous voilà partis, défilant par des ruelles larges à peine pour laisser passage à trois personnes. Elles sont à l'enfilade les unes des autres, s'allongeant, se repliant, se tordant sur elles-mêmes et offrant toujours à l'œil un spectacle nouveau. Voilà le marché aux vieilles armes : ici est l'étalage des poissons ; là le bazar des parfumeurs ; plus loin les niches où se vendent les bijoux, les coffrets, les sandales, les burnous, les gondouras, les fez, les turbans, les

flissas, les matraques. Là-bas, c'est le Souk-el-Arba, l'ancien marché aux esclaves. Ici est la ruelle où s'étalent les médailles, les monnaies, les pierres gravées. Sur cette place exercent les charmeurs de serpents : cette foule qui bouche cette impasse écoute religieusement les divagations d'un fou, d'un *maboul*, car pour l'Arabe l'halluciné est sacré. Le doigt d'Allah l'a touché.

A ce propos, M. Henri Dunant cite une anecdote assez drôle arrivé à un prussien.

—« Tout occupé de science, raconte-t-il, ce savant avait conservé le costume des universités allemandes, le frac et le pantalon noirs, la cravate blanche, le chapeau en tuyau de cheminée. Dans ce costume un peu excentrique, il se mit à parcourir la Tunisie. Il la traversa toute entière passa au travers les tribus que le Bey même de Tunis a de la peine à tenir sous sa dépendance, sans être en aucune façon inquiété, tracassé, volé ni maltraité. Bien au contraire, partout on s'empressa de lui offrir l'hospitalité et on lui fit toutes sortes d'honneurs. Les indigènes non-seulement l'aidèrent dans ses

recherches scientifiques, mais empressés à lui être agréables, ils lui apportèrent des arbres énormes arrachés de terre à son intention. Ils l'avaient pris pour un fou à la vûe de son costume, jamais pareil accoutrement n'ayant paru si proche du Désert, car les européens appelés à voyager dans l'intérieur adoptent une partie du costume arabe.

Au milieu de tout ce tourbillon, de ces coudoiements des Souks, on entend souvent les mots *Kell*, chien ! *djifa*, charogne. Sont-ils pour nous ? Je n'en sais rien et n'en veux rien savoir. Tout de même, fermez les yeux. Vous ne reverrez plus que les costumes les plus variés, les lambeaux les plus pauvres comme les étoffes les plus riches de l'Orient, et alors vous vous demanderez si vraiment vous n'êtes pas tombé en plein rêve des mille et une nuits ?

—Chaque marchand a son aspect, sa binette, écrivait un correspondant du *Figaro*. Les uns tout vieux, tout cassés, avec des lunettes bleues, les autres jeunes, bruns, barbus, beaux parleurs,

avec la cigarette aux lèvres : ceux-ci tout endormis devant leurs produits et ronflant de compagnie avec des amis qui sont venus s'asseoir aussi sur le comptoir ; ceux-là tout rêveurs marmottant des patenôtres en tournant le chapelet des orientaux sans penser à autre chose qu'à leurs comptes et à leurs bénéfices — préoccupation que l'Européen prend pour de la dévotion pure.— Tout ce monde habillé de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, enfoui dans ces niches pleines de marchandises et parlant sans cesse, forme la partie sédentaire, immobile du Souk.

" L'autre est naturellement celle qui circule et achète, qui s'informe et qui marchande, qui constate et qui dénigre, qui aune et qui essaye, qui paye et qui emporte au loin, qui cri et qui piaille, qui va et vient sans trève. Les deux parties font un total 40,000 hommes. Leur aspect est indéfinissable."

Tous les touristes s'accordent à dire que la visite des Souks de Tunis est une des plus curieuses études qui se puisse faire en Afrique.

Pierre Gifford dans un livre fort bien fait sur ce pays, dit qu'ils sont la merveille de la Tunisie. " Il faut faire le voyage uniquement pour les voir. C'est l'évocation des siècle disparus, la résurrection du passé, car depuis cinq cents ans l'ensemble extraordinaire de ces bazars tortueux et sombres ne s'est pas modifiée. Les planches pourries qui servent de toit aux rues pour éviter le soleil, ont été placées là, bien sûr, par le barbier du Prophète qui est enterré à Kairouan, et par tous les rares barbiers contemporains de cet être illustre."

Pendant une heure nous nous installons dans un café mauresque, et tout en dégustant une tasse de vrai moka et en prêtant une oreille distraite aux chants qu'accompagne en sourdine la *debourka*, nous regardons passer tout ce défilé de turbans. C'en à n'en pas croire ses yeux.

Je n'ai pas à refaire ici l'histoire de Tunis. Chacun connaît le passé de cette ville célèbre que les latins appelaient la ville des Thunes. Tour à tour placée sous la domination de Car-

thage et de Rome, cette cité a été gouvernée par la république, par les Césars, par le bas Empire, par les Vandales, par l'Islam' par les Espagnoles, par les janissaires et par les beys. Sa population est de 130,000 âmes. La ville est propre, mais elle possède une odeur de fauve *sui generis* qui surprend plus d'un odorat européen ou américain. L'étranger y est bien accueilli et la population semble être pacifique et industrieuse.

Les quelques lettres que j'avais pour les officiers de la garnison de Tunis, complétaient l'hospitalité que mon ami Roullet pouvait m'y offrir. Chacun ici s'est mis en quatre pour nous être agréable.

Vous connaissez Roullet, permettez-moi de vous présenter à Morellet. Ce sont les deux doigts de la main : *arcades ambo.* Ils sortent du même collège, ont presque les mêmes goûts et passent une bonne villégiature dans une ferme sise à 3 kilomètres d'ici, l'un à peindre les récoltes de Morellet, Morellet à moissonner sur terre

ce que Roullet a fixé sur toile. Ancien aspirant de marine, Morellet à fait la campagne du Mexique, est devenu capitaine au long cours, a fini par épouser une femme charmante, s'est créé une jolie famille, est devenu grand propriétaire en Tunisie, y vit en seigneur et prouve à qui veut le visiter que pour une fois de plus la France peut et sait coloniser.

Mais nous allons chez le capitaine Racine. Pour y parvenir il faut suivre le dédale des Souks, puis après avoir marché longtemps, longtemps comme dans le conte du petit Chaperon Rouge de Perreault, on tire la bobinette et la bobinette cheoit. L'extérieur blanchi à la chaux, est comme celui de toutes les maisons arabes. Celles-ci ressemblent à de petites forteresses : mais l'intérieur est une surprise, même pour un peintre comme Roullet qui a les habitudes des prodiges de l'Orient. Ce ne sont que tapis précieux, vieilles armes, murs émaillés en porcelaines, plafonds peints à fresque, voûtes et ogives mauresques imitant les plus fines dentel-

les. Au milieu de ces merveilles, placez une famille charmante, un bébé rose dorlotté par une négresse du Soudan, un cacatoës du Mexique qui vient au devant vous en valsant et vous aurez le spectacle qui nous frappa en entrant chez le capitaine Racine, du 4e zouave.

Causeur très fin, à la façon de notre regretté ami Auguste Achintre, le capitaine a étudié à Saint Cyr. A vingt-six ans on lui donnait au choix ses trois gallons et depuis sa carrière promet et n'a cessé d'être brillante. Il aime ses hommes qui le lui rendent bien. De ma vie je n'oublierai le récit qu'il me faisait des prouesses de son lieutenant Paulinier, grand cuirassier égaré dans les zouaves.

—Un jour, me dit-il, je vis ce gaillard porter à la fois les sacs de trois de ses hommes qui n'en pouvaient plus et qui étaient menacés d'insolation. Le lendemain, il traversait un gué à la nage pour aller de l'autre côté fixé un piquet, y attacher une cordelle et permettre ainsi à ses soldats de passer le torrent. Avec de pareils

officiers on va au bout du monde et l'armée française en est composée.

Un autre des camarades de Racine avait été en garnison à Besançon. Amateur de chiens, il avait avec lui un superbe *sloughi* ou lévrier d'Afrique. Pour en jouir sans se voir rien réclamer, le propriétaire de *Congo*—c'était le nom de la bête—s'était prêté de bonne grâce à toutes les exigences de la municipalité. *Congo* était muselé d'après les derniers procédés de la science. Mais hélas ! il avait une monomanie ferme. Il s'obstinait à chercher partout les restes des cailles, des perdreaux, des lièvres tués par les officiers de la garnison. Son nez indiscret découvrait tout et si bien qu'un jour, on menaça de mettre *Congo* en fourrière. Or, en France et partout, cette formule administrative devient de droit pour les chiens un enterrement de première classe. L'officier eut une faiblesse pour le camarade de ses jours de chasses et de siestes. Il alla plaider sa cause auprès de l'autorité et si bien qu'il la gagna. Mais à une condition. *Congo* devait être archi-muselé.

L'officier tint parole, et même plus. Il ajouta à la muselière une pointe en forme de paratonnerre. Cet ingénieux appareil devait couper court aux instincts de ce vidangeur de *Congo*. Hélas ! paré de sa nouvelle armure, le malheureux devint sans s'en douter la terreur de Besançon. Vous savez que les chiens ont une singulière manière de se saluer. Eh ! bien, pas un de ses congénères ne voulaient reconnaître *Congo*. Se croyant plus ou moins blessés dans leur délicatesse, ils détalaient comme des gazelles aussitôt qu'ils le voyaient venir, renversant les passants, faisant pleurer les mioches et donnant à la ville de garnison où *Congo* promenait mélancoliquement son épieu, l'aspect d'une succursale de la maison rabique du grand Pasteur. De guerre lasse, *Congo* fut délaissé ; il alla mourir de *spleen* dans un des fossés de la ville, et depuis à Besançon oncques on ne vit plus de chiens à paratonnerre.

D'après ces anecdotes vous pouvez juger de la gaieté du déjeuner. Au dessert un officier

d'administration, M. Ferdinand Lottin vient nous prendre pour nous faire visiter la Kasba. C'est une vieille forteresse militaire qui a été le témoin de plus d'une victoire, de plus d'un crime, de plus d'une défaite, de plus d'une exécution. C'est d'ici que 20,000 chrétiens esclaves s'échappèrent pour aller prêter main forte à Charles-Quint et lui aider à dompter Kheir-ed-Din. C'est ici que furent massacrés les janissaires de Hamonda. Le génie français fait d'importantes améliorations à la Kasba. On y construit de spacieuses casernes pour l'artillerie. Sur le sommet le plus élevé de la forteresse existe une station héliographique, et du haut de la tourelle qui la surmonte on a la plus belle vue du pays. Elle embrasse tout ce que l'on peut étudier de curieux, la Goulette, la mer, Carthage, les lacs, —la plupart asséchés en ce moment—Tunis, la Marsa, Sidi-bou-Saïd, le Bardo, Utique, Sidi-Fathalla dont le tombeau a la vertu de rendre les femmes fécondes, Zaghouan et une partie de son aqueduc romain.

Le lac qui sépare la Goulette de Tunis à dix milles de longueur, six de largeur : à deux milles

et demi de Tunis et à vingt deux de la Goulette se trouve la petite île de Shikle, et son fort, demantelé. Les bords de ce lac sont habités par des milliers d'oiseaux de toute race, de toute plume, depuis le canard au nez plat jusqu'à la cicogne au long bec. Guy de Maupassant en a été émerveillé lors de son voyage. « Il y a là, dit-il, des armées de flamans et de grues, des flottes de mâcreuses et de goëlands, des régiments de grébes, de pluviers, de bécassines, de mouettes. Et sous les doux clairs de lune, toutes ces bêtes, égayées par la belle nuit s'agitent, poussent leurs cris, causent sans doute en leur langue d'oiseaux et emplissent le ciel lumineux de leur voix perçantes.»

De la Kasba notre carosse nous mène vivement au palais d'hiver du Bey, au Bardo. C'est une petite ville enclavée dans un château-fort. Les officiers du Bey se montrent fort prévenants pour nous. Nous visitons le fameux escalier des Lions, la salle de justice où un signe de droite ou de gauche fait par le Bey indique le

don de la vie, la bastonnade ou la peine de la mort. Heureux encore lorqu'on s'en retire avec quelques coups de bâton, car la justice tunisienne est quelquefois lourde à porter. On soupçonnait un boulanger de Kairouan de vendre à faux poids. Un soir le caïd entre dans sa boutique se fait apporter les balances et trouve qu'un côté contenait du mercure dans une petite cavité. Sans dire un mot, il fit prendre le malheureux boulanger et le fit cuire au four, en lieu et place de la fournée destinée à la clientèle du lendemain.

Nous continuons à visiter le palais ; nos pieds de *roumis* foulent les dalles en marbre du Sérail, les tapis soyeux de la salle des Fêtes superbe avec ses tapisseries, son trône et ses portraits de souverains. On nous introduit dans les appartement particuliers du potentat et dans sa bibliothèque où je retrouve une gravure représentant la famille impériale de France, un portrait à l'huile de Louis Philippe et deux estampes représentant les frégates françaises la *Vénus* et l'*Indienne*.

C'est au Bardo qu'eut lieu le fameux traité qui mettait la Tunisie sous le protectorat de la France. Sa signature fut dûe à la circonstance la plus curieuse qui se puisse rencontrer. En voici le récit authentique fait par un témoin oculaire.

—« Lorsque le géneral Bréart, (1) ayant à côté de lui M. Roustan, se trouva en face du Bey dans la salle du palais où les dignitaires tunisiens avaient accompagné leur maître à la rencontre de l'état major français, le général tira un petit papier sur lequel il avait écrit quelques paroles bien senties, et lut ces paroles au Bey. Il fallait en finir vite : le gouvernement était pressé, comme on l'a su depuis, et le général Bréart, homme toujours pressé lui-même, sec — froid mais actif — était de tous les généraux français celui qui peut-être, par ses aptitudes, était prédestiné à cette singulière mission. On l'eût choisi exprès entre mille généraux qu'on n'eut pas mieux fait.

(1) Je l'ai connu au Mexique où il commandait le 7e bataillon de chasseurs à pied.

—« Le gouvernement de la République fran-
« çaise, dit à peu près le général, désirant termi-
« ner les difficultés pendantes par un arrange-
« ment amiable qui sauvegarde pleinement la
« dignité de Votre Altesse, m'a fait l'honneur de
« me désigner pour cette mission.

« Le gouvernement de la République fran-
« çaise désire le maintien de Votre Altesse sur
« le trône et celui de votre dynastie. Il n'a aucun
« intérêt à porter atteinte à l'intégrité du terri-
« toire de la Régence. Il réclame seulement des
« garanties jugées indispensables pour maintenir
« les bonnes relations entre les deux gouverne-
« ments. »

Le Bey écoutait, terrifié, cette entrée en matière, qui allait être suivie du traité, du fameux traité du protectorat, résumé en dix articles. Mais avec la rouerie des musulmans, il releva la tête aux dernières paroles, et fixa le plénipotentiaire, en espérant sans doute l'intimider un peu.

« Or le général Bréart est affligé d'un tic. Toutes les deux minutes sa figure se contracte

violemment ; ses sourcils se plissent et il rejette la tête en arrière, comme un homme qui voudrait menacer son interlocuteur.

« Au premier regard du Bey, le tic du général entra justement en scène. Ce fût l'effondrement du pauvre Bey. Il crut que l'officier français allait lui sauter à la gorge et il baissa les yeux.

« Le général demanda au Bey s'il voulait entendre lecture des propositions de la France. Le Bey releva les yeux. Par un malencontreux hasard, il vit de nouveau le général *ticquer*. Avec une humilité mêlée de crainte, il répondit qu'il entendrait ces propositions, puisqu'il ne pouvait pas faire autrement.

« Le général donna lecture des dix articles résumant le traité.

« Pendant cette lecture, le Bey restait immobile, les yeux fixés à terre. Cependant il essayait un peu de regarder le terrible général. Or, chaque fois qu'il levait les paupières, le tic du général Bréart coincidait avec cet effort. Et le Bey, démoralisé, pâlissait chaque fois davantage.

« Après lecture faite, comme disent les officiers ministériels, le Bey demanda à réfléchir.

« Le tic du général venait de passer : Mohammed-el-Sadock pût le regarder en face et reprendre de l'assurance.

« Il était quatre heures du soir.

— « Je vous donne jusqu'à huit heures, dit le général.

— « Demain matin ? interrogea le Bey déjà raffermi.

« Le tic arrivait en ce moment.

— « Jusqu'à huit heures, ce soir ! dit le général dans une convulsion qui terrifia le Bey.

« — C'est bien ! murmura le malheureux souverain en baissant la tête. »

On sait le reste.

A sept heures du soir, le Bey avait signé.

Le tic du général Bréard lui avait peut-être rappelé la triste fin de ses ancêtres, et pendant la lecture des dix articles le Bey avait entrevu dix fois sa dernière heure. Les choses vont vite en Tunisie. Dans une période de cent ans—depuis

Kara Othman jusqu'à Hadji-Mohammed Kdoja, sur vingt-trois souverains qui se sont succédés, tous à l'exception de cinq, ont été étranglés ou assassinés.—A Alger les choses allaient encore plus rondement. Un seul matin, quatre Deys en se succédant au pouvoir, avaient péri les uns après les autres sous le poignard.

Au commencement du siècle, le Bardo fut canonné par la garnison de la Kasba qui s'était révoltée. Un officier anglais du nom de Egan offrit ses services au Bey. Ils furent acceptés. On transporta deux canons au Cordy Filfil ; la brèche fut faite à la Kasba et épouvantés les insurgents se soumirent pour subir bientôt les derniers supplices.

Racine et moi nous devons nous dire adieu. Il va prendre le commandement supérieur de Zaghouan. Nous allons chez le fameux restaurateur de Tunis, chez Nicolas Papayani, prendre un doigt de son non moins fameux vin de Samos. Roullet et son ami Morellet sont là qui m'attendent. C'est notre dernière causerie sur le sol

africain et nous en profitons. Au dehors l'air est embrâsé. A la porte de la salle où nous sommes se trouve suspendue une longue poutre sur laquelle des nattes sont tendues. On appelle cela la *panka*. Cette invention est dûe à la campagne du Tonquin. Des enfants tunisiens ou maltais tirent les ficelles et vous avez alors un immense éventail qui fait un bienfaisant courant d'air.

Que de choses n'avons nous pas dites ce jour là, tout en nous faisant rafraichir par la *panka*. Enfin il faut se quitter : nous nous embrassons. Lottin me serre la main et me voilà de nouveau seul sur la route de Tunis à la Goulette où m'appellent mes bagages. C'est un maltais qui me conduit. Il me prend pour un des frères Machabés et il me mène à travers une fournaise. Au milieu de cette étuve, il n'y a guère lieu de se rappeler—dans ce désert cuit par le soleil—les beaux vers que nous disions quand nous étions étudiant, que nous avions vingt ans et que nous chantions « Musette. »

Grands bois vous m'inspirez comme des cathédrales :
Vous pleurez comme l'orgue.........

Non ! hélas je traverse une plaine sans fin, couverte de poussière et sans oiseaux. Çà et là un figuier de Barbarie dresse ses piquants ; un arabe passe gravement sur son chameau ; des enfants en guénilles poussent devant eux des bourricauts couverts de plaies et de mouches. A l'horizon apparaissent des chaumes, de sales gerbes de paille éparpillées sur des piquets. Ce sont les fameux *gourbis* chantés si amoureusement par les poëtes. Autour, bêlent des chèvres. Elles demandent aux horizons de la pluie, de l'herbe, du gazon, de tout ce que peut rêver une bête de bonne maison et ne voyant rien venir, elles se penchent et avalent, pour se rafraîchir, quelques lampées de poussière. Les bœufs sont encore plus mélancoliques. Ils semblent passer leur journée à rêver à la brindille du chiendent qu'ils ne trouveront que le soir, et encore !

Et dire que tous, depuis Lamartine en France jusqu'à Fréchette au Canada, tous ils se sont entendus pour nous chanter l'Orient avec ses cavalcades de dromadaires, son simoun, sa vie pastorale, ses almées, ses houris et ses cavales

filles de l'air. Je tâte de toutes ces belles choses en ce moment et puisqu'il faut vous dire la vérité j'aime encore mieux mon *nordais* de Québec, mes giboulées de Bellechasse, mes bonnes fourrures de chez Laliberté et mon *hot scotch* du Club de la garnison. A chaçun le sien.

Tout de même pour être juste, il faut dire que nous sommes au 21 septembre, et que de novembre à mai, il y aura de la verdure en Tunisie. Alors les lacs desséchés seront devenus des petites mers intérieures, et les *ouëds* ou torrents où ne roulent maintenant que de la poussière seront des cataractes.

Tant mieux mon Dieu pour les hommes et pour les bêtes.

N'en parlons plus : qu'ils paissent en paix ! et causons de Carthage.

A six heures du matin une voiture attelée de deux chevaux nous attend à la porte du *Grand Hôtel*, pour nous mener à Carthage. Mon ami Roullet m'accompagne. En sortant de la ville

nous passons à côté d'un cimetière musulman. Il semble abandonné. C'est là que, d'après la tradition se trouve le tombeau de Sidi-Span-Aben-Ahmed, le romanesque amant de dona Blanca de Bivar, que Chateaubriand a fait revivre sous le nom du dernier des Abencerrages. A un mille de là nous sommes accueillis par des cris rauques : des femmes demi-nues se déchirent la poitrine et dansent en cadence Nous approchons. Sous un des gourbis git une masse enveloppée dans une couverture en poil de chameau. Les femmes continuent à hurler. Les hommes accroupis en plein soleil, la tête enveloppée dans leur burnous, poussent de minute en minute un soupir rauque qui ressemble à un appel de détresse. Ils chantent la mort de l'un des leurs. Il y a à peine vingt minutes il s'est tiré un coup de fusil dans la tête, et son cas mérite d'être noté, car le suicide est fort rare chez l'arabe.

Roullet prend son crayon et fait le croquis de cette scène macabre. A la teinte lugubre il ajoute une note gaie que je ne saurais oublier.

Il nous fait voir la scène des lamentations se déroulant au milieu de toute une *smala* de chiens, de poules, de chameaux, d'ânes, de bouricauts ayant grand congé grâce a l'accident et en profitant pour dormir au soleil, pendant que les enfants insoucieux encore de ce que sont les mystères de la mort, rient, jouent, se roulent dans la poussière. Ce tableau encadré d'un côté par Carthage, de l'autre par Tunis, ayant comme fond une chaine de montagnes au pied de laquelle passe toute une caravane de dromadaires et de cavaliers, m'a paru être d'une grande originalité. Il aura plus tard sa valeur, et sa place est marquée dans l'histoire de la peinture contemporaine.

Cet incident retarde de quelques minutes notre voyage à Carthage, et nous en profitons pour récapituler nos souvenirs.

Fondée en 874 par Eliza qui prit plus tard le nom de Didon, petite fille de la reine Jézabel, cette cité fut pendant 740 ans la reine de l'Afrique, et la terreur des peuples. Les Ro-

mains l'avaient tellement en horreur qu'ils adressaient dans leurs prières cette formule d'invocation aux Dieux étrangers :

—S'il y a un dieu ou une déesse qui ait pris sous sa tutelle le peuple et la ville de Carthage, dieu, qui que tu sois, je te prie, je t'adjure, et te demande en grâce de quitter le peuple et la ville de Carthage, de sortir de la ville et des temples, de venir à Rome chez moi et les miens, et que notre ville, nos temples, nos sacrifices te soient plus agréables. Si tu fais ainsi, je voue des temples et des jeux à ta divinité.

Carthage ne fut détruite qu'en 146 avant le Christ. Caïus Gracchus la reconstruisit en l'an 168. César et Auguste contribuèrent à l'embellir, et elle reprit peu à peu son ancienne splendeur, son ancienne aisance, jusqu'au jour où Genséric roi des Vandales, vint l'assiéger et la détruire en 430. Ces barbares l'occupèrent pendant 94 ans, de 439 à 532. Ils étaient de la secte arienne et beaucoup de martyrs souffrirent

pour la foi pendant leur séjour à Carthage. Bélisaire vint les en chasser en 532, et pendant 150 ans l'ancienne ville punique put jouir du bonheur de la paix, jusqu'au jour où les Sarrasins, commandés par Hassein, vinrent en 697 la prendre et la détruire de nouveau.

Plus tard, en 1270, elle tomba au pouvoir de Saint Louis. Il s'en empara « sans difficulté, dit la chronique, car ce n'était plus qu'un grand hameau.» Charles-Quint vint à son tour y planter son drapeau en 1535.

Voilà en peu de mots le résumé historique des grandes époques ou plutôt des grands malheurs qui ont illustré Carthage.

Nous en causions tout en montant le chemin poudreux, en pente rapide, bordé de figuiers de Barbarie qui mène au tombeau de Saint-Louis.

La chapelle de Saint-Louis est bâtie à l'endroit où la femme d'Asdrubal et ses enfants se brûlèrent plutôt que de tomber entre les mains de l'ennemi. Ici, Saint-Louis roi de France mourut de la peste. Des marches de son tom-

beau nous embrassons le panorama le plus grandiose de l'Afrique.

A nos pieds gît la presqu'île de 40 kilomètres de circonférence où Carthage était bâtie. Tite-Live donnait à cette ville 39,812 mètres de tour. D'après M. Caillot, ingénieur du Bey de Tunis, «une triple défense protégeait la ville du côté de la terre ferme. Un fossé profond, bordé de palissades, s'étendait en avant, du sud au nord, puis venait un mur en pierre d'une élévation médiocre contre lequel courait le chemin de ronde extérieure. Après ce premier mur, venait un chemin de ronde intérieur contournant le second rempart jusqu'au grand mur du corps de la place. La hauteur de ces murailles était de treize mètres sans les créneaux : des tours, distantes entre elles d'environ 60 mètres leur servaient de défense ; elles avaient chacune quatre étages et dix mètres en sus depuis le sol de la place jusqu'au fond du fossé. Les murs avaient eux-mêmes deux étages et comme ils étaient creux et couverts, les rez-de-chaussées servaient d'écuries pour 300 éléphants, en même temps que de magasin pour

tout ce qui était nécessaire à leur nourriture. Appien dit que le premier étage contenait 4,000 chevaux avec le fourrage et l'orge suffisant pour les nourrir et de plus des casernes pour 24,000 soldats.

« Outre ces murs extérieurs une enceinte intérieure enveloppait Byrsa, l'amphithéâtre, les temples et allait rejoindre les quais, à l'est, vers le bord de la mer.

« Carthage était divisée en trois quartiers : Byrsa, le Foursin et Mégara. Elle était subdivisée en cinq rues « fort étroites et bordées de maisons à six étages. » Elle avait cinq portes, celle de Thapsus au sud ; celle de Furnos à 1,300 mètres de celle-ci ; celle de Théveste à une égale distance ; celle d'Utique au nord-ouest ; et celle de Mégara ou de la Nécropole vers le nord. La population de la ville était de 600,000 habitants. »

Du tombeau de Saint Louis, l'arabe qui nous guide nous montre les ruines ou plutôt les monticules qui nous indiquent où étaient le palais

de la reine Didon et le temple du sanguinaire Moloch à qui chaque année on sacrifiait 300 enfants. De son bras d'airain il les jetait lui-même dans une fournaise. On voit mieux les ruines du palais du proconsul. Il n'en reste plus rien à part les citernes, et il n'y a rien d'étonnant là-dedans. Toutes les mosquées de la Tunisie, ou presque toutes, sont construites avec les pierres ou les marbres de l'antique cité. La Goulette, Tunis, la cathédrale de Pise, les beaux monuments de Gênes et d'Espagne sont érigés avec les matériaux pris ici.

En parlant de ce triste état de choses, un savant, M. Raoul Portel, disait :

— « Ici, on ne voit plus rien d'intact hors de terre, ni colonnes, ni cirques, ni théâtres, ni temples ; à part dix-huit citernes formant un square oblong qui mesure 450 pieds de long sur environ 120 de large, le touriste ne rencontre sur ses pas que des fragments sans valeur, que des épaves déshonorées. Il est grand temps de mettre un utile frein à ce vandalisme que rien n'excuse, que tout condamne. »

La chapelle de Saint Louis est érigée sur les ruines du palais du proconsul. Ce grand roi et ce grand saint à laissé partout des traces de son passage. C'est ainsi que dans une petite ville de Sicile, à Montereale près de Palerme, le visiteur peut lire cette inscription placée sur son cœur :

HIC JACENT TUMULATA VISCERA
ET COR LUDOVICI REGIS FRANCIÆ QUI
OBIIT APUD TUNIESUM AN. DOM. INCARN.
1270 MENSE AUG, 18 INDICT.

Nous sommes à la porte d'enclos qui défend la chapelle. Un deuxième arabe vient nous ouvrir. Il s'appelle Mahomet.

—Nous désirons visiter le tombeau de l'un nos rois. Va porter notre carte au supérieur.

Mahomet s'incline et revient bientôt accompagné du père Delattre, missionnaire d'Alger.

—Nous sommes en retraite, nous dit-il, mais puisque vous venez du Canada, je ne veux pas vous retarder : vos moments sont précieux.

Et se tournant vers moi, il me dit :

—Comment se porte l'honorable président du Conseil législatif, M. Boucher de la Bruère ? C'est mon ami et j'ai été le parrain de l'un de ses enfants.

Puis de causer du pays. Ce fut le père Delattre qui m'apprit la présence d'un canadien ici. Il s'appelle le père Forbes et il s'est consacré aux missions d'Afrique.

Dans la petite chapelle où nous sommes nous nous agenouillons devant le tombeau du roi. Dans un des enfoncements se lit l'épitaphe suivante :

Sur le pieux désir
du comte Ferdinand de Lesseps
S. E. le cardinal Lavigerie
Archevêque d'Alger
administrateur apostolique
de Carthage et de la Tunisie
a fait transporter les restes mortels
du comte Mathieu de Lesseps
du cimetière de Tunis
dans cette chapelle

de Saint Louis de Carthage
en mémoire du traité conclu en 1830
avec le bey de Tunis
par ce représentant de la France,
traité portant abolition de l'esclavage
et concession du terrain
sur les ruines de Carthage
afin d'y conserver par ce monument
le souvenir de la mort de Saint-Louis.

Dans une salle le visiteur peut voir des tableaux assez médiocres racontant les principaux faits de la carrière du saint roi. Ils sont signés par un veuf. Un moment il se crut destiné à entrer en religion, mais il finit par se dévouer à la peinture. De là, nous allons au musée. Il a été dévalisé par des bandits italiens il y a à peine cinq jours. Partout on trouve la trace du passage de ces nouveaux Vandales. On ne voit que vitrines ouvertes, serrures brisées, traces de bougies. Ils se sont acharnés sur les monnaies antiques et les pierres précieuses. Les objets volés consistent en 806 pièces de monnaies

anciennes, carthaginoises, numides, romaines, vandales, byzantines, espagnoles, vénitiennes, arabes, turques, en or, argent ou en bronze, en diverses pierres précieuses et une certaine quantité de bijoux et de médailles antiques. Au moment où nous constatons les dégats causés par ces misérables, on vient nous annoncer leur arrestation à Palerme.

Le musée de Carthage est presque l'œuvre du P. Delattre. Il a présidé aux fouilles, au classement, à l'historique, et ce savant a signé plusieurs opuscules célèbres sur les « *Inscriptions chrétiennes trouvées de 1884 à 1886, dans les fouilles d'une ancienne basilique à Carthage,* » une « *Notice sur les plombs chrétiens trouvés à Carthage,* » les « *Souvenirs de la carrière de Saint Louis à Carthage,* » une étude très approfondie sur les « *Lampes chrétiennes de Carthage.* »

—Les plombs trouvés à Carthage, nous disait-il, sont de forme à peu près circulaire. Ils ont la dimension d'une pièce de un à deux francs. Ils sont munis d'un petit trou traversant le métal dans le sens du diamètre. Il sert à rece-

voir et à fixer le cordon qui formait la pièce écrite. Chaque face porte une empreinte. C'est d'ordinaire l'image d'un saint, d'un personnage ou un monogramme quelquefois très compliqué et souvent fort difficile à déchiffrer. D'autrefois, c'est une inscription grecque avec mélange de lettres latines.

Ces plombs sont très rares. Le musée de Carthage en possède une cinquantaine.

Les études du P. Delattre sur les inscriptions latines, portent sur 6,000 échantillons trouvés sur la colline de Byrsa, sur celle de Tunan, sur le plateau de l'Odéon, sur le Derviche, au Forum, à la Malga, en dehors des murs de la cité et à la Marsa, ancienne Mégare. Ces inscriptions sont mortuaires et elles se terminent toujours par la formule :

In pace ; ou bien : *fidelis in pace.*

Les lampes anciennes qui ornent le musée de Carthage servaient à éclairer les demeures. Elles sont en terre cuite, de forme élégante et portent l'emblème soit d'un poisson, d'un lion et

d'un tigre, d'un cerf, d'un cheval, d'un lièvre, d'un agneau, de la feuille de vigne, d'un cèdre, d'un palmier, d'une colombe, d'un coq, d'un paon, d'un phénix ou d'un aigle. D'autres ont la forme d'un chandelier mosaïque, ou d'un vase. Plusieurs nous présentent le monogramme du Christ, le monogramme cruciforme, la croix latine, Daniel dans la fosse aux lions ou la figure de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Les souvenirs de la croisade de Saint Louis se retrouvent assez fréquemment ici. Ce sont des squelettes enduits de chaux, des deniers tournois ou de gros tournois en argent de Saint Louis, un billon de Thibaut comte de Champagne, des boucles d'agraffes fleurdelysées en forme d'écusson, des anneaux, des bagues, une charnière de coffret avec la lettre Z fleurdelysée en relief, des vases en bronze, et l'anneau de Raymond de Montauban, trouvé par un officier français, au poitrail du cheval d'un chef arabe qu'il venait de tuer.

Deux heures entières se passent à étudier ces choses intéressantes, et quand nous sortons de ce musée unique au monde, notre vue contemple ce qui a été Carthage. Des soulèvements de terrain indiquent où étaient les amphithéâtres. Vers la mer se dressaient le Forum, les Curies, les temples de Baal, d'Apollon, les Thermes, les basiliques. Ces ruines qui sont là bas au sud tout près de Byrsa appartenaient à la maison d'Annibal.

Quant aux ports militaires et marchands ils ont été comblés. Ce que le voyageur trouvera de mieux conservé ici sont les citernes. Elles comprenaient 18 réservoirs, mesurant chacun 31 mètres 40, sur 5 mètres 85, avec une profondeur de 9 mètres jusqu'à la naissance des voûtes et de 11 mètres 95 jusqu'au sommet. Elles étaient surmontées de dômes dont quatre aux extrémités et deux au milieu. Leur longueur totale était de 128 mètres et leur largeur de 37 mètres 40, y compris les passages pavés de mosaïques. Elles pouvaient contenir 25,000 mètres cubes d'eau.

Hélas ! ces sources d'eau saine qui apportaient à Carthage des trésors de santé et de bien-être, ont vu aussi les atrocités de Genséric ; c'est ici que le roi des Ariens faisait passer son cheval sur les évêques qui venaient intercéder pour leurs ouailles. C'est à 800 mètres d'ici que saint Cyprien fut martyrisé ; c'est dans les environs que les saints Agrippin, Restitus, Cyrus, Deogratias, Burèle, Capreolus, Eugène, Genedius, Gratus, que sainte Félicité, sainte Perpétue et 466 évêques catholiques confessèrent la foi.

Il ne faut pas s'étonner, si jadis la Tunisie, ancienne Barbarie, a compté cent - trente - deux sièges épiscopaux,—ces chiffres sont donnés par la *Notitia Episcopatum Ecclesiæ Africanæ*—et si un jour Carthage a eu 22 basiliques chrétiennes. Un prince de l'Eglise remonte en ce moment vers ces beaux temps de la religion chrétienne en Afrique. Le cardinal de Lavigerie est en voie de faire du mot de catholique le synonyme de français en Orient.

Les ruines d'Utique — aujourd'hui Bou-Chateur — se trouvent à 35 kilomètres de Tunis : elles ont été explorées par M. d'Hérisson. Un syndicat parisien composé de MM. Alphonse de Rothschild, sir Richard Wallace, Cahen d'Anvers, de Camondo et frère, Raimond Seillière, de Lambertye et Alexandre de Girardin souscrivirent un capital de cent mille francs. Avec cette faible somme, M. d'Hérisson a fait merveille. Il a rapporté des lampes, des statues, des plats, des urnes, des bijous, des amphores, des fûts de colonne, un merveilleux petit Bacchus, des mosaïques, des urnes phéniciennes en plomb, scellées, contenant une seconde urne en verre bleu irisé et les cendres du mort.

Il est une heure. Arrachons-nous à tous ces grands souvenir du passé : oublions tous ceux qui ont foulé ce sol sacré, Africains, Phéniciens, Grecs, Romains, Numides, Goths, Vandales, Arabes, Espagnoles, Turcs. Ne pensons plus à Didon, à Annibal, Hamilcar, Asdrubal, Hornon, Magon, Agathocle, Régulus, Syphax, Jugurtha,

Scipion, Julius, Bélisaire, Charles-Quint, Saint Louis. Disons adieu à toutes ces choses qui fûrent. Le père Delattre nous presse dans ses bras : il bénit les objets de piété que nous rapportons aux nôtres en souvenir de ce pèlerinage mémorable.

Adieu ! Deux heures après j'étais sur la *Malvina* en destination pour Bône.

Une tempête terrible couvait à l'horizon. Les éclairs sillonnaient la nue.

—Est-ce le simoun ? demandai-je au capitaine.

Il sourit et me dit :

—Ce n'est rien.

Et le capitaine avait raison. Le nuage alla crever au loin dans la Méditerranée, et nous prîmes la haute mer poussés par une brise tiède et par une houle longue, caressante et azurée.

VII

La *Malvina*.—L'intérieur à vol d'oiseau.—Pas de veine.—Bizerte.—La Calle et son commerce.—Rouge et noir.—Paysages de la côte.—Bône.—Une Kasba prise d'assaut.—Mourir à l'étranger.—Hippone.—Le meurtre du capitaine de Kerguern.—La justice arabe.—La canonisation au pays de croyants.—Le tombeau et la basilique de Saint Augustin.—La continuation de son œuvre.—Chrétiens, ayez pitié.—Les horreurs de l'esclavage.—La caravane de la mort.—Rafinement de tortures.—L'esclave chez les romains.—Les prix du marché.—Les pieux souvenirs du chanoine.—Priez et pleurez.—Tonnerre et moustiques.—Farceur de médecin !—Les mouches d'Orléansville.

La *Malvina* est un beau steamer de 700 tonneaux et de 450 chevaux. Sa vitesse est de 11 nœuds. Elle est commandée par un excellent marin, le capitaine Dufaye : le médecin du bord s'appelle Michel, et le commissaire Maisonneuve. La *Malvina* peut transporter 40 passagers en première classe et 40 en seconde. En cas de mobilisation elle peut prendre 1,000 homme de troupe. La traversée de la Goulette à Bône se fait dans quinze heures. On peut se rendre en

chemin de fer à cette dernière ville en passant par Ghardimahaou. De Tunis à ce dernier poste le passage n'offre à l'œil qu'une interminable plaine, brûlée par le soleil et dévastée par les sauterelles. A Soukharas la contrée devient plus belle, plus riante; les forêts de chênes verts commencent à se presser les uns contre les autres. Un peu plus loin, paraît-il, on doit même s'attendre à trouver de la verdure. Tout cela peut être fort beau en Afrique, où l'on s'extasie vis-à-vis d'un *ouëd* ou d'un ruisseau qui jadis a pu contenir de l'eau. Mais j'avais la nostalgie de la mer. Je dis donc adieu à cette éternelle teinte grise mordorée par le soleil d'Orient que les poètes ont chanté sur tous les tons, et je repris la Méditerranée, en route pour Bizerte, la Calle et Bône.

A bord je constate qu'une sensation m'a envahi depuis hier. Je souffre d'une oppression vague. Je demande au médecin ce qu'il en pense.

Il me répond par cette phrase sentencieuse :

—C'est la combinaison infernale des rayons solaires déchargés sans interruption sur un sol sablonneux, qui vous étouffe ainsi.

Je ne sais trop si c'est cela, mais dans tous les cas je fais constater par l'ophtalmoscope que j'ai un décollement de la rétine de l'œil droit. Ce qui me console,—et l'homme est ainsi fait—je ne suis pas isolé. La Tunisie est par excellence le pays des aveugles, des borgnes, des opthalmies. Rien d'extraordinaire à cela ; l'eau croupie vous dessèche l'estomac toute l'année et les sables en font tout autant pour les yeux. Tout de même je n'ai pas de veine. J'ai failli laisser une jambe au Mexique et me voilà qui oublie un œil à Carthage !

. . .

A minuit nous faisons escale à Bizerte. Cette ville conduit un grand commerce de céréales, de fruits, de tissus. Ses raisins muscats sont célèbres dans le monde entier. Ici on y fait en grand la culture maraîchère ; la pêche aux coraux donne aussi de beaux résultats. La rade

où nous sommes est une des plus sûres de l'Afrique, ce qui n'est pas encore une garantie.

En fortifiant Bizerte et en améliorant son port on en ferait la ville la plus forte de la côte. Elle commanderait ainsi le détroit de 150 kilomètres de largeur qui sépare la Sicile de l'Afrique.

—Bizerte, me disait un officier est un pistolet braqué au cœur de l'Italie.

. L'aurore nous surprend en face de la Calle. Cette petite ville, proprette, mignonne, bien défendue par la mer et par des rochers inabordables, était autrefois le siège de la fameuse compagnie d'Afrique. Comme toutes ses voisines elle eut à subir les alternatives de la paix et de la guerre. L'accès du port était rendu difficile par une chaîne de brisants. Une jetée existe aujourd'hui sur cette barre : elle a coûté un millon de francs au gouvernement français. On continue les travaux du port qui sera fort beau.

La Calle est entourée d'îlots : tous ils ont été jadis des nids de pirates, tous ils ont vû flotter

tour à tour le pavillon rouge du Grand Mogol chargé d'une figure de femme nue qui dansait, et le pavillon noir dit *Sans quartier* des Corsaires, sur lequelle un squelette blanc perçait un cœur d'un coup de poignard. Une des principales ressources de la ville était la pêche au corail : l'impéritie des Italiens a ruiné cette industrie locale si lucrative. Tout a été pêché, cassé, dévasté sans s'occuper ni du lendemain ni des conséquences. On exploite maintenant des mines de cuivre situées non loin d'ici : elles appartiennent à des actionnaires français, et elles sont de bon rapport.

Le poisson de la Calle a une grande renommée pour sa chair ferme et exquise. Ainsi qu'à la Goulette la pêche ici est faite par les Siciliens ou par les Maltais. Rarement les Arabes se livrent à cette occupation et quand ils le font ils servent toujours sous un patron italien. A la Calle le poisson se conserve assez facilement : il n'en est pas de même de celui de Tunis. Une sage ordonnance veut que dans cette dernière ville le poisson pris le matin et non vendu,

soit jeté le soir à la rivière, et ce sous peine d'une forte amende. Tout le pays qui se déroule devant nous est giboyeux ; on y tire à volonté le lièvre et le perdreau ; les petits sangliers d'Afrique y foisonnent.

La *Malvina* suit la côte depuis la Calle jusqu'à Bône. Il fait un temps superbe et à bord toutes les lunettes sont braquées sur les montagnes sombres, sauvages qui défilent devant nous. De cette distance elles ressemblent aux pics et aux chaînes abruptes qui longent la côte ouest de Terre Neuve. Ces falaises africaines sont couvertes de chênes-lièges et de chênes-verts. Les arabes d'ici en sont fort aises. Ils ne vivent que du produit de leurs troupeaux et de la vente du liège et des écorces tannantes. La Calle est quotidiennement reliée à Bône par un service de diligences. Elles mettent la nuit à parcourir la distance qui sépare ces deux villes.

A six heures du matin nous accostons au quai de la compagnie transatlantique. Nous sommes à Bône, et comme il est dimanche, la vieille ville

de Saint-Augustin tient à honorer le jour du Seigneur. Tous les magasins sont fermés. Ce spectacle fait d'autant plus de plaisir que depuis mon départ de Québec je n'y étais plus habitué. Dans certaines parties du vieux monde, il est de bon ton de travailler le dimanche et de fêter le saint Lundi ; tant pis pour les maux de cheveux du mardi matin, car indubitablement la paye de la semaine s'en ressentira.

Bône, vue de la mer, présente un spectacle féérique. Elle est assise au fond du golfe qui porte son nom et se trouve enclavée par les deux rivières la Bou-Djema et la Seybouse.

Un français, M. Bavaux, nous la décrit ainsi :

« Sous un beau ciel, à travers une atmosphère limpide, transparente au fond de sa rade dans laquelle entre majestueusement la mer azurée comme le ciel, se dessine Bône avec ses murailles blanches. Protégée par le fort Génois, dont le nom trahit l'origine, elle est dominée par la Kasba, construite sur le somment de la seconde colline. Un rocher auquel la nature a

donné la forme d'un lion semble l'un des hôtes de ces rivages préposés là comme une sentinelle à la garde de la terre natale. »

Bône couvre une partie du terrain occupé par l'ancienne Hippone. Le 26 juin 1832 le général Monk d'Uzer prenait possession de cette ville au nom de la France et depuis cette date le drapeau de la mère-patrie n'a cessé de flotter sur la Kasba.

Le port de Bône est une merveille de l'art moderne. Il se compose d'un avant port de 73 hectares et d'un port intérieur spécialement affecté au commerce. « Il a 10 hectares de superficie, disent les documents officiels, et il est entouré sur deux côtés de 600 mètres de quais en maçonnerie fondés jusqu'à 12 et 14 mètres sous l'eau. »

L'avant-port est fermé par deux immenses jetées l'une de 650 mètres, l'autre de 800 mètres. C'est ici que j'ai eu le plaisir de saluer le d'*Estrées*, navire de guerre français, bien connu au Canada.

Bône compte six portes. L'ancien fort de la Bicoque a été démoli. On l'a remplacé par une batterie basse qui peut couvrir la rade d'un feu en éventail. La Kasba est restée célèbre, par l'acte de bravoure des capitaines Yussuf et d'Armandy. Ces deux officiers, placés par le hasard à la tête de deux sous-officiers, d'un soldat et de vingt-six matelots d'une compagnie de débarquement de la *Béarnaise* s'emparèrent de cet endroit et s'y maintinrent jusqu'à l'arrivée du général Monk. Cent vingt pièces de canon tombèrent entre les mains de ces braves. Un autre fait, mais plus lugubre celui-là, rappelle encore aux habitants de Bône le nom de la Kasba : 200 hommes y furent tués et 500 y furent blessés en janvier 1837, par l'explosion d'une poudrière.

Les promenades sont fraîches et jolies.

Les fers bônais ont une réputation aussi grande que celle des fers de Suède. Le marché de la ville est reconnu pour l'excellence de ses huiles, de ses miels, de ses cuirs, de ses céréales, de ses cires, de ses laines et de ses légumes.

L'église est gréco-byzantine. Au moment où j'y entrai, le clergé recevait le corps d'une étrangère catholique morte hier, subitement à l'hôtel. Le drap mortuaire était porté devant le corbillard par des dames. Derrière venait une foule pêle-mêle, allant à l'aventure ; il y avait dans ce cortège autant de chiens que d'hommes. Décidément quand on en a le choix, il vaut mieux mourir parmi les siens.

A deux kilomètres de Bône gît ce qui fut Hippone, la résidence favorite des rois de Numidie. Pour y arriver il faut traverser la porte de ce nom, puis le Bou-Djemma sur un pont romain admirablement conservé. On commence alors sous bois une promenade agréable et fort curieuse, surtout pour nous gens du nord. Nous sommes entourés de lenstiques, d'eucalyptus, d'aloës, de figuiers de Barbarie, de grenadiers, d'acanthes. Nos petits chevaux berbères roulent bien, et en quelques minutes nous sommes devant tout ce qui reste de la grande ville numique qui fut la capitale de Tuba. Ce sont des « établis-

16

sements hydrauliques composés d'immenses réservoirs et d'un aqueduc prenant naissance dans les pentes du mont Edough et conduisant à la ville les eaux de la montagne.» Ces ruines sont encore remarquables. La France devrait en faire une propriété nationale et y mettre des gardiens. Autrement tout sera disparu avant vingt-cinq ans. Les arabes viennent démolir ces vestiges de la grandeur d'Hippone rien que pour le plaisir de faire le mal. Les portiques en marbre, les châpitaux finement ciselés, les colonnes admirables qui existaient il y a un demi-siècle ont disparu pour entrer dans la construction des palais de certains parvenus. Il est temps d'intervenir, et le gouverneur de l'Algérie devrait y mettre haut la main.

C'est à l'endroit où je suis que s'est perpétré un des crimes les plus horribles qui se puisse être raconté. Il y a quelques années un lieutenant de vaisseau, un breton, M. de Kerguern, s'était fait conduire à terre par sa baleinière. Il était en petite tenue et n'avait qu'une canne pour toute arme. Cet officier distingué, doublé d'un

artiste, eut la fantaisie de faire au crayon les ruines d'Hippone. Il se disposait à travailler, lorsque quatre arabes—dont l'un avait à peine dix ans—sortirent d'un fourrée et vinrent lui demander du tabac. M. de Kerguern allait leur donner des cigares, lorsque l'un des *arbicos* mit la main sur sa chaîne de montre. L'officier de marine tomba en garde avec sa frêle badine et se défendit courageusement.

Des journées se passèrent et les camarades ne le voyant pas rallier le bord firent des recherches. Le capitaine de Kerguern fut enfin retrouvé au milieu des ruines d'Hippone, la tête écrasée à coups de *matraque*. A quelque temps de là ses assassins furent arrêtés. L'instruction prouva que celui qui s'était montré le plus cruel avait été l'enfant de 10 ans. Il fut condamné à la servitude pénale pour la vie. Les trois autres furent guillotinés à l'endroit même où le crime avait été perpétré. Deux moururent lâchement ; le troisième, sous le couperet, déversait encore l'injure, le blasphème et l'expression de son mépris contre les Français, les *Roumis* et la justice.

—Mahomet m'attend, disait-il la veille à l'un de ses gardiens. Il me donnera l'une des meilleures places dans le paradis. J'aurai des houris et des almées. N'ai-je pas eu la gloire de tuer un officier français?

C'est ainsi qu'on s'achemine vers la canonisation dans le pays des vrais croyants !

A deux pas d l'endroit où ce lâche assassinat et ce vol ont été commis, s'élève le tombeau de saint Augustin. Il est entouré d'un grillage en fer. Le sarcophage est surmonté de la statue du grand saint que toute la chrétienté honore. Au pied dans une petite crypte brûlent une quantité de cierges. Un peu plus haut que le tombeau, sur le sommet de la montagne s'élève une partie de la basilique que le cardinal de la Vigerie a consacrée en mai 1886, pour le quinzième centenaire de la conversion d'Augustin. D'ici la vue est très belle. Je crois ce paysage encore plus séduisant que celui de Carthage ; du moins il est plus verdoyant. On embrasse d'un seul coup d'œil la ville de Bône, la Kasba,

et les horizons de la Méditerranée, si loin qu'ils peuvent aller.

Le cardinal de la Vigerie est bien le digne continuateur de l'œuvre de saint Augustin. Tout ce qui peut glorifier les souvenirs chrétiens, soulager les douleurs humaines, rompre les chaînes et les tortures de l'esclavage, tout ce qui peut relever la nature de l'homme et lui faire regarder le ciel appartient à la mission du grand cardinal. Il a consacré sa vie à cet apostolat et il l'accomplit dignement. Partout où vous allez en Tunisie, en Algérie, vous trouverez les traces de cet apôtre. Vous n'avez qu'à vous retourner. Regardez : près d'ici, il a créé un hôpital de vieillards. C'est le plus propre, le mieux tenu que j'ai vu après les Hôtels-Dieu de mon pays.

Le cardinal de la Vigerie a voulu se prendre corps à corps avec l'esclavage : il lui fait une guerre acharnée, celle de la prière.

« Si brisé que soit mon corps, a-t-il dit, mon « cœur ne l'est pas encore, et, tant qu'il me « restera un souffle de vie, je le dois à la cause

« que m'a confiée Léon XIII, pour le salut des
« Noirs infortunés. Je l'ai déjà plaidée en
« Europe ; mais aujourd'hui, ce n'est ni le
« secours des armes, ni celui de l'aumône, que
« je vous demande comme je le sollicitais alors ;
« c'est un secours plus haut que, comme évêque,
« je demande aux fidèles catholiques : celui de
« la prière. »

Cette prière il l'a composée lui même. La voici dans toute sa simplicité :

« O Mère de miséricorde, vous qui avez vu
« votre Fils, revêtu de la forme des esclaves,
« mourir sous vos yeux de leur mort cruelle ;
« ô vous qui l'avez en conformité avec la volonté
« de son Père, volontairement sacrifié pour
« sauver tous les hommes de l'esclavage, ayez
« pitié, nous vous en supplions, des pauvres
« noirs africains, exposés en si grand nombre à
« toutes les horreurs et à toutes les hontes de la
« servitude ! Obtenez-leur enfin miséricorde, par
« les mérites de la Passion de votre divin Fils ?
« Arrachez-les à la cruauté de leurs bourreaux et

« conduisez-les à la lumière et à la liberté des « enfants de Dieu ! C'est ce que nous vous « demandons, ô Vierge sainte, en retour du « culte et de la confiance filiale que nous vous « avons voués.

« Notre-Dame d'Afrique, priez pour nous et « pour les esclaves africains ! »

Et parlant des horreurs d'Afrique il trouve ces accents suprêmes de la piété.

« Rappelez-vous, ce que je viens de révéler à l'Europe. Depuis environ un quart de siècle, plus de vingt millions de victimes ont été livrées à l'esclavage et à la plus terrible mort. Lorsque j'en ai tracé le tableau, d'après le récit des explorateurs et des missionnaires, partout j'ai soulevé l'horreur. J'ai pu calculer, d'après les témoins oculaires, que deux millions de créatures humaines disparaissent ainsi chaque année. Vous entendez ? Deux millions d'hommes comme nous créatures de Dieu, c'est-à-dire, cinq mille noirs environ massacrés, enlevés, vendus chaque jour, si l'on compte les victimes

de toute l'Afrique. Ce n'est pas assez. Le massacre et l'incendie sont partout. C'est la destruction de tout un continent. Et cependant, malgré les clameurs indignées de tout ce qui mérite encore, sur la terre, le nom d'homme et celui de chrétien, ces horreurs continuent et se multiplient.

« Vous avez pu lire, la lettre de Stanley, l'explorateur fameux, qui vient de traverser pour la première fois les plaines immenses qui séparent les sources du Nil des rives du Congo. Il semblait que, dans ses premiers voyages, il dut trouver heureuses et paisibles des régions lointaines qu'aucun Européen n'avait encore jamais traversées et où il n'avait pu, par conséquent conduire même comme simples porteurs, les musulmans après lui. Mais non ; les musulmans sont seuls partis, cette fois, et dans un territoire aussi vaste que certains royaumes de l'Europe, la population noire, jusque-là si dense, si heureuse, a disparu tout entière en quatre années, capturée, entraînée au loin par les associés sanguinaires de l'esclavage, qui a déjà ravagé impunément tant de

provinces. La solitude est telle, désormais, que Stanley lui-même a dû souffrir avec ses compagnons les horreurs de la faim parce qu'il n'y a plus trouvé ni villages ni habitants. C'est le renouvellement des infamies du Manyéma et du haut Congo.

« O Dieu, l'histoire a-t-elle jamais constaté un tel excès d'infamies ? Et si je voulais tout dire ; si je voulais démasquer un jour les hypocrisies, les noms qui se cachent, les lâchetés, les calculs impies, les ambitions des uns, l'indifférence inhumaine des autres, quel cri d'horreur et de malédiction dans le monde civilisé !

« La voilà donc renouvelée vraiment pour toute une race infortunée, la passion cruelle du Sauveur. Tous les traits s'y retrouvent. Je pourrais les y marquer un à un. Rien n'y manque, ni les Hérode, ni les Pilate, ni les Judas, ni la cruauté des flagellations, ni les insultes lâches, ni la croix.

« Jamais on n'avait rien vu dans des proportions aussi abominables. A Jérusalem, le Calvaire était le sommet d'une colline. Il ne portait



que trois croix. En Afrique, c'est un continent immense. Le sang y coule de toutes parts des veines de millions de noirs mêlé aux larmes des mères, devant lesquelles on massacre leurs fils. L'abandon cruel et de parti pris est pratiqué honteusement, prêché même par quelques-uns. Ils trouvent qu'on peut bien laisser se continuer sans s'émouvoir, ce qui dure depuis tant de siècles, et ils ne rougissent pas de le déclarer au monde ! Dans l'Afrique intérieure, le cri de désespoir du Calvaire sort de toutes les poitrines : « Pourquoi sommes-nous abandonnés. » Et, chose plus triste encore : nous commençons à deviner jusqu'au sein de l'Europe la cupidité, la débauche, la haine prêtes à s'unir pour la continuité de ce long martyre.

« C'est ce que font, à leur manière, non seulement les musulmans de la Turquie, mais ceux qui, ailleurs, ont entrepris de défendre l'esclavagisme par amour de l'or, ou peut-être par opposition à notre foi. Leurs calomnies, leurs fables, leur sophismes semblent braver la honte, pour reconstituer, comme on l'a vu déjà dans les

luttes du commencement de ce siècle, le parti infâme des négriers.

L'esclavage est la plaie horrible, est la mort de l'Afrique. Jugez plutôt par vous-même de ses terribles ravages. Voici le récit que vient de faire à la société anti-esclavagiste, Ferraghit, un jeune nègre de dix-neuf ans :

—« Un jour, dit Ferraghit, ma mère se rendait avec ma sœur, moi et quelques autres habitants de notre tribu, à un village voisin de Kaffouan, quand nous nous vîmes tout-à-coup entourés par des marchands touaregs qui nous faisaient peur en nous montrant leurs poignards et leurs bâtons. Un nègre qui était avec nous, s'avisa de crier : « Au secours ! » Il fut immédiatement renversé par terre et tué d'un fort coup de bâton. Un vieillard nègre pris avec nous voulut se défendre ; il jeta sur les marchands une flèche qu'il portait sur lui, mais l'arme s'abattit sans force et ne fit qu'exciter la rage des Touaregs qui frappèrent le vieux nègre à coups de poignards et

le laissèrent mourir ainsi. Enfin, après avoir tué ceux qui criaient ou qui voulaient se défendre, ces terribles marchands nous emmenèrent tous dans la tribu des Bambas.

« Des Arabes achetèrent ceux d'entre nous qui paraissaient les plus forts. Ma mère, jugé bonne et solide pour travailler, fut envoyé tout de suite en service. Un Arabe cruel nous arracha de ses bras. Depuis lors, je n'ai plus entendu parler de ma mère.

« Je restai seul avec ma petite sœur ; mais, bien souvent, je revois maman en dormant, et bien souvent à mon réveil j'ai versé des larmes. J'avais six ans environ ; ma sœur en avait quatre.

« Le marché fini, la caravane se remit en route à travers le désert : nos maîtres étaient à dos de chameaux : nous, les pauvres esclaves, nous suivions péniblement à pied.

« Les Touaregs faisaient des haltes très rares ; dans ces haltes, ils mangeaient un mouton ou une chèvre de leur troupeau, et ils nous jetaient les os comme à des chiens : heureux encore ceux qui pouvaient les attraper.

« Au bout de deux jours de marche, ma petite sœur, fatiguée de cette route brûlante et si pénible à travers les sables, tomba épuisée au milieu du désert : je restai à ses côtés, tandis que la caravane continuait sa course. Mais un des maîtres touaregs nous aperçut : il vint à nous et se mit à crier et à nous frapper à coups de fouet pour nous faire avancer. Ma petite sœur pleurait beaucoup, car elle souffrait et ne pouvait marcher ; alors le marchand voyant qu'il ne pouvait tirer nul profit de cette esclave de quatre ans, l'assomma sous mes yeux à coups de bâton : je vis mourir ma petite sœur, ma seule consolation ici bas ! Puis le Touareg me menaça de la mort aussi si je ne regagnais la caravane : il me donna du bâton et du fouet jusqu'à ce que je fusse rentré dans les rangs de mes compagnons d'esclavage.

« Après quelques jours encore, la caravane arriva au terme du voyage ; les marchands touaregs nous conduisirent au roi des Bambas. Ce roi acheta à la caravane une centaine de nègres. Cinquante d'entre eux étaient destinés à être

brûlés vifs pour apaiser « l'esprit du mal » qui avait donné une forte fièvre au prince !

« Je fus acheté avec d'autres pour un cheval et je devins esclave du roi des Bambas.

« Après six mois passés chez les Bambas, Farraghit est vendu à des Arabes dont il suivit la caravane.

« Tout le long de la route on ne rencontrait que des cadavres séchés ou en putréfaction : c'étaient des esclaves massacrés par leurs maîtres.

« Dans notre caravane, les esclaves étaient divisés par bandes ; nous étions dans chaque bande quarante à cinquante nègres, de tout âge, de tout sexe, de toute tribu du centre de l'Afrique, et nous marchions les uns à la suite des autres.

« Plusieurs esclaves ayant voulu fuir, on serra au cou de l'un d'eux un fort anneau de fer ; à cet anneau était rivé un plus petit dans lequel on passait une longue chaîne qui reliait tous les

nègres ensemble, régularisait leurs mouvements et les empêchait de fuir.

« Comme le temps pressait, les maîtres nous frappaient à coups de fouets et de nerfs de bœuf. Qu'il était triste de voir les vieillards et les malades. Ils s'accrochaient en désespérés à leurs compagnons de misère, et, quand la bande s'arrêtait pour respirer une minute, il en était qui restaient suspendus à leur collier comme une masse inerte.

« Des drames épouvantables marquaient ces minutes de repos. Le pauvre esclave nègre était-il à bout de forces, on le frappait et on le frappait toujours ; il fallait quelques minutes aux maîtres arabes pour dénouer la chaîne, mais les minutes paraissaient des heures à ces marchands d'hommes. Que se passait-il alors ? On lui coupait la tête, et la bande allégée, reprenait sa marche.

« Les Arabes forcèrent les nègres esclaves à dire les prières des musulmans avec eux. Je fus surpris un jour à rire pendant la prière, je fus aussitôt bâtonné et mon sang coula. »

Voilà le triste tableau de l'esclavage en Afrique. Il est pris sur le vif.

L'esclavage romain ne valait guère mieux. L'historien Florus disait que l'esclave est la chose du maître, un outil animé. Un ancien conseiller de la cour d'appel de Pau, M. de Lagrèze, nous a communiqué des notes précieuses sur ce sujet. Elles trouveront place ici, car leur auteur fait allusion aux mœurs romaines d'Hippone.

—« Dans l'esclave, dit-il, le droit romain ne voyait qu'un être inférieur à l'homme, incapable de contracter et comparable aux plus vils animaux. Pour l'esclave pas de famille. La consolation de prier lui est même refusée, et le jurisconsulte Caïus revient affirmativement dans un de ses plaidoyers sur la question de savoir si le porc est compté parmi les animaux assimilés à l'esclave par la loi Aquilia.

« Souffrir toutes les ignominies et toutes les douleurs pour procurer au citoyen libre toutes les

jouissances de la vie, voilà le lot de l'esclave. Il devait rendre les services les plus ignobles et les plus élevés. Il devait épargner au maître toutes les fatigues, même celles de l'esprit. Sénéque raconte que Cabrisius avait payé 100,000 sesterces, la pièce, onze esclaves dont l'un savait par cœur tout Homère : les autres savaient Hésiode et les neuf lyriques grecs. Il les tenait au pied de son lit pendant le repos, et ils lui soufflaient des citations qu'il ne parvenait guère à répéter sans les estropier.

« Il y avait des esclaves de différents prix, depuis ceux qu'on achetait au forum pour 500 francs. Ils devaient tout faire : tandis que les uns, comme Plaute et Térence, charmaient le maître par leurs vers et leur esprit, les autres partageaient avec l'âne le rude métier de tourner la meule du moulin. Les moulins de Pompéi étaient nombreux au dire de Caton, et cependant il n'y avait ni eau ni vent pour les faire aller ! Plaute lui même ne fut-il pas envoyé quelquefois pour tourner la meule avec les bêtes de somme ? Le poète semble avoir conservé

quelque ressentiment de cette cruelle tâche, dont il parle souvent :

— « Prends garde Dave, fait-il dire à l'un de ses personnages ; je te ferai d'abord étriller d'importance et je t'enverrai ensuite au moulin, avec le bon serment que si je t'en fais sortir j'irai tourner la meule à ta place.

« A Hippone et dans d'autres villes d'Afrique combien d'esclaves, que l'âge rendait impropre à d'autres services, ont achevé leur triste vie à faire aller le moulin ; trop heureux quand on ne leur crevait pas les yeux qui leur étaient inutiles pour exercer ces travaux à perpétuité !

« Il y avait des Romains qui possédaient jusqu'à 20,000 esclaves. La Grèce fournissait les savants, l'Asie les cuisiniers, l'Afrique les coureurs, la Germanie les gladiateurs. Selon le témoignage d'Apulée, les esclaves étaient marqués d'une lettre au front ; ils avaient les cheveux rasés d'un côté seulement, un anneau de fer au pied, de sales haillons : leur corps mal nourri, excédé

par les fatigues, meurtri à coups de fouet, était d'une maigreur révoltante.

« Le Digeste parle du *vicarius*, du vicaire de l'esclave. Quelle affreuse destinée devait-être celle de l'esclave de l'esclave ! Il n'en était pas de plus horrible, si ce n'est peut-être celle de l'esclave d'une femme capricieuse.

Ecoutez Juvenal :

—Qu'on dresse une croix à cet esclave.

—Quel crime a-t-il commis ? Où sont les témoins ? Où est le dénonciateur ? Il faut les entendre : on ne saurait mettre trop de temps à décider de la mort d'un homme.

—Il s'agit d'un homme, imbécile ! Un esclave est-il donc un homme ? Il n'est pas coupable ? Soit ; mais il périra ; je le veux, je l'ordonne ; ma volonté, voilà ma loi.

« La destinée de la femme de chambre, de *l'ornatrix* n'était guère enviable. La matrone d'Afrique avait bien dégénérée de l'austère matrone romaine des anciens temps. Si elle

avait tous les caprices de nos femmes à la mode, elle avait de plus le pouvoir de tyranniser les domestiques et de leur imposer toutes ses fantaisies. L'habitude des fêtes du cirque, l'idée qu'elle se faisait de l'esclave, lui inspiraient des actes qui lui semblaient très naturels, et qui à nos yeux seraient révoltants de barbarie.

« L'*ancilla*, la servante chargée de la coiffure d'une prétentieuse difficile envia plus d'une fois le sort de l'esclave qui avec l'âne faisait tourner la meule. Une boucle placée trop haut, dit Juvénal, c'était un crime ; un nerf de bœuf faisait justice de cet attentat à un cheveux. Pour une épingle mal placée, elle recevait un soufflet, elle était jetée par terre ; bien heureuse lorsqu'elle n'avait pas les cheveux arrachés et qu'elle échappait au supplice d'être suspendue par la chevelure. Pour s'épargner la fatigue de frapper de la main, la matrone était assistée du *carnifex* ou bourreau. Qu'une malheureuse servante ne rendit pas sa maîtresse assez jolie à son goût, le bourreau la saisissait, la maltraitait et puis la renvoyait toute meurtrie en lui

disant : « Va-t-en, justice est faite ! Juvénal nous dit que pour certains maîtres le bruit du fouet était une musique plus douce que le chant des sirènes.

« Toutes les maîtresses n'étaient pas difficiles et cruelles, c'est vrai. La douce Napé mérite ce compliment du poète Ovide :

—« Sa coiffeuse peut-être tranquille ; elle n'est pas femme à lui déchirer la figure avec les ongles ni à lui enfoncer les aiguilles dans les bras. »

Quel compliment !

Aujourd'hui maîtres, maîtresses, esclaves, vicaires d'esclaves, bourreaux dorment pêle-mêle dans les ruines d'Hippone, confondus dans l'égalité de la mort. L'esclavage en grand ne se fait plus qu'au Maroc. Les statistiques officielles constatent ceci :

—On amène les esclaves du Soudan, au nombre de trois à quatre mille par an, généra-

lement à l'âge de huit à dix ans, mais beaucoup d'entre eux meurent promptement de nostalgie. Les marchands, avant de les exposer en vente les engraissent avec des boulettes de couscoussou et leur apprennent quelques mots arabes, ce qui augmente leur valeur. Le prix courant est de 30 francs pour un jeune garçon ; de 60 francs pour une petite fille ; de 400 francs pour une jeune fille de 17 à 18 ans, jolie et sachant parler ; de 50 à 60 francs pour un vieillard. L'empereur prélève 5% sur la valeur de la marchandise importée et a droit au premier choix en nature ; le reste se vend en bloc sur les marchés de Fez, de Mogador et du Maroc, ou séparément, aux enchères, dans les autres petites villes de l'intérieur.

A Tanger, paraît un journal spécial pour la vente des esclaves. Il a pour titre : *Al Moghred-Al-Aksa.*

Chaque semaine il donne la hausse et la baisse du marché !

Voilà la plaie que le cardinal de la la Vigerie veut fermer, et déjà les signes de guérison sont certains.

Cette après-midi donnée à Hippone m'a semblée être un rêve. A six heures j'étais de retour à *l'hôtel d'Orient* de Bône. Le chasseur m'attendait avec un paquet qui venait de la part du chanoine Barbier, chapelain de la basilique où j'avais passé quelques heureux moments. Il contenait des feuilles, des fleurs et deux petites croix faites du bois de l'olivier où saint Augustin aimait à se recueillir et à méditer.

En arrière se lisaient ces simples paroles qui consoleront le cœur de plus d'une mère.

—Priez et pleurez : il est impossible qu'un Fils de tant de larmes périsse !....

Quelle nuit, grand Dieu !

Tonnerre, éclairs, coups de foudre, tourbillons de vent, rien ne nous a manqué. Chaque Bônois semblait se prendre pour un paratonnerre. Il en avait la rigidité, la ténuité, la gravité. Une

fois l'orage passé, ces airs solennels sont disparus devant une trombe de moustiques. En voilà des *culex* qui méritent une place spéciale dans l'entomologie. Ils sont microscopiques, sonnent tout de même le clairon comme une fanfare de ménestrels nègres, piquent scientifiquement avec des mouvements de sonde, évitent tous les coups de poing que vous leur destinez, pour revenir tranquillement reprendre leur bon petit morceau de chair humaine tout à côté de l'endroit où ils se sont abattus pour la première fois.

D'après un médecin de San Francisco cet insecte agaçant et sanguinaire serait un bienfait pour l'humanité. Le liquide qu'il injecte *hymodermicalement*—le mot y est—contient le principe du quinine, lequel est comme on le sait le meilleur antidote contre la fièvre; d'où il suit que le moustique, surtout dans les pays marécageux où il abonde, est un bien que la providence dans sa bonté, a fait à l'homme.

Farceur de médecin!

A force d'être soumis à ce traitement, il ne me reste plus grand sang dans les veines, et pour m'en consoler je m'assoupis en lisant la prise d'assaut d'une ville par les mouches ! C'est le *Petit colon algérien* qui imprime cette nouvelle en toutes lettres. La voici :

« Depuis quelques jours Orléansville et ses environs sont envahis par des quantités considérables de mouches minuscules. Elles s'acharnent du matin au soir sur les personnes et sur les animaux. On ne peut s'imaginer le supplice que nous font endurer ces insupportables bestilles qui ne se lassent de vous harceler. »

Et dire que Orléansville peut faire partie de mon itinéraire !

VIII

Guerre d'horloges.—Les chemins de fer arabes.—C'était écrit. —Station de la route.—Le colon algérien.—Pêche dans les cailloux. — Souvenirs de la conquête française. — Guelma.—Le Hammam-Meskoutin.—Eaux thermales. —La légende de la noce maudite.—Prise du marché aux bestiaux. — Une chasse au lion. — Maître Aliboron. — Mœurs de panthères.—Où mène l'odeur de fauve. — Le bon caïd et le jugement dernier.—Ce qu'il faut pour être admis à la Légion étrangère.—Le Melfouf.—Constantine.—Le lit du Roumel.—Rues arabes.—Le passé de Constantine. — Les crimes de El-Hadj-Ahmed. — Un héros.—Enterrement arabe.—Fleurs et têtes de mort.—Energie, travail et patriotisme.—En route pour Philippeville.—Un mot sur cette ville.—La monomanie des lions. — La presse française d'Afrique. — L'émigration au Canada expliquée aux Algériens.

Le chemin de fer de Bône à Constantine part à cinq heures. J'étais sûr de ne pas manquer le train ; les fidèles moustiques m'en donnaient le garant ; mais l'horloge de la ville avait querelle avec l'horloge de la gare et pendant trois quarts d'heure il nous fallut faire le pied de grue au milieu de la plus sale cohorte d'Arabes qu'il soit possible d'imaginer.

Ce train en est bondé. Ils sont drapés dans leur burnous crasseux, et prenent des poses de statues antiques. Il est étonnant de constater comment cette population orientale s'est vite façonnée à ce genre de locomotion. Allez au Maroc, en Tunisie, en Algérie ; partout vous verrez les wagons remplis d'indigènes ; les Arabes en troisième classe, le chef en seconde. Il en est de même des bureaux de télégraphie. Ils sont presque toujours encombrés. Un télégraphiste me disait :

—« Nous sommes à notre appareil. Nous recevons une dépêche. De suite je fais prévenir, disons, Mahommed ou Ibrahim à qui elle est adressée. Je la lui remet en lui donnant sur la demande de l'arabe une traduction immédiate. Il s'agit toujours d'olives, de chènes—liège, d'huiles, d'étoffe, de commerce en un mot ; ou de nouvelles de maladie et de mort. Celui-ci répond de suite. Il aime mieux télégraphier qu'écrire.

Si vous leur demandez :

—Que pensez-vous du génie de la race blanche qui a inventé toutes ces choses ?

Ils vous répondront par ce verset du Coran :

—Les siècles à venir nous montreront des choses incroyables, que nous ne connaissons pas encore aujourd'hui.

Avec ce verset ils sont prêts à tout.

Enfin l'ordre du départ est donné et nous respirons. Le chemin de fer algérien est comme celui de France. Il n'a pas le comfort que nous offre la voie ferrée tunisienne. Sur celle-ci on peut circuler à volonté, et les wagons sont construits spécialement au point de vue de la ventilation exigée par les pays chauds. En route nous passons les stations d'Uzerville, de Randon, de Mondovi, de Barral, — nom d'un général tué en Kabylie en 1855, — de Saint-Joseph, de Duvivier, du Nador, de Petit,—nom d'un colonel tué au fameux siège de la Zaatchaa, —de Millesimo, et de Guelma, où nous déjeunons.

En Algérie ou fait quelque fois comme au Canada. On simplifie les noms des gares ou des endroits. C'est ainsi que j'ai lu dans le *Canadien* que Fond-de-Baie dans l'ancienne Acadie est devenu *Bay* de *Fundy ;* l'Anse au Gris fond, *Griffin's Cove ;* Cap d'Espoir, *Cape Despair.* Pointe des Monts a été d'abord appelée *Demon's Point* et ensuite *Devil's Point.* L'Anse au Coq est couramment nommée *Cock Cove ;* Mille Roches est devenu *Mill Rush.*

« L'abbé Ferland dit qu'un faubourg de Québec s'appelait *Sheppherd'sville,* du nom d'un résident anglais Sheppherd qui en était l'habitant le plus important. Les français ont traduit ce nom en Bergerville et les anglais l'ont ensuite converti en *Beggar'sville.*

« *Rainy Lake* près du lac Supérieur avait été d'abord nommé par les trappeurs français Lac au Renne, dont les anglais ont fait *Rainy Lake* que les français ont ensuite retraduit en *Lac à la pluie.*

« On peut en outre citer les corruptions de mots suivantes : Stanfold devenu *Sainte-Folle,* Somerset, *Saint-Morissette* et Invernesse, l'*Ivregnesse.*

Ici sur la terre africaine on a fait *Saint Donat* de Saadouna, *le café de Moka* de Kef-el Moktar, *le Bois Sacré* de Bou-Zacraïa, *le mulet d'Abd-el-Kader* de Muley-obd-el-Kader.

Partout semble règner le bien-être. Le colon algérien n'a pas à donner la somme de travail qui est exigée du colon canadien. Le climat l'aide. Il arrive plus vite peut-être à obtenir le stricte nécessaire, mais j'aime mieux la carrière des nôtres. Pendant des années il peine, il travaille, il paye de sa personne ; aussi presque toujours sa vieillesse se termine dans l'aisance pour lui, et dans la tranquillité pour le sort des siens.

Les routes de la province de Constantine sont très belles et bien entretenues. Il en est de même des chasses qui sont presque toujours réservées. En sortant de Duvivier on entre dans des gorges sauvages. Elles défient toutes descriptions. Tout le long, la voie ferrée suit des

ouëds ou torrents desséchés. De fois à autres, on aperçoit un trou, où croupit de l'eau verdâtre.

—Jetez-y un verveau, me disait un compagnon de route : vous êtes certain d'y prendre des poissons du nom de barbots. Ils ne sont pas très bons, il est vrai. Mais leur goût vaseux n'empêche pas de les faire passer en fritures et d'attirer les amateurs.

L'une des stations les plus curieuses que nous laissons derrière nous est Medjez-Ahmar. C'est ici—en 1837—lors de la seconde expédition de Constantine, que le général de Damrémont est venu placé son camp et y installer tout un magasin de guerre. Le 20 septembre de la même année Ahmed-bey, l'homme au coup d'éventail —se jeta ventre à terre avec 10,000 hommes sur ce poste. Il fut culbuté, et vingt-trois jours après, Ahmed rendait sa bonne ville de Constantine.

Aujourd'hui Medjez-Ahmar, n'est plus qu'une bourgade. L'ancien quartier général des officiers

français est encore debout. Il occupe une situation stratégique admirable.

Guelma, était une des villes que Jugurtha aimait. C'est ici qu'il humilia l'aigle romain ; c'est ici, assure la tradition, qu'il venait mettre ses trésors en sûreté. En fouillant le sol on trouve beaucoup de souvenirs de la domination romaine.

L'ancien théâtre est beau. Il est assez frais... mais pas comme... *bueno respiro.*

—Les Arabes, disait un compagnon de route qui se rappelait de ses classiques, en ont fait une *via stercoraria.*

Avec les Souks de Tunis, la rue de l'Echelle de Constantine, le Hammam-Meskoutin est une des plus grandes curiosités de l'Afrique.

Le chemin de fer passe au milieu de ces eaux thermales si justement renommées.

Le docteur Hamel dit que leur nombre est en quelque sorte illimité. Il n'est pas rare de les voir tarir dans un point pour ne plus reparaître, ou pour se faire jour dans un autre générale-

ment plus décliné. Quelquefois en creusant le sol à de faibles profondeurs, on en fait jaillir de nouvelles.

« Les sources fréquentées pour cures sont au nombre de six. Elles donnent 100,000 litres d'eau à l'heure ; la source principale en fournissant cinq mille à elle seule. Leur température est de 95°. Elles sont chlororées — iodiques et sulfatées—calcaires.

Un écrivain qui a fait sa marque dans le monde médical et dans le monde des lettres, raconte une bien curieuse légende à propos de l'Hammam-Meskoutin.

« Quand dans la brume du soir et à travers les vapeurs des sources, on voit blanchir de loin les pyramides de calcaire, on croit avoir sous les yeux les pierres d'un cimetière de géants. En présence de ces choses, l'imagination orientale ne pouvait manquer de se donner carrière. Dépourvu de notions scientifiques, ignorant les plus simples lois de la nature, l'Arabe fait appel au merveilleux pour expliquer les faits qui dépassent son intelligence.

Voici la légende du Hammam-Meskoutin :

«—Un arabe riche et puissant avait une sœur ; mais la trouvant trop belle pour la fiancer à un autre qu'à lui, il voulut l'épouser malgré l'interdiction formelle de la loi musulmane, malgré les remontrances et les supplications des anciens de la tribu, dont il fit rouler les têtes devant sa tente. Alors commencèrent les fantasias, les danses, terminées par un immense festin. Puis, comme le couple maudit allait se retirer, les éléments furent bouleversés. Le feu de l'enfer sortit de terre, les eaux de leur lit, le tonnerre retentit et s'abattit sur la *smala*. Et quand tout revint au calme, on retrouva l'Arabe et sa sœur, les gens de loi, les invités, les danseuses, les esclaves pétrifiés. Les cônes représentent tous les acteurs de ce drame. Si, sur certains points le sol résonne sous les pieds des chevaux c'est la musique infernale de la noce. Si, l'une des sources de la Cascade rejette au dehors des corps ronds ou ovoïdes gros comme de petites dragées, les indigènes ne manquent pas de nous dire que ces petits corps — *pisolithes* — formés

dans une colonne liquide tenant des sels en solution, sont les grains du couscoussou du repas de noce. Et, ajoutent-ils, quand vient la nuit, fuyez cet endroit maudit. Chaque pierre reprend alors sa forme ; la noce recommence ; les danses continuent, et malheur à celui qui se laisserait entraîner. Quand le jour reviendrait, il augmenterait le nombre des cônes.

Voilà pour la légende. Vaut-elle la peine de vous être racontée ?

Allez voir ce paysage par un clair de lune ; l'illusion est frappante et vous êtes empoigné.

En route j'eus le plaisir de faire la connaissance du lieutenant de gendarmerie, M. Peyrot, chevalier de la Légion d'Honneur. Il était en tournée d'inspection, et comme nous faisions ensemble une partie du chemin, j'eus l'occasion d'obtenir de cet officier, plus d'un précieux renseignement sur l'Algérie.

—Un chameau, me disait-il, porte de 300 à 400 kilos. C'est le taux réglementaire de cam-

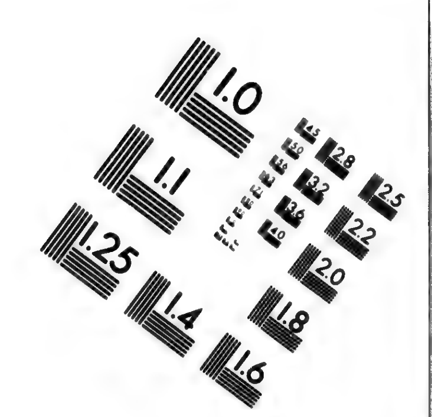
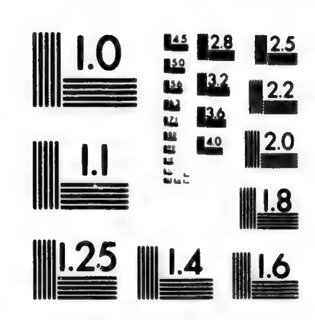


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)








2.8
2.5
2.2
2.0



pagne. La mule charge 120. Avec leurs petits ânes et leurs mulets les Arabes font une grande concurrence aux voituriers européens. Ces derniers demandent de cinquante à soixante francs le quintal, tandis que le Bédouin fait un écart de quarante à cinquante francs au minimum par chargement. L'année a été mauvaise ; les sauterelles ont tout dévoré ; aussi tout est relativement bon marché comme vente d'animaux. Vous pouvez avoir un mouton pour dix ou douze francs, une chèvre pour douze ou quinze francs, un bouricaut pour 25 francs, un chameau pour 250 à 300 francs, un beau cheval arabe pour 500 à 600 francs.

Puis la conversation tourna sur la chasse.

—Les lions deviennent rares, me disait le lieutenant Peyrot.

Le général Margueritte écrivait qu'il avait passé « onze ans dans le pays de la province d'Alger, où il y en avait le plus, et qu'il avait constaté qu'il ne s'en tuait pas plus de trois ou quatre en moyenne par année. Un grand chasseur ajou-

tait que c'est dans la zône boisée et accidentée prise entre l'Ouarsenis à l'ouest, le pic de Toza à l'est, le Djebel-En-Nedate au sud et la plaine du Chélif au nord que se trouvent le plus grand nombre de lions. Dans cette grande superficie vivent ou meurent autant que cela peut s'apprécier une douzaine de lions. La reproduction de ces intéressants animaux ne dépasse pas la destruction qui s'en fait, car au lieu d'augmenter, ils diminuent. Dans vingt ans, si on ne s'avise pas d'assurer la conservation de l'espèce par la défense de tuer les adultes au moment de la reproduction, il n'en restera plus que de bien rares spécimens qui finiront par disparaître tout à fait. Et ce sera grand dommage, car le lion se prête au plus beau coup de fusil du monde ! »

J'ai contribué me disait le lieutenant Peyrot il y a un an à l'assassinat de l'un d'eux. Nous étions en colonne. Tout à coup un Bédouin nous dit :

—Tiens regarde.

A cinquante mètres de nous, de l'autre côté d'un ravin, un lion superbe était couché au soleil. Il nous observait.

—Pied à terre ! commande le capitaine. Prenez cinq hommes, chargez bien les mousquetons. Visez droit et feu !

Le lion touché en plein flanc bondit et retomba dans la poussière. On dépouilla le roi du désert et sa peau fut offerte au capitaine. Ce cadeau tout gracieux faillit ruiner notre supérieur. Ardent lecteur du bon La Fontaine, il lui prit la fantaisie de mettre en action la fable de l'âne portant la peau du lion. Maître Aliboron n'entendait pas de cette oreille. A peine revêtu de sa nouvelle tenue il rua des quatres sabots et roula dans le ravin où il est encore avec l'argent et les cantines du capitaine. Nos cinq coups de fusil coûtaient près de mille francs à notre commandant.

—Voilà pour le lion ; reprit le lieutenant, quant à la panthère je connais mieux ses

mœurs. Dès qu'elle tue un bœuf ou un mouton elle en boit le sang, puis elle rentre dans son gîte d'où elle ne sort que quatre heures après — au maximum — pour revenir manger un morceau de la bête. Elle renouvelle cette visite deux heures après. C'est ordinairement ce temps que les Arabes choisissent pour la tuer au piège. Ils coupent un morceau de viande bien saignante, l'attachent à la gâchette de deux ou trois fusils masqués par des brindilles de lentisques ou autrement, et si la panthère tire, le coup est fait.

C'est leur manière de faire la chasse. Elle n'est pas très noble mais elle est sûre. D'ailleurs ils n'y regardent pas de si près. Veulent-ils voler un mouton ? Ils se mettent nus, s'enduisent le corps de graisse de lynx et le tour est joué. Pas un chien, quelque féroce et vigilant qu'il soit, qui tienne devant cette odeur de fauve.

Pour l'Arabe, tuer et voler font partie des prouesses de la guerre. On se glorifie hautement de ces hauts faits qui ailleurs déconsidéreraient

et meneraient au dernier supplice. Tout de même ils commencent à se sentir de l'effet moralisateur de la domination française.

Un chef disait nn jour à un général :

— « Nous remercions Dieu de la paix présente : nous ne mangeons plus que ce qui est légitimement à nous. Les Français nous ont appris à distinguer notre bien de celui du prochain. Que le Prophète nous maintienne dans la bonne voie et qu'il nous aide à racheter les péchés du passé ! Nous avons tous quelques âmes sur la conscience !.. Dieu seul est parfait. »

Puis entrant plus avant dans sa confession, le caïd ajoutait :

— « Général, j'ai tué bien des gens *combattant* les caravanes ; beaucoup plus qu'il n'est permis à un bon croyant. Après tout chacun glane son existence comme il peut. Nous n'avons fait que ce que nous ont montré nos pères... mais vingt hommes tués de ma main !.. cela me préoccupe pour le jour du jugement. Souvent j'y songe ! »

Et le bon caïd devenait alors tout rêveur.

En Algérie le gouvernement donne une forte prime pour les têtes de lions et de panthères.

Des fauves la conversation tomba sur l'armée.

J'étais curieux de savoir quelles étaient les nouvelles conditions exigées pour entrer à la Légion étrangère. Voici quelques détails qui intéresseront le lecteur canadien.

L'engagement dans la Légion étrangère est de cinq ans ; on est reçu au titre étranger pour les étrangers, et au titre français ou au titre étranger pour les Français. L'engagement au titre français diffère de l'autre par certains avantages au point de vue de la solde et de l'avancement.

Il faut être âgé de dix-huit ans au moins et de quarante ans au plus ; mesurer au moins 4 m. 54. Le français doit avoir terminé son temps dans l'armée active et la réserve.

En outre des conditions d'âge et de taille, l'étranger doit présenter :

1o Un certificat de bonne vie et mœurs.

2o Un acte de naissance ou toute pièce analogue.

3o Un certificat d'acceptation du chef de corps.

Néanmoins le général commandant peut accepter s'il le juge à propos, un étranger qui ne sera pas porteur des deux pièces indiquées ci-dessus.

Les étrangers et les Français qui servent au titre étranger contractent leurs engagements devant un sous-intendant militaire.

Les Français admis à s'engager au titre français suivent les formalités ordinaire.

Parlerai-je des chevaux arabes ? Un connaisseur en causait ainsi :

—Ils ont un air de douceur résignée qui frappe. Mais sitôt qu'ils sont montés, ils dressent la tête avec fierté : ils tiennent droites leurs oreilles, leurs naseaux se dilatent : ils se cabrent. Leurs jambes maigres, leurs longues crinières, leur queue qui ruisselle jusqu'au sabot, ont une

élégance inexprimable. C'est un plaisir irrassasiable que de les voir bondir comme des sauterelles au milieu de la poussière des routes. La terre les brûle : ils ont toujours le pied en l'air. Et l'on songe alors à toutes ces histoires merveilleuses qui ont bercé notre enfance, de chevaux qui traversent le désert comme le vent, et on y croit. Les Arabes ne savent pas être éleveurs, mais quand ils ont un beau cheval, ils le gardent, et ne le vendraient pas pour dix fois sa valeur.

Nous voici au Kroubs, village célèbre en Algérie par ses ruines romaines. Ici nous devons nous séparer. Je dis adieu au lieutenant Peyrot.

Au Kroubs j'ai mangé du *Melfouf*. Ce plat délicieux se fait ainsi :

—On fait griller sur la braise un foie de gazelle. Lorsqu'il a une demi-cuisson, on le retire pour le couper par morceaux de la grosseur d'une noix. On les soupoudre de sel, on les entoure de panne de gazelle. On les enfile en

suite en brochettes, et on les soumet à la cuisson finale. Quand ils sont bien dorés et que la succulente graisse a pénétré les pores du foie, on retire. On mange brûlant et alors on goûte merveille.

Lorsqu'on est bon rôtisseur on peut remplacer le foie de gazelle pour celui de l'agneau ou du jeune mouton.

Le sirocco souffle. On se croirait dans la gueule d'un four. Le seul air respirable est celui que déplace le train lancé à grande vitesse. A quatre heures je prends mes quartiers à l'*Hôtel d'Orient* de Constantine.

C'est une des villes les plus curieuses, les plus pittoresques qui se puissent imaginer. Elle est bâtie sur un nid d'aigle perché à 1,932 pieds dans la nue. Sa population est de 44,960 habitants. La moitié est musulmane.

Cette forteresse est protégée par un abîme, par le Roumel. « Ce torrent, nous dit M. Piesse, s'approche de la ville par son angle sud et passe sous le pont du Diable, près des

sources chaudes. Il coule ensuite dans un grand ravin le long des côtes Sud-Est et Nord-Est dont il défend l'approche ; arrivé à l'extrémité nord, où est bâtie la Kasba, il forme une suite de cascades et s'éloigne de Constantine en continuant sa course vers le Nord. Cette rivière offre cette singularité que à la pointe d'El-Kantara, ses eaux s'engouffrent pendant quelques instants sous une haute voûte, reparaissent et disparaissent de nouveau : ces pertes successives forment des ponts de 150 à 300 pieds de largeur. Il ne se passe pas de mois, sans que le Roumel ne roule dans ses abîmes les cadavres des désillusionnés de la vie.

Aujourd'hui même, au moment où j'écris ces lignes, des arabes essaient de reprendre le cadavre d'une malheureuse jeune fille. Elle s'appelait Marie Sigoire et n'avait que 17 ans. Irritée de certains reproches que lui faisait sa mère en présence d'une autre personne, elle est montée sur le parapet du pont et avant qu'on ait pu la saisir elle s'est précipitée dans le vide.

C'est dans le lit du Roumel que des centaines de femmes, de vieillards et d'enfants se précipitèrent quand le général Rulhières pénétra dans la Kasba de la ville, au moment de la conquête.

Le quartier arabe de Constantine n'est pas aussi curieux à visiter que celui de Tunis.

Tout de même il vaut la peine d'être étudié. Il règne ici autant d'animation que dans les Souks de l'ancienne ville des Thunes. Partout vous ne voyez que marchands faisant valoir leurs marchandises. Fruitiers, bouchers, cordonniers, joailliers, selliers, armuriers, tisserands, serruriers, potiers, forgerons, barbiers, brodeurs, vendeurs de tabac, de haschis ; ils sont tous là dans ces rues étroites, vantant leurs métiers et essayant aux dépens des autres, de se couper le plus largement possible leur tranche de pain quotidien. Un voyageur,—le même qui a décrit le Roumel—a peint d'une façon très vraie ce spectacle qui ne saurait être oublié.

—Devant vous, dit-il, défilent l'Arabe drapé dans son burnous rapiécé mais ayant un certain

cachet, le Kabyle avec son outre d'huile, le Biskri avec sa *koulla* d'eau, la Mauresque dont le voile est bleu au lieu d'être blanc comme à Alger, la négresse marchande de pain, le juif colporteur, la juive plus belle à Constantine que partout ailleurs. Voici le cadi, grave comme la loi qu'il est chargé d'interprèter ; le taleli, commentateur intelligent des commentateurs du Coran, puis le spahis au burnous rouge et le turco vêtu de bleu.

Tout ce monde à pied, à âne, à cheval ou à chameau qui va, vient, se mêle, se coudoie, offre un tableau extrêmement original.

Constantine, depuis sa création, a été prise et reprise quatre-vingt fois. Tour à tour elle a vu défiler devant elle Syphax, Massinisa, Jugurtha, Metellus, Marius, les Vandales, Bélisaire, les Musulmans, les Génois, les Beys, etc. La plupart de ces derniers, mourraient assassinés ou pour être plus de leur temps, ils s'éteignaient des suites d'une tasse de café.

Le plus célèbre d'entre eux fut El-Hadj-Ahmed. Jamais héros du romantisme échevelé n'a été plus féroce ni plus noir. Ecoutez ce qu'en dit M. Géraud, interprète de l'armée d'Afrique :

— « La moindre contrariété le mettait en fureur : il tirait son poignard et frappait. Alors la vue du sang le rendait fou : sa face de tigre devenait si effrayante que tout le monde s'écartait terrifié. Il ne reconnaissait pas d'autres règles que son désir. Quand on lui signalait une beauté, il la faisait enlever, appartenait-elle aux plus grande familles de la province. Il en réunit ainsi 385 en y comprenant les négresses, dans son harem. Un jour ayant remarqué un enfant de dix ans qui puisait de l'eau à une fontaine, il l'emmena ; puis comme la petite inquiète et intimidée, pleurait, il se fâcha et la poignarda pour la faire taire. Une de ses favorites ayant ceuilli en sa présence une orange dans son jardin, il lui fit clouer la main contre l'arbre. Un homme auquel il voulait marier sa fille s'étant permis d'aimer une autre femme, il fit jeter cette malheureuse dans le ravin du Roumel. Une de

sęs femmes s'étant amusée à singer ses manières, il la surprit, et lui fit coudre la bouche pour avoir osé fumer dans sa pipe. Deux négresses ayant été accusées de souhaiter sa mort, il les découpa en morceaux de sa propre main. Il aimait le sang, et il ne se passait guère de jour où il ne fit procéder à une exécution. Cette bête fauve avait ses heures de jovialité. Il faisait monter ses ministres ou quelque vieux général à barbe blanche dans la voiture d'enfant de sa fille, traînée par quatre chiens, et il riait de leurs contorsions. Un jour il se donna la fête d'une chasse au lion dans ses jardins. Il en fit amener deux, lâcha sur eux des dogues, et bien abrité au premier étage, il les abattit à coups de fusil.

« Quand cet homme terrible avait un désir, toutes les forces qu'un despotisme sans limite lui mettait dans la main étaient employées à le satisfaire. Il ruina sa province pour avoir un palais. Il commença par se faire céder, de gré ou de force, l'emplacement nécessaire. Une vieille femme tenait à sa demeure et ne voulait

pas s'en aller. Le monstrueux farceur en fit murer les portes et les fenêtres. On passait des vivres par un trou à la malheureuse. Au bout d'un mois de claustration elle s'avoua vaincue et elle partit. Ahmed s'empara de la sorte de 28 maisons, de 4 boutiques et d'un atelier. Il fit venir les plus célèbres ouvriers indigènes qui se mirent immédiatement à l'ouvrage. Un marchand génois lui envoya d'Italie des colonnes de marbre, et se fit donner en échange du blé que les indigènes durent fournir. Ces colonnes arrivées à Bône, il n'y avait pas de route pour les amener à Constantine. Alors la population fût réquisitionnée pour le transport. On passait des perches sous une colonne et 20 à 30 porteurs la chargeaient sur leurs épaules. Les poutres et les planches furent apportées de la même façon de la Kabylie et de l'Aurez. Puis les matériaux ainsi amassés se trouvant insuffisants, Ahmed eût une idée auprès de laquelle pâlissent les exactions les plus fameuses de proconsul romain Verrès : il mit tout simplement la province au pillage. Sculptures, serrureries, menui-

series, marbres, colonnes, faïences, montants de porte, portes de cèdre, chambranles de fenêtres, il fit tout saisir. Des nuées de démolisseurs s'abattaient sur les édifices les plus remarquables. Des caravanes en apportaient les débris aux architectes du palais.

—Quand la maison est finie, dit le proverbe arabe, la mort arrive.

Cette fois, ce fut l'ennemi. A peine son palais était-il achevé, qu'Ahmed en fut chassé par les Français. »

Ce palais, qui a coûté tant de larmes, de sueurs et de blasphêmes, est aujourd'hui la résidence du commandant militaire. J'y ai passé plus d'une heure agréable.

Quand vous explorez le fond du Roumel, votre guide vous fera lever la tête pour vous signaler « sur l'arète du rocher le point d'où les bourreaux de El-Hadj-Ahmed précipitaient celles de ses femmes qui avaient eû le malheur de lui

déplaire. On liait les pauvres victimes dans un sac : on mettait le sac sur une planche ; on plaçait un des bouts de la planche au bord de l'abîme, et les exécuteurs levaient doucement l'autre bout jusqu'à ce que le sac glissât et disparut dans le vide. »

Oublions ces horreurs. Reprenons notre promenade dans Constantine.

Plusieurs rues de la ville portent les noms des officiers qui ont succombé lors de la prise de la ville. L'une s'appelle *de Sérigny*. Nous avions au Canada une branche de la famille des d'Iberville qui s'appelait Lemoyne de Sérigny. J'ai retrouvé de ses descendants en Saintonge.

Ici, tout ne nous parle que de poudre, de gloire, de combats et de triomphes. J'ai eu l'honneur de me découvrir devant les tombes des généraux de Damrémont, de Perégaux, du colonel Combes du 47e de ligne. D'après la chronique, il vint rendre compte au duc de Nemours de la prise de Constantine, et il lui

manifesta le regret de ne pouvoir survivre à la victoire.

—Je suis atteint par deux balles, ajoutait-il franchement; et le lendemain on lui rendait les derniers honneurs.

En compagnie de M. des Noëls, j'ai visité l'église de Notre-Dame des Sept Douleurs. C'est une mosquée de l'an 1143 : elle a été transformée en cathédrale. La coupole est un chef d'œuvre de légèreté, d'élégance ; on la croirait en mousseline. Il en est de même de la chaire qui est l'ancien *minbar* musulman. C'est une des plus jolies marqueteries qui se puisse voir.

En sortant de la cathédrale, nous nous croisons avec un enterrement d'arabe. Le principal personnage, le mort, est enfermé dans un cercueil en bois odorant, enveloppé d'un drapeau vert et porté sur les épaules de six Bédouins. Derrière, vient la foule. Elle psalmodie des versets du Coran. La musique se rapproche

assez du chant grégorien ; elle est fort bien rendue par ceux qui suivent.

A 4 heures, le train de Philippeville nous attend. La contrée que nous traversons est fort belle, et je crois que comme répétition de courbes ce chemin de fer peut arriver bon premier. Nous laissons derrière nous le Hamma, le village de Bizot— il porte le nom d'un général tué à l'ennemi,—Condé-Smendou, où l'on vient de trouver d'intéressants débris antédiluviens, le col des Oliviers, El-Arrouch, Gastonville, Robertville, St-Antoine, Filfila célèbre par ses marbres, Vallée, Damrémont et enfin Philippeville.

Le pays que nous venons de traverser est montagneux. Çà et là on voit de beaux oliviers, des vignes superbes et quelques ruines romaines. De Constantine à Philippeville, le voyageur passe six tunnels. Ils font honneur aux ingénieurs qui les ont percés.

La population de Philippeville est de 22,177. La ville est assise sur les bords de la Méditer-

ranée, dans une position splendide. Ses origines furent modestes. Le maréchal Vallée en acheta le terrain 150 francs aux Kabyles. Il y installa une colonne de 4000 hommes et bâtit le fort de France autour duquel la ville finit par venir se grouper.

Le port est artificiel : il a coûté fort cher. Un spécialiste, M. Niel, disait à son propos :

« La rade de Stora est magnifique et il est regrettable que les habitants de Philippeville aient englouti des millions dans leur port toujours exposé à être emporté par une tempête, tandis qu'avec un chemin de fer de deux ou trois kilomètres ils auraient pu relier leur ville au port naturel de Stora, l'un des plus sûrs de l'Algerie. »

Il y a de très belles promenades autour de Philippeville. La pépinière de M. Butler est à voir. Les plantations de la villa Landon sont aussi à étudier. Leur propriétaire a la monomanie des lions. Il en a mis partout ; et ce qu'il y a de plus sérieux, ils ne sont pas empaillés. Il ne faut pas s'étonner si nous passons vite.

Ce soir je m'amuse à observer des effets de lumière fort réussis, obtenus dans une baraque sur la place.

A chaque transformation l'opérateur présente au public l'objet sur lequel il vient d'opérer, et c'est à se demander comment l'œil peut être illusionné à ce point. Il vous montre la tête d'une femme *vivante.* Elle se décharne peu à peu, s'estompe, se transforme en une tête de mort et bientôt on ne touche plus qu'un bloc de chaux. Cette même tête de mort remise en place se transforme à son tour en bouquets de violettes et en fleurs de tombeaux.

Ce spectacle original et plein de philosophie mérite d'être vu.

J'avais pour camarade un charmant compagnon M. des Noëls representant des forges de Villefranche. Il voyageait pour MM. Gouvy, de Dieulouard, et il me donna de curieux détails qui prouvent ce que peuvent faire la patience, l'esprit de travail unis au patriotisme. En 1752, un Gouvy créait une forge à Goffon-

taine près de Sarrebruck, qui faisait encore partie du palatinat français. En 1815, ce pays devint prussien. Fuyant l'annexion, les Gouvy vinrent s'établir à Hombourg entre Metz et Sarguemines, près de Saint Avold. En 1870 eût lieu la nouvelle annexion. Fidèle à son passé, la vieille maison de forges se replia sur la France et vint s'installer à Dieulouard, dans le département de Meurthe et Moselle, à vingt-deux kilomètres de Nancy. C'est là que l'on peut voir aujourd'hui ses magnifiques aciéries.

Un des fils Gouvy est tombé sur le champ de bataille de Bazeille. Il sortait de l'école polytechnique ; il était alors capitaine d'état major.

Les premiers aciers puddlés l'ont été aux aciéries Gouvy. Elles n'ont fait que grandir en réputation. Dans cette vieille maison on voit des ouvriers qui se sont succédés de père en fils ; vous causez avec des contremaîtres qui ont trente, quarante, cinquante ans de service. Ils sont nés à la forge ; ils y mourront en transmettant à leurs enfants leur savoir faire et le

respect du patron. Sept cents ouvriers travaillent ainsi aux aciéries de Dieulouard.

A *l'Hôtel d'Orient* m'attend une déception. Le bateau de la compagnie générale transatlantique la *Corse,* ne partira de Philippeville pour Alger que lundi prochain, à 3 heures du soir. J'ai cinq jours à passer ici. Utilisons-les de notre mieux et plongeons-nous dans la lecture de nos confrères africains.

Voici ceux que je viens de collectionner. Je donne leur titre et le nom de la ville où ils sont publiées. Cette liste est à conserver et prouve toute la vitalité du mouvement français en Afrique.

La voici :

Indépendant, Républicain, Zéramna, Démocratie Algérienne, Bônois, Courrier de Bône, Petit Bônois, Ackbar, Vigie Algérienne, Petit Colon, Dépêche Algérienne, Union Africaine, Journal des Tribunaux, Monaceer (officiel), *Bulletin de la Ligne de Reboisement, Petit Fanal, Echo d'Oran, Petit Africain, Courrier, Bulletin officiel*

des actes du gouvernement général de l'Algérie, le *Moniteur de l'Algérie*, le *Bulletin de la société d'agriculture*, le *Radical algérien*, le *Patriote algérien*, l'*Algérie agricole*, le *Bulletin de l'Instruction Publique*, le *Bulletin Judiciaire de l'Algérie*, le *Journal de la Jurisprudence*, l'*Economiste algérien*, *L'Algérie sociale*, le *Journal de médecine et de pharmacie de l'Algérie*, l'*Alger médical*, la *Revue africaine*, l'*Algérie artiste*, les *Petites affiches algériennes*, le *Tell*, la *Lanterne algérienne*, le *Boufariquois*, la *Kabylie*, le *Réveil de Cherchell*, le *Progrès de l'Algérie*, le *Bulletin agricole*, le *Scolaire*, l'*Annuaire de la Société Archéologique*, le *Constantine*, le *Bulletin de la Société de Géographie*, le *Makouna*, le *Petit Guelma*, le *Progrès*, l'*Avenir de Jemmapes*, le *Réveil de Mascara*, l'*Indépendant*, l'*Echo du Sud*, le *Courrier de Mostaganem*, l'*Aïn-Sapa*, le *Courrier d'Oran*, le *Charivari oranais*, le *Chélif*, le *Colon de Philippeville*, le *Réveil de Sétif*, le *Progrès de Sétif*, le *Ralliement*, le *Sud Oranais*, l'*Avenir de Bel-Abbès*, le *Courrier de Tlemcen*, le *Tafna*, le *Tunis Journal*, le *Réveil Tunisien*, l'*Indépendant Tunisien*.

Cette liste de journaux tunisiens et algériens est complète.

L'un d'eux, le *Réveil de Sétif*,—organe radical, s'il vous plaît—et c'est lui qui prend ce titre, nous fait la peinture du poëte chevelu Jean Armani disant les 300 vers de Graziosa devant un auditoire constantinais. Cette appréciation vaut la peine d'être méditée. Laissons parler le rédacteur en chef :

—« Des cheveux annelés, longs jusqu'à effleurer le col de l'habit ; sur le nez mince, droit, un lorgnon ; la barbe en pointe, pas noire, pas blanche, ni rouge, d'un châtain jaune fluvial sortant d'un col droit d'une blancheur réprochable, sur un gilet rose pâle moulé de blanc ; comme cravate un flamboyant nœud rouge ; le pantalon éléphant. Le corps long comme un jour sans pain, tout en jambes, fait d'une flûte partagée à mi-chemin ; le vêtement étriqué rend plus apocalyptique cette maigreur toute en héron ; le geste évocatoire et kilométrique avec des élancements de bras qui semblent vouloir décrocher

le lustre de la salle ; la voix pénétrante, avec des larmes dans les dents à la cruelle mort de la toujours aimée Graziosa et, pour dépeindre toutes les fureurs de l'Océan, des vibrations intenses de cordes graves et des roulements convulsifs d'yeux gris. »

Que puis-je ajouter après cette description ?

Hélas ! nous avons de par le monde des confrères qui sont bien folichons !

Heureusement qu'ils ne sont pas tous comme cela.

L'un d'eux, le *Colon*, de Philippeville, publié le jeudi 4 octobre 1888, eût la générosité de m'offrir l'hospitalité en ces termes, dans un article intitulé « *L'émigration au Canada* » :

« Sous le titre : « Le Colon à Londres, « et dans le numéro du 30 septembre, nous avons publié, avec le sombre tableau de l'état des classes pauvres dans la grande Cité, l'opinion de notre correspondant sur les moyens de remédier au mal.

« L'article est tombé sous les yeux d'un de nos compatriotes, M. Faucher de Saint-Mau-

rice, ancien capitaine au deuxième bataillon d'infanterie legère d'Afrique, chevalier de la Légion d'Honneur de passage à Philippeville, qui réside actuellement au Canada où il s'y est acquis une situation prépondérante, et nous a valu la bonne fortune d'une lettre de sa part.

« On lira certainement avec plaisir les détails intéressants qu'elle nous donne sur cette magnifique colonie que la France n'a pas su conserver, mais où l'âme française n'a pas cessé de vivre.

« Monsieur et cher collègue,

« Le *Colon* du 30 septembre, publie une lettre de son correspondant de Londres, M. Henry Cornhill. Elle fait une peinture malheureusement trop vraie du paupérisme anglais. Elle nous montre—et c'est encore trop vrai—les misérables, croupissant « jusqu'à 10 ou 12 ans dans la même chambre, sans un meuble, aux fenêtres sans vitres, n'ayant pour se reposer qu'un peu de paille et de vieux journaux tenant lieu de couvertures, vivant de croûtes de pain, de rebuts

de viandes ou de légumes ramassés au hasard de la boue des ruisseaux. »

« Puis M. Henry Cornhill ajoute que le gouvernement anglais devrait « faciliter les émigrations et envoyer cette population grouillante coloniser au loin, en Australie, aux Indes, au CANADA• dans ces magnifiques possessions, joyaux de la couronne d'Angleterre. »

« M. Cornhill est mal informé, mon cher collègue. Le Canada n'accepte pas, et n'a jamais accepté les catégories d'émigrants citées dans votre correspondance de Londres.

« Nous, Canadiens français, nous savons mieux faire : l'étranger pénètre difficilement chez nous. En 1760, après la cession de la Nouvelle-France à l'Angleterre, nous ne restions plus que 60,000 colons. Pendant que le sablier du temps faisait son œuvre les descendants des pionniers de la première heure se sont souvenus des disparus. Ils ont travaillé. Ils se sont rendus maîtres du sol, et quand les heures de l'abandon sont arrivées, quand l'aristocratie, la finance, l'armée, la marine, la magistrature a quitté la

Nouvelle-France, les fils des soldats, des marins venus ici au nom de la mère-patrie, sont restés ; ils se sont faits paysans. Depuis ils ont fait tache d'huile. Ils se sont étendus. La province de Québec compte 2,000,000 de Canadiens français ; la province anglaise d'Ontario 500,000 ; et la Nouvelle-Angleterre, c'est-à-dire le Maine, le Vermont, le Connecticut, le Nouveau-Hampshire, le Rhode Island, le New-York, faisant partie des Etats-Unis, près de 1,000,000 de Canadiens français.

« L'émigration qu'il nous faut au Canada doit être faite dans les conditions imposées par nos ancêtres. Il faut venir chez nous avec un peu de capital, les traditions de l'honneur et beaucoup d'amour du travail. Dans les administrations, dans les industries, dans l'enseignement, dans tout ce qu'ils disent, font, pensent chaque jour — je parle des émigrants français — ils doivent avoir pour but la grandeur de la France chez elle et en Amérique, le respect de sa langue, de ses joies, de ses larmes, de ses espérances, toujours et partout.

« L'émigration anglaise indiquée par le correspondant du *Colon* ne saurait donc nous convenir, et il ne faudrait pas être surpris de la voir reçue comme elle le mériterait.

« J'aurai, si vous le désirez, lors de ma rentrée au pays, le plaisir de vous transmettre certains documents officiels qui vous renseigneront encore mieux que cette lettre.

« Veuillez, mon cher collègue, agréer l'expression de ma considération distinguée.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

« *Député à l'Assemblée Législative et Président du Syndicat de la Presse canadienne française du Canada.* »

IX

L'opinion d'un journaliste sur les Arabes. — Ils sont plutôt éleveurs qu'agriculteurs. — Les mangeurs d'hommes. — L'Algérie française d'après son gouverneur général. — Un mot sur les Arabes. — Souvenir biblique. — Différence entre le Kabyle et l'Arabe. — Un héros obscur. — Que faire en un gîte ? — Le cercle militaire. — Comment les zouaves utilisent les ruines romaines. — L'ivresse d'être seul. — Le vent. — Les cimetières fleuris. — Le rêve du passé. — La mort n'est qu'un départ. — *Sursum corda !* — Regrets d'attente. — Mouches romaines. — Mon vieux bataillon. — Salut aux braves. — Le feu au quartier. — Un menu original. — Travailleurs et collectionneurs. — La *Corse*. — Un héritage en Patagonie. — Collo. — Djidjelli. — Les fleurs de la mer. — Où peut mener un naufrage. — Bougie. — Le sirocco. — A l'assaut. — Un nid d'aigle. — L'habitude. — Paysage incomparable. — De l'air ! — Dellys. — En rade d'Alger.

Mes cinq jours de Philippeville s'écoulent lentement mais agréablement. J'en profite pour faire causer ceux qui m'entourent et je me renseigne de mon mieux.

Un journaliste fort au courant et qui s'occupe de tout ce qui touche à l'Afrique française, me disait :

—L'Algérie est appelée à devenir une des belles colonies du monde. Je connais surtout l'Orannais. Lorsqu'on s'enfonce dans le sud, après avoir traversé la plaine féconde et ensoleillée de la Mitidja, après avoir franchi les gorges de la Chiffa, on arrive à Médéah. C'est là sur le flanc des coteaux qu'on peut voir, en suivant la route du Sud, la marche lente mais incessante de l'élément français dans ce pays où l'Arabe rebelle à la domination française et fidèle à ses vieux errements, ne veut pas se défaire de sa matière toute primitive de cultiver le sol et refuse d'adopter les moyens que la France met à sa disposition. La montagne se dépouille graduellement de ses forêts et de ses brousses ; la charrue accomplit son œuvre fécondante, et l'on voit çà et là, quelques champs de blé qui, sans engrais, n'ont reçu d'autres préparatifs qu'un labour très superficiel. Lorsque le sol est trop dur, l'Arabe ne possédant point d'instruments agricoles assez puissants pour le fouiller l'abandonne et généralement paresseux il dédaigne d'arracher les herbes trop profondément enra-

cinées qui encombrent son terrain, puis il va plus loin confier à une terre moins rebelle le grain qui doit nourrir sa famille.

Dans le sud, l'Arabe ne cultive guère que des jardins. Parfois, ils sont immenses.

Dans les tribus, il ne sème que pour récolter le froment nécessaire à son existence. Négligeant la culture qui cependant ferait sa richesse, il s'abandonne spécialement à l'élevage des bestiaux dont les troupeaux nombreux se répandent dans la plaine à la recherche de prairies qu'il ne trouvera pas. Le goût du travail, s'il existait chez les indigènes des campagnes, ne tarderait pas à disparaître devant la série d'impôts dont ils sont accablés. Ils paient la taxe des terres, la taxe des troupeaux ; les prestations, les réquisitions de toute nature tombent sur l'Arabe comme la grêle et les sauterelles sur les moissons des colons.

En dehors de ces impôts qui sont exhorbitants, l'Arabe est pressuré par les chefs indigènes qu'il appelle dans sa langue imagée « *mangeurs d'hommes !* »

Y-a-t-il dans une tribu une corvée à commander ? le scheik s'adresse d'abord aux plus fortunés de son douar avec lesquels il transige moyennant finance, puis il désigne de service les plus pauvres des *fellahs*. Voilà pourquoi l'Arabe du peuple n'aime pas l'autorité. Il voudrait vivre a sa guise avec son ancienne indépendance, même en payant les impôts réguliers, mais il se méfie, parce qu'il croit que l'autorité sous laquelle il est placé semble impuissante à le protéger contre l'avidité de ceux qui l'épuisent. Il vit donc avec le souvenir de ses libertés perdues, dans la crainte continuelle des mangeurs d'hommes, ne cultivant que tout juste pour vivre et négligant d'ensemencer ses champs de peur d'être frappé d'impôts et d'être obligé de partager sa maison.

L'agriculture algérienne souffre beaucoup de cet état de choses, tandis que d'un autre côté, les invasions de sauterelles, les orages, la sécheresse se mettent souvent de la partie pour ruiner les colons tant européens qu'indigènes.

Ainsi me parlait un homme qui connait l'Algérie à fond. Devant ces déclarations je lui faisais la comparaison de l'Afrique et du Canada. Le petit livre de M. Paul de Cazes en main, je lui démontrais que notre pays avait tous les avantages, et ce journaliste qui ne nous connaissait que par notre nom géographique ne pût s'empêcher de me quitter en me disant :

—Hélas oui ! en vous perdant nous avons perdu notre plus beau fleuron.

Dans cinquante ans, la vraie France à l'étranger ne se retrouvera plus qu'en Amérique.

Le gouverneur général de l'Algérie, M. Tirman, vient de résumer dans un discours substantiel des renseignements fort intéressants sur le mouvement progressif de l'Algérie.

Ce tableau embrasse la période de 1882 à 1886.

Pendant ce laps de temps, a-t-il dit, le domaine de l'autorité civile, c'est-à-dire de l'autorité bien établie, en quelque sorte incontestée, s'est accru d'une superficie de deux millions d'hecta-

res sur lequel vit une population de cent mille habitants. Trente trois milles hectares divisés en 1,072 lots ont été vendus 2,028,000 francs à des colons, et 93 douars ont acquis des titres de propriété sur sept cent mille hectares.

La population rurale d'origine européenne a augmenté d'un tiers, et le matériel agricole dont elle dispose représente une valeur de 21 millions de francs contre 15 en 1886.

La population musulmane s'est accrue de plus d'un septième, et son matériel agricole a également progressé d'un cinquième; son bétail s'est enrichi de cinq millions de têtes et la moyenne de production en céréales pour la période indiquée a été de 13 millions et demi de quintaux métriques.

La vigne n'a cessé de s'étendre et la production des vignobles qui était de 200 mille hectolitres en 1881 a été, en 1886, de 700,000 hectolitres. En 1887, d'après les chiffres sommairement connus, on a dépassé de beaucoup ce dernier chiffre. En moins de six ans, les revenus vinicoles de l'Algérie ont presque décuplé.

D'ailleurs voici le tableau officiel représentant le mouvement de l'importance de l'exportation et de la production des vignes algériennes en hectolitres de 1879 à 1886.

	Production.	Importation.	Exportation.
1879...........	851,525	275,840	6,161
1880...........	432,580	257,652	24,012
1881...........	228,549	183,630	16,736
1882...........	651,335	303,394	15,755
1883...........	811,583	215,507	117,805
1884...........	890,899	154,583	145,648
1885...........	967,924	265,935	330,336
1886...........	1,665,996	330,267	461,608

Au 31 décembre 1881, la longueur exploitée des chemins de fer algériens s'élevait à 1,340 kilomètres ; aujourd'hui cette longueur dépasse 2,000 kilomètres, et quand les lignes en construction seront achevées ce chiffre s'accroîtra de 1,230 kilomètres. Tout ce travail s'est fait sans bruit, mais avec persévérance et d'après un plan bien connu et constamment suivi.

Quant au recettes, elles ont passé de 48 millions à 89 millions.

Les relations s'étendant d'année en année, il a fallu créer 142 bureaux de poste et 79 bureaux

télégraphiques, de telle sorte qu'il y a aujourd'hui en Algérie 405 des premiers et 245 des seconds. Le courrier semi-hebdomadaire entre Marseille et l'Algérie est devenu quotidien, sans préjudice des lignes d'Oran, de Philippeville et autres, entre l'Algérie, Marseille, Cette, Port-Vendres, etc.

Pendant la période de 1877 à 1881, le mouvement du commerce général représentait 2,100 millions de francs ; pendant la période 1882-1886, il s'est élevé à 2,335 millions, dont 556 pour les relations avec l'étranger et 1,779 représentant les échanges avec la France.

Les revenus que tire l'Etat de sa colonie algérienne sont également en progression. Les produits de l'enrégistrement, des domaines et du timbre ont donné une plus value de dix millions de francs ; les douanes, une plus value égale ; les taxes postales et télégraphiques, cinq millions de plus. Dans leur ensemble, et comparativement à la période de 1877 à 1881, les recettes du trésor ont gagné trente sept-millions de francs. De 1870 à 1805, les recettes ordinaires n'ont

cessé de croître de 12 à 1500 mille francs par an. Si on déduit les dépenses représentant les garanties d'intérêt aux compagnies de chemins de fer et les annuités pour avances anciennement faites à l'Etat, l'Algérie, pour son gouvernement civil, coûte à l'Etat moins cher que son produit.

Certes on ne saurait résumer d'une manière plus succincte, plus pratique les progrès faits en cinq ans par l'Algérie.

—Et l'Arabe, qu'en pensez-vous, me demandera le lecteur canadien ?

La plupart sont de beaux hommes, grands, forts, très dignes, insoucieux du lendemain, hospitaliers, peu renseignés sur le mien et sur le tien, très braves, et abandonnant tout pour écouter *chanter la poudre*, faire une razzia ou se livrer aux périls de la guerre.

Leur noblesse, leur attitude, leurs gestes hébraïques en imposent à l'étranger, qu'ils soient hypocrites, fanatiques, fourbes ou prophètes.

—Partout où je les ai vus, me disait un officier, ils ont les membres longs, ce qui donne de l'ampleur à leurs mouvements : la vie au grand air, les exercices constants, la conviction que le musulman est le premier des hommes, les habituent à une aisance de manière dont nos vieilles sociétés ont oublié jusqu'au souvenir.

M. Paul Barende faisant la caravane qui allait d'Oran à Tlemcen, disait :

—« Je fus accompagné pendant un moment par un goum dont le jeune chef était d'une beauté idéale. Il y avait dans toute sa personne un air de foi ardente, de bonté, de désintéressement, de grandeur, d'intelligence supérieure qui me ravissait. Il me semblait deviner en lui les qualités qui font une âme grande, tous les dons qui font un grand homme et quelque chose de plus encore. On aurait dit un inspiré, mieux que cela presqu'un dieu. Je me reportai à dix-huit siècles en arrière au milieu des oliviers de la Judée et je crus voir un des apôtres préférés du Christ. »

Ce savant estime à 2,500,000 le nombre des indigènes de la colonie. « Dans ce total, écrivait-il dans son rapport à l'Assemblée nationale, les Arabes purs ne compte que pour 500,000, c'est-à-dire pour un cinquième : ce sont des descendants des tribus de la grande invasion du XIe siècle. Les deux millions restants sont les fils des habitants primitifs que les Carthaginois et les Romains avaient déjà trouvés établis dans cette partie du monde et qu'aucune conquête n'a pu en chasser. On les divise en Berbères purs ayant gardé leur langue et leurs coutumes, et en Berbères arabisés ayant adopté la langue arabe depuis la conquête musulmane. Ces deux catégories comprennent à peu près un million chacune. La première est Kabyle, société reposant uniquement sur des traditions civiles : la seconde qui est Arabe est purement religieuse. »

On vient de me montrer un Arabe qui vient de se conduire en véritable héros. Avant hier, à six heures du soir, un orage épouvantable s'abattait sur la région comprise entre Sétif et

le Bordj-bou-Arréridji. Le vent, le tonnerre, la pluie faisaient rage et il tombait des grêlons gros comme des œufs de pigeon.

Aussi, en moins de cinq minutes le cyclone avait-il enlevé, à trois kilomètres de la gare du Hamma, le remblai soutenant la voie. Les rails restèrent suspendues dans le vide sur une longueur de 60 mètres : seules, quelques pierres les soutenaient de loin en loin.

Un berger, le nommé Eliffa-ben-Abderrahman, gardait son troupeau près de là.

Abrité sous un olivier, il vit les eaux rouler en torrent et emporter tout sur leur passage. Comprenant la catastrophe qui allait se produire à l'arrivée du train, le brave enfant laisse là ses bêtes et à travers la pluie qui lui cingle la figure, il arrive hors d'haleine, à la station du Hamma.

Après un stationnement de quelques minutes, le train s'ébranlait pour continuer sa route ; le jeune Arabe se met à faire des signes désespérés et agitant son burnous, il crie à plein poumon :

—*Macash* machine ! *Macash* machine !

Couvert de boue, ruisselant de pluie, le jeune Bédouin voit le mécanicien en train de continuer sa route lorsque ce dernier frappé par l'angoisse et par l'épouvante de celui qui l'interpelle, arrête le train.

Abderrahman venait tout simplement de sauver la vie à une centaine de voyageur.

Ce fait mérite d'être connu.

Mais les jours s'écoulent : rien ne vient, et me voilà passé à l'état du lièvre du bon La Fontaine.

Que faire en un gîte à moins que l'on ne songe ?

Je suis cloué à l'*Hôtel d'Orient* de Philippeville. J'attends un bateau que tous les journaux d'Afrique, que tous les guides officiels de passagers annoncent comme devant partir d'ici, samedi à 4 heures du soir, et qui ne quittera le quai de Philippeville que lundi à trois heures !

Que faire ? Etre consciencieux et se résigner. Ah ! pour être consciencieux, je l'ai été. Depuis que je suis ici, j'ai reçu et écouté toutes les doléances des reservistes qui faisaient leur treize

jours. J'ai joui de la conversation des tables d'hôte qui consistent à dire :

—Il fait chaud !

—Oui, monsieur, il fait chaud !

—L'an dernier à cette époque, il faisait encore plus chaud.

Et, chose étrange, cette simple idée que,—il y a douze mois—quelqu'un souffrait de la chaleur encore plus que nous, vous empoigne. Elle finit par vous rafraichir et par vous faire trouver la température moins torride.

Mais, que faire en un gîte ?

Mon balcon donne sur la mer et sur la place couverte de palmiers. La Méditerrannée a toujours sa couleur de sapphir. Au loin, dans le fond de la baie et en face de ma chambre, j'apperçois Stora bâti en amphithéâtre. Des tartanes aux voiles latines, des steamers, des brigantins, un torpilleur roumain vont et viennent dans la rade. Le paysage est superbe ; mais il est encore plus beau vû du cercle mili-

taire. La situation de ce club est uniqne au monde. Il est accroché à la cime d'un promontoire où l'on arrive par des chemins en lacets ombragés et parfumés par des arbres et par des fleurs exotiques. Un lieutenant du 3e zouave M. Dufresne m'en a fait les honneurs, et c'est là que j'ai pu étudier à loisir la belle édition de l'Exploration scientifique de l'Algérie, faite pendant les années 1840-41 et 42 par Amable Ravoisé et publiée par ordre du gouvernement français.

Toutes les ruines romaines que j'ai vues depuis mon arrivée en Afrique sont décrites de main de maître et avec la plus grande minutie par cet artiste.

Hier, le lieutenant Dufresne m'a mené à la caserne. Elle est bâtie sur une partie de l'amphithéâtre de Russicada, ancien nom romain de Philippeville. On y voit des tombeaux fort curieux de l'époque païenne et chrétienne. Quelques zouaves sont occupés gravement à y laver leur linge, où à le faire sécher sur des

statues de proconsuls, de grands prêtres ou de vestales. Ils savent bien qu'ils ne seront jamais membres de l'Institut ces braves zouzous, et ils prennent la vie comme elle leur vient.

Mais on ne peut pas toujours vivre dans la poussière des siècles. Dufresne a des rondes d'officier à faire, et pendant que sous ma fenêtre montent les bourdonnements du Café de Foy, j'ouvre un livre acheté au hasard. Il est signé par Guy de Maupassant ; il est écrit avec originalité. Il y a des pages qui sont vraiment belles. En voici une qui me paraît toute personnelle. Elle s'applique à la disposition particulière d'esprit où je me trouve :

— « Il me semble que j'ai quitté depuis des semaines, depuis des mois, depuis des années les gens qui parlent et s'agitent. Je sens entrer en moi l'ivresse d'être seul, l'ivresse douce du repos que rien ne troublera, ni la lettre blanche, ni la dépêche jaune, ni le timbre de ma porte, ni l'aboiement de mon chien. On ne peut m'ap-

peler, m'inviter, m'emmener, m'opprimer avec des sourires, me harceler de politesses. Je suis seul, vraiment seul, vraiment libre. »

Et quand il parle de la brise, de cette brise parfumée et puissante que m'apporte en ce moment le souffle de la Méditerranée, comme il sait être vrai !

— « Quel personnage, le vent, pour les marins. On en parle comme d'un homme tantôt terrible, tantôt bienveillant. C'est de lui qu'on s'entretient le plus le long des jours ; c'est à lui qu'on pense sans cesse le long des jours et des nuits. Vous ne le connaissez pas gens de terre ! Nous autres nous le savons par cœur cet invisible, ce terrible, ce capricieux, ce sournois, ce traître, ce féroce. Nous l'aimons et nous le redoutons, nous connaissons ses malices et ses colères que les signes du ciel et de la mer nous apprennent lentement à prévoir. Il nous force à songer à lui à toute minute, à toute seconde, la lutte entre nous et lui ne s'interrompt jamais. Tout notre être est en éveil pour cette bataille, car il est le

maître de la mer, celui qu'on peut éviter, utiliser ou fuir, mais qu'on ne dompte jamais. Dans l'âme du marin règne la crainte mystérieuse, religieuse, infinie du vent et de sa puissance. »

Et cette brise si bien décrite, entre par ma fenêtre pour voir ce que je fais. Indiscrète, elle vient de tourner une autre page du livre que j'ai laissé entr'ouvert sur mes genoux. Que dit-elle ? Elle parle de Menton : elle vous décrit ses pâles et tristes phtisiques.

—Regardez-les. Ils toussent : ils halètent enveloppés de châles, malgré la chaleur. Ils souffrent, ils meurent car ce pays ravissant et tiède c'est aussi l'hôpital et le cimetière fleuri de l'Europe.

« Je me rappelle Menton, la plus chaude, la plus saine de ces villes, d'hiver. De même que dans les cités guerrières, on voit les forteresses debout sur les hauteurs environnantes, ainsi sur cette plage d'agonisants on apperçoit le cimetière au sommet d'un monticule.

» Quel lieu ce serait pour vivre, ce jardin où dorment les morts ! Des roses, des roses, partout des roses ! Elles sont sanglantes ou pâles, ou blanches ou veinées de filets écarlates. Les tombes, les allées, les places vides encore et remplies demain, tout en est couvert. Leur parfum violent étend et fait vaciller les têtes et les jambes.

» Et tous ceux qui sont couchés là avaient seize ans, dix-huit ans, vingt ans !

» De tombes en tombes on va lisant les noms de ces êtres tués si jeunes, par l'inguérissable mal. C'est un cimetière d'enfants, un cimetière pareil à ces bals blancs où ne sont point admis les gens mariés.

» Partout le long de cet adorable rivage nous sommes chez la mort. Mais elle est discrète, voilée, pleine de savoir-vivre et de pudeurs, bien élevée enfin. Jamais on ne la voit en face, bien qu'e le vous frôle à tout moment.

» On dirait même qu'on ne meurt pas en ce pays, car tout est complice de la fraude où se complaît cette souveraine. Mais comme on

la sent, comme on la flaire, comme on entrevoit parfois le bruit de sa robe noire ! Certes, il faut bien des roses et bien des fleurs de citronniers pour qu'on ne saisisse jamais dans la brise, l'affreuse odeur qui s'envole des chambres des trépassés !

» Jamais un cercueil dans les rues, jamais une draperie de deuil, jamais un glas funèbre. Le maigre promeneur d'hier ne passe plus sous nos fenêtres, et voilà tout.

» Si vous vous étonnez de ne plus le voir et vous vous inquiétez de lui, le maître d'hôtel et tous les domestiques vous répondent avec un sourire qu'il allait mieux et que sur l'avis du docteur il est parti pour l'Italie. Ici dans chaque hôtel la mort a son escalier secret, ses confidents et ses compères. »

Et les tristes vers de Brizeux me revenaient à la pensée. J'ai une mémoire implacable, une mémoire qui parfois me fait souffrir.

Elle disait :

Josephine était pauvre, et jusqu'en son trépas
Le riche a des honneurs que le pauvre n'a pas.
La simple croix de buis, un vieux drap mortuaire
Furent les seuls apprêts de son lit funéraire ;
Et quand le fossoyeur, soulevant son beau corps,
Du village natale l'emporta chez les morts,
A peine si la cloche avertit la contrée
Que sa plus douce vierge en était retirée.

Oui ! riez de moi si vous le voulez, mais ces lignes m'ont fait monter les larmes aux yeux. Moi qui me flattait d'être seul et de jouir de ma solitude, je me trouvais tout à coup environné de mes morts chéris. Ils m'arrivaient à tire d'aile, rasant le golfe bleu et me regardant avec leurs yeux d'une profondeur mystérieuse et infini. Ils étaient tous là ; Charles,grand maman, Joséphine,Alice, Augusta, Napoléon,Henri, mon père, Jules,ma mère,tous dans l'ordre où la mort les avait fauchés. Ils étaient là aussi mes camarades du Mexique tombés au pied des Cordillières ; mes frères d'armes dormant leur dernier sommeil sous le ciel africain où couchés sous les guérêts de l'Alsace-Lorraine. Mes deux familles — celle que nous donne la patrie et celle que

nous lègue le drapeau — m'entouraient. Ils étaient là autour de mon fauteuil, me parlant d'honneur et me disant :

—Aime : suis le droit chemin tracé par l'Evangile, et tu nous retrouveras. La mort n'est qu'un départ.

Voilà ce que me disaient ces voix mystérieuses. Longtemps je leur prêtai l'oreille quand tout à coup mon livre tomba sur le parquet. Je le ramassai et je continuai à le lire attentivement ; mais le souffle qu'il m'avait fait receuillir sur la bouche de mes chers disparus, ce souffle qui est la vraie vie puisqu'il est né de l'immortalité, je continuai à le chercher en vain dans ces pages que le hazard m'avait mises entre les mains, dans ce livre qui savait si bien chanter le vent, la solitude, mais qui ne savait rester que matérialiste.

Pourquoi sur la terre le *Sursum corda* est-il de plus en plus ignoré ? Il fait si bon pourtant de croire, d'espérer, de se laisser aller le cœur con-

trit, humilié vers Dieu qui est tout amour, vers Dieu qui recueille tout ceux qui l'ont aimé, tous ceux qui ont eu la foi et qui se sont soumis.

Tout à coup un cri strident monte de la rade. C'est mon navire ! C'est la *Corse* qui entre au port : elle annonce son arrivée. Demain nous partirons pour la Kabylie. Tout de même, j'en veux à la compagnie transatlantique pour les cinq jours d'itinéraire qu'elle m'a fait perdre. J'aurais pu les utiliser en allant à Biskra, voir le commandant supérieur, mon vieil ami Jules Lebourg ancien zouave du Mexique. J'aurais pu visiter aussi le joli village de Jemmapes, ou faire à pied les gorges du Chabet-el-Akra, « étroite coupure, me dit un guide, plus belle que celle de la Chiffa, se plongeant entre deux montagnes gigantesques à une profondeur de 1850 mètres, et où le soleil ne paraît qu'à midi. » Pour y arriver les voyageurs assurent qu'il faut traverser " de superbes forêts de peupliers blancs, de chênes-verts, de lièges, de charmes, de frènes énormes, d'oliviers entremêlés de len-

tisques, de lauriers roses, de myrtes et de vignes sauvages. »

Le retard de la *Corse* m'a tout fait manquer, et comme j'ai encore devant moi vingt-quatre heures à passer à Philippeville je me remets à compter de nouveau les palmiers de la place. Ils sont au nombre de vingt-six. Puis je fais le dénombrement des mouches de l'*Hôtel d'Orient*. Elles sont romaines celles-là. Elles se rappellent les temps de Pompée, et il ne faut pas trop se prendre pour le sol et se frapper n'importe où, pour en faire surgir des légions.

Aujourd'hui en tournant la rue du *3e zouaves* je me suis trouvé en face des soldats de mon ancien corps, le deuxième bataillon d'infanterie légère d'Afrique. Ils étaient débarqués du *Cachar* ; le matin même ils nous arrivaient du Tonkin. Braves soldats ! la plupart étaient émaciés, bilieux. Ils avaient les yeux creux, le corps travaillé par la fièvre, par la marche à la

suite du drapeau dans les rizières sans fin, sous un ciel de feu, à la recherche d'un ennemi invisible, cruel, toujours vigilant. En les voyant défiler sac au dos, le pas allangui par une traversée de 38 jours et par une quarantaine faite à Alger, je me découvrai. Ils passèrent, regardant avec curiosité cet homme qui les saluait.

Pauvres gens, ils ne sont guère habitués à ces actes de courtoisie. Ils ne sont pas autres choses que de la chair à canon, et quand on les emploie à ce métier-là ils font rude besogne. Seul l'officier salua du sabre ; le bataillon tourna le coin de la rue. Les bruits de clairons finirent par s'éteindre dans le lointain, et je regagnais le cercle militaire où m'attendaient des officiers du 3e zouave. J'étais encore sous le poids de l'émotion qui m'avait empoignée et je la racontais naïvement à mes amis, lorsqu'un sous officier vint dire un mot à l'oreille du commandant Menestrel du 3e zouave.

Il se leva vivement et nous dit :

—M.M. le feu est au quartier des soldats.

Nous prîmes le pas de course de ce côté.

Toute la cour brûlait. On y avait mis des litières ; une imprudence y avait fait le reste. Il y avait près de là des chevaux. Je me rappelais trop la catastrophe de la citadelle de Québec où 37 coursiers fûrent brûlés, et où mon ami le capitaine d'artillerie Farley de la batterie B fit preuve de sang froid et de grand courage. Cela prenait la même tournure. Le temps de le dire, les officiers, les sous officiers, les soldats firent la chaîne. Il y avait peu d'eau; mais elle était intelligemment employée, et ce qui pouvait être une catastrophe terrible se termina comme un honnête feu de paille doit se passer. Nous retournâmes au cercle continuer à prendre le vermouth commencé et nous reprîmes notre conversation interrompue. Un v[illegible] officier en retraite me fit cadeau d'un menu de dîner donné pendant qu'il faisait partie du camp de Souk-el-Arba, ce qui ne date pas d'hier.

Le voici ; il est original :

CARTE DU JOUR PORTÉE A SIX SERVICES
VU LES VAUTOURS.

Hors d'œuvre.

Sel, poivre, resel, cornichons (extra)
Potage réputé gras.
1er *service* (quatre entrées) savoir :

Vin et eau a discrétion.
Truites saumonnées (lisez sardines de Dellys).
Bœuf très naturel.
Mouton arabe avec légumes Kabyles, ou ragoût français de circonstance.

2e *service.*
Repas.
3e *service.*
Raisin non de Corinthe; gruyère ou tête de mort.
4e *service.*
Conversation animée, dans laquelle on dit du mal de son prochain et naturellement de ses chefs.
5e *service.*
Paradoxes par ***; récits militaires par ***.
6e *service.*
Café très à l'eau et rhum à indiscrétions de toute nature.

NOTA.—On sera servi par le zouave Garagouse lui-même en costume de Crimée (chemise jadis blanche et pantalon idem); en vaisselle plate dite *de campagne.* Pendant la durée du repas, le capitaine *** fera silencieusement entendre une symphonie de lui, dite du *claquement des mâchoires.*

En Afrique on est presque toujours d'humeur gaie. Tout le monde travaille,et j'ai eu le plaisir de voir plus d'un officier me faire part de plus

d'une étude, qui comptera dans l'histoire des sciences. Le capitaine adjudant major du 3e zouave met en ce moment la dernière main à une histoire de la faune et de la flore de Tébessa. La botanique et l'histoire naturelle ne lui font pas négliger l'archéologie. Il a fait, dans ce qui a été autrefois la plus belle ville romaine de l'Algérie, des foulles intelligentes. Elles ont donné de beaux résultats. C'est ici, c'est à l'acienne ville de Théveste que se trouve le fameux arc de triomphe de Septime Sevère. Tébessa renferme aussi le temple de Minerve, d'anciens thermes, les ruines d'un cirque et celles de 50 tours, de 23 bassins et de 7 puits. Au milieu de tous ces débris du passé, le capitaine Deshortès a réussi à se faire une collection numismatique que plus d'un savant lui envierait. Il ma fait plus d'un cadeau qui ne seraient pas déplacé dans les grands musées d'Europe, entr'autres des pièces du temps des empereurs Macrobe, Probus, Antonin le-Pieux, Domitien et des Sarrazins. Son ami le médecin de 1re classe du 3e zouave, le docteur Maurin, s'oc

cupe aussi de botanique. En voilà deux, quand ils sont en tête à tête qui en savent long sur les familles, les genres, les espèces, les calices, les corolles, les ovaires et les étamines.

M. Perrot officier d'administration adjoint du bureau de l'Intendance s'est occupé lui aussi de collectionner des pierres de frondes carthaginoises trouvées près de l'arsenal, des fragments de quartz du Filfilla, toutes les curiosités minerales que renferme la région entre Biskra et Débila. Il me fait une large part de ses trésors.

C'est ainsi que le temps coule au milieu de cette société charmante, où pas une journée ne se passe sans vous apprendre quelque chose de nouveau.

La Corse vient de donner son signal de départ. C'est un beau bateau.

Il est commandé par le capitaine Guillaume. Il sert la compagnie transatlantique depuis longtemps, ce qui est tout dire ; cette grande raison sociale ne maintient à son service que des marins

éprouvés. Pris en Patagonie en faisant du guano, le capitaine a plaidé contre le gouvernement chilien, et il a fini par voir sa cause réglée à l'amiable. Il a touché il y a quelque jours 333,000 francs. Jamais argent ne pouvait tomber entre mains de plus brave homme.

Le pont est encombré d'Arabes ; on se dirait de retour de la Mecque. Les uns dorment baignés dans le soleil ; d'autres causent ; d'autres font leur prières. Tous sont impassible et fiers sous leurs haillons.

Notre première escale se fait à Collo. Comme toutes les petites places fortes du littoral, cette ville a tour à tour subi les horreurs de la guerre. Elle devint française le 11 avril 1843, jour où le général Baraguay d'Hilliers s'en empara. Au moyen âge, Pise et Gênes y faisaient un grand commerce. Le port est petit, mais sûr. Nous chargeons ici du chêne-liège.

A quatre heures ce matin nous ancrons en face de Djidjelli. Cette ville de la Mauritanie

est fort pittoresque. Elle renferme des ruines assez curieuses et témoignent par leur solidité que les Romains, les Arabes, les Normands de Sicile, les Italiens, les Espagnols n'ont pas eu le temps de tout détruire. Le naufrage d'un brick français, l'*Indépendant*, en février 1839, fut la cause de la chute de cette ville musulmane. Les Kabyles rançonnèrent les malheureux naufragés. Un chef d'escadron d'état major, M. de Sale, s'empara de Djidjelli, et depuis cette ville est restée française. Son port n'est pas très sûr, mais quelques travaux continués sur les récifs à l'entrée en feraient une rade superbe. Nous sommes ancrés près du phare, par 11 mètres et demi de profondeur. Le soleil tombe à plomb sur la mer. A cette distance on voit distinctement les cailloux, les algues du fond et les poissons : rapides, ils passent comme des flèches argentées.

Ce spectacle n'est effacé dans mes souvenirs de voyages que par celui que j'ai vu un jour au Canada, dans la baie des Chaleurs. Quoi de

plus beau, de plus merveilleux que les couleurs et les formes des anémones, des méduses ; ces fleurs de mer, comme on les a justement appelées ? Quand leurs bras sortent d'entre les roches à peu de profondeur sous l'eau, il semble que les rochers fleurissent. Le rouge, le jaune, l'orange, le bleu, l'émeraude, le violet sont tellement prodigués qu'on pourrait se croire en face de corbeilles de fleurs. Et les polypiers ! Il faut les voir comme je les ai vus sur les côtes d'Algérie, où ils forment des bordures d'un orangé superbe. Mais c'est dans les mers tropicales, dans le golfe du Mexique, qu'il faut les étudier surtout.

Un spécialiste qui j'ai lû, M. Philibert Roger, dit qu'ils y forment des îles qui sont entourées de ceintures aux couleurs tantôt sombres, tantôt métalliques, éclatantes ou veloutées, transformant leurs récifs trompeurs en bouquets animés. Et les formes sont tout aussi surprenantes. Ce n'est que de longs et de larges rubans d'une transparence telle qu'on en devine les contours plutôt qu'on ne les voit. Leurs bords

sont en effet incessamment parcourus par les couleurs changeantes et mobiles de l'arc-en ciel, ou ce sont des globes aussi transparents que le cristal, traînant après eux des filaments contractiles.

A trois heures nous faisons Bougie par un coup de sirocco. On se croirait tombé dans la machine du navire. Le vent nous étouffe. Il traine l'apoplexie avec lui. Des petits bateaux montés par des Kabyles, des Maltais entourent le navire. Ils crient à tue-tête, escaladent l'échelle et s'emparent des Arabes qui reviennent de faire la récolte des chênes-lièges. Pour 30 centimes ils les mènent sur le môle, mais que de mal ils se donnent pour gagner ces quelques sous. Ils font d'abord un discours de dix minutes, écoutent la réplique en jurant dans toutes les langues et finissent par nous descendre pour dix centimes.

Bougie est un nid d'aigle. Il doit y rester plus d'une plume et plus d'une griffe, si l'on en

juge par ce passage d'un des chroniqueurs du temps.

Ibn-Kaldoun disait :

—L'habitude de faire la course contre les chrétiens s'établit à Bougie vers le milieu du quatorzième siècle.

Avez-vous remarqué cette expression ? —*L'habitude* !

En voilà un mot qui renferme bien des larmes et qui cache bien des crimes !

Bougie est batie sur les flancs du mont Gouraïa. Elle est en amphithéâtre et présente l'aspect le plus pittoresque. A mon avis c'est la plus jolie ville de l'Algérie. Du haut du balcon du café de la Bourse nous dominons toute la ville. Ici est le fort d'Abd-el-Kader. L'enceinte romaine se distingue encore parfaitement. Les vestiges de l'enceinte sarrazine sont visibles. La porte de Bab-el-Bahar est encore distincte. Les Arabes, toujours à la recherche du merveilleux disaient que les grincements de ses gonds se faisaient entendre à trente lieues de là. Un

petit marchand de dattes et de figues de Barbarie est installé sous ce monument : il y débite tranquillement sa marchandise. Le quai de la marine, la baie de Sidi-Yahia, le cap Bouak, le cap Carbon s'étendent devant nous et forment un paysage incomparable. A Bougie, le marché arabe est à visiter ; on y trouve quelquefois des armes fort curieuses. On peut aussi y étudier à loisir les types Kabyles. Ce sont des beaux hommes, fiers, peu soigneux de leur personne, très rompus aux exercices du corps, aimant la poudre et la guerre. Ces montagnards sont nés soldats ; ils sont hospitaliers, et pour eux tout étranger qui franchit le seuil de leur tente ou de leur maison est *l'envoyé de Dieu*. Jamais ils ne lui feront de questions et ils lui donneront ce qu'ils ont de plus cher.

Au commencement du 17e siècle, Bougie possédait des temples magnifiques, des collèges, des palais somptueux, des hôpitaux et des couvents nombreux. Tout cela fut rasé en 1508 par le roi Pierre de Navarre, qui vint assiéger cette ville. Les Anglais, sous le commandement de

sir Edouard Spragg, vinrent bombarder ce nid de pirates en 1671.

A dix heures nous reprenons la mer, en route pour Dellys. Toute la nuit nous sommes à la merci du sirocco : ce vent nous donne la sensation que vous éprouvez quand vous êtes au milieu d'une forêt qui brûle. J'ai connu dans ma vie des plaisirs plus délicats que celui de passer toute une nuit à chercher de l'air et à n'en pas trouver.

A 4 heures nous laissons tomber l'ancre en face de Dellys. Elle est entourrée d'une muraille fort curieuse. Elle est longue de 1800 mètre, est percée de cinq portes et grimpe le long des flancs de la montagne qu'elle entoure complètement. Les jardins sont admirablement tenus. Petit à petit la *Corse* taille son chemin sur la Méditerranée. Le temps se maintient toujours au beau. A midi nous ancrons en rade d'Alger, et vraiment c'est à n'en pas croire ses

yeux, tant est beau le paysage qui se déroule devant nous. Oui, Alger est là avec toutes ses splendeurs orientales déployées en emphithéâtre. Il me tarde de mettre pied à terre, et bientôt le commissaire du bord, M. Maisonneuve vient me conduire à l'*Hôtel de l'Oasis*, d'où je contemple à mon aise ce que je n'ai pu voir que superficiellement ce matin.

X

Ignorance et science.—Rafinement de supplices.—Ce que peut coûter un coup d'éventail. — Promenades dans Alger.—Un labyrinthe.—Vive Québec ! —De Guyotville à Staouëli.—La belle hôtesse.—Trappistes et soldats.—Ce qu'est devenu le champ de bataille de Sidi-Ferruch. —La croix sur un lit de boulet.—Ce que l'on voit à Staouëli.—Résumé de l'exploitation de la ferme.—Parfums et caves.—Où va l'argent bien gagné ?—La tombe d'un prêtre Canadien-français.—Frères il faut mourir !—La mer vue du Sahel.—Le général baron Juchereau de Saint Denys.—En route pour Oran.—Le glorieux fait d'armes de Beni-Mered.—Blidah.—Stations de la route. —Un sanatorium pour tous les goûts.—Paysages de l'Atlas.—Un train en détresse.—Les hasards du voyage. —Temps perdu ratrappé.—Une vipère sous roche.—Oran. — Le Canada en Afrique. — Assignation à la taverne oranaise. — Adieu à la terre africaine.—La *Désirade*.—Les côtes d'Espagne.—Un vieil ami.—Rencontres de voyage.—Carthagène.—Une heure au bagne. — L'assassin de Bazaine. — Funérailles de forçat. — Encore le service de mer.—Les Baléares.--Un souvenir de la Galissonnière.—Coup de mistral.—Une manœuvre difficile.— Port-Vendres. — La neige ! — Méfiez-vous de l'enchanteresse.—Sur le chemin de Narbonne.—Résumé de mon voyage en Tunisie et en Algérie.—Les vignes algériennes.—Kabyles, Arabes, Maures, Nègres, Juifs et Maltais.—Les ordres religieux musulmans.—Ce que c'est qu'un Mozabite.—Les morts glorieux.—L'Algérie politique.—Scène touchante.

Alger est l'ancien Icosium des Romains. Longtemps prospère, elle passa par toutes les

péripéties de la victoire et de la défaite sous les dominations successives des Almohades, des Almoravides et des Hafsides. Un musulman de renom la décrivait ainsi en 1289 :

— « Cette ville est privée de la science comme un proscrit est privé de sa famille. Il ne reste plus aucun personnage qu'on puisse compter au nombre des savants, ni un individu qui ait la moindre instruction. En mettant le pied dans l'intérieur de cette cité, je demandai si l'on pouvait y rencontrer des gens éclairés ou des personnes dont l'érudition offrit quelque attrait : mais j'avais l'air de chercher un cheval plein ou des œufs de chameau, comme dit le proverbe. »

Ainsi parlait Mohammed-el-Abdery ; mais depuis les choses ont bien changé. Sous la domination française, Alger est devenue la capitale lettrée de l'Afrique. Elle possède une bibliothèque où l'on peut consulter les manuscrits les plus rares, les plus anciens sur l'histoire barbaresque, mauresque et arabe. Le musée renferme

des minéraux, des fossiles, des inscriptions, des médailles, des statues, des bas-reliefs fort intéressants. La catalogue de ces collections se lit comme un roman. L'exposition permanente des produits de l'Algérie commencée par le chef de bataillon Loche et intelligemment continué par sa veuve, vaut à lui seul une journée d'étude. En quelques heures on peut se rendre compte de tout ce que ce merveilleux pays peut produire en minéraux, en végétaux, en fourrures, en armes, en objets manufacturés. La faune, la flore y sont aussi admirablement représentées.

L'histoire d'Alger est écrite en caractères de sang. Qui redira les noms de ceux qui furent mis à mort, ici, pendant des siècles et des siècles ? On brûlait, on empalait, on faisait mourir de faim, on gavait jusqu'à l'apoplexie, on mettait à la bouche des canons, on écorchait, on entretenait des plaies vives sur le dos ou la poitrine des prisonniers. D'ailleurs l'autorité ne se faisait aucune illusion sur le rôle qu'elle était appelé à jouer.

—Ne sais-tu pas, disait un pacha—c'était Moussa—au consul anglais sir Robert Cole, que les Algériens sont un bande de brigands et que j'en suis le chef?

La France vint mettre un terme à ces avanies. Dans un moment de mauvaise humeur, Hussein pacha toucha de son éventail la joue du consul Deval. Le canon répondit à cette insulte : et le 5 juillet 1830 Alger devenait ville française.

Le recensement de 1886 donne à cette ville une population de 71,199 habitants. Tout est curieux à visiter ici, les voûtes, la jetée, la vieille citadelle espagnole, les fontaines, les vieilles maisons, les édifices religieux, le port, les remparts, les portes, les forts, les casernes. De la citadelle, on voit encore, assure M. Piesse, « la gueule peinte en rouge d'une énorme pièce de canon destinée à balayer la rue en cas de révolte. »

Un écrivain M. Berbrugger s'exprime ainsi sur ces ruelles qui certes ne valent pas les Souks de Tunis.

—Supposez un instant qu'un nouveau Dédale ait été chargé de bâtir une ville sur le modèle du fameux labyrinthe ; le résultat de son travail aurait précisément quelque chose d'analogue avec l'ancien Alger. Des rues étroites, de largeur inégale, offrant dans leurs nombreux détours toutes les lignes imaginables, excepté cependant la ligne droite pour laquelle les architectes indigènes paraissent professer un éloignement instinctif ; des maisons sans fenêtres extérieures, quelques lucarnes tout au plus, des étages avançant l'un sur l'autre de telle sorte que vers le sommet des constructions les deux côtés opposés d'une rue arrivent souvent à se toucher ; quelque fois même la voie publique est voûtée sur un espace assez considérable. Représentez-vous tout cela éblouissant de blancheur par suite de l'usage où l'on était alors de donner chaque année deux couches de chaux

aux batiments, et vous avez le véritable Alger par la pensée.

Alger est une des splendeurs de la création. Vûe de la mer elle ressemble à Québec vûe des hauteurs de Charlesbourg ou de la plaine de la Canardière. Mais dois-je l'avouer au risque de me brouiller avec toute l'Afrique? Je préfère encore Québec, et j'ai raison. Allez y : soyez impartial, et vous me ferez le même rapport.

Tout en dégustant un bon cigare algérien—ils se vendent un sou et ils sont délicieux—je m'amuse ce soir à voir de mon balcon les mouvements du port. Demain j'irai à la trappe de Staouëli ; j'irai visiter la merveille agricole de l'Algérie.

Pour s'y rendre on passe Guyotville—anciens terrains habités par les hyènes, les chacals aujourd'hui couverts de vignes et de cultures maraîchères—par Saint Eugène et par Notre-Dame d'Afrique. C'est la promenade à la mode ; c'est

de ce côté que le *high life* algérien va faire ses parties fines. La route est belle : elle suit presque toujours la mer. Au grand rocher on peut visiter une caverne ou des objets pré-historiques ont été trouvés. Ces curiosités sont dans la collection de la société de climatologie de l'Algérie. Pour revenir on passe par Cheraga et par le Sahel. Les deux routes se valent comme paysages, comme imprévue, comme beauté.

Avant d'arriver à la Trappe j'avais lû dans mon guide :

—Bonne auberge en face. Ecurie et remise.

Je mis pied à terre ; je saluai une jeune fille blonde, accorte, qui vient au devant de moi et je lui commandai à déjeuner.

—Très bien monsieur ; il sera prêt dans une heure.

Et j'allai à la Trappe.

Découvrez-vous. Sur la terre d'Afrique les trappistes marchent la tête haute, comme les

soldats. Comme eux ils ont été les premiers pionniers ; comme eux ils ont souffert, mais ici la ressemblance cesse. La mémoire du soldat reste honorée ; celle du pauvre religieux est perdue, négligée, oubliée. Ils ne se plaignent pas ; ils seront les premiers parmi ceux qui se sont dit :

—Mon royaume ne sera pas de ce monde.

Pendant quarante ans dans cette plaine ingrate, aride, puant les miasmes, ils ont remué le sol, demandé à la terre ce qu'elle cachait. Ils ont tâtonné : ils ont eu des déboires, des jours bien tristes, mais aujourd'ui les heures de paix, d'abondance sont venue. Staouëli est une des plus belles exploitations agricoles du monde.

Le monastère de la Trappe est construit tout près du champ de bataille de Sidi-Ferruch, et de ses fenêtres on peut voir l'endroit ou la puissance de Hussein, d'Ibrahim et des beys d'Oran et de Constantine fût brisée à coups de sabres et à coups de canon. Au lendemain de cette victoire célèbre, dix-sept aumoniers de

l'armée française offraient le sacrifice de la messe sur le champ de bataille même. Horace Vernet a immortalisé cette scène grandiose dans une de ses plus belles toiles.

L'établissement agricole de la Trappe fut autorisée le 11 juillet 1842 sur la demande de M. de Courcelles,député de l'Orne. Le 30 novembre 1843 le père Régis en prenait possession, et cette date là doit compter comme étant celle d'un grand jour dans l'histoire pratique de l'Algérie.

La première pierre du monastère fut posée par le maréchal Bugeaud sur un lit de boulets et d'obus ramassés dans la plaine, dit la chronique de la Trappe. Elle forme un rectangle de 50 mêtres de coté, dont le milieu est occupé par un jardin, entouré d'un cloitre à deux rangs d'arcades au rez-de-chaussée et au premier étage. Ce cloître est l'œuvre d'un frère, italien, d'origine, Il mourut après l'avoir achevé, en 1848. Des inscriptions qui rappellent le néant et les misères de la vie, celle-ci entre autre : « *S'il est triste de vivre à la Trappe, il est doux d'y mourir.* » couvrent l'intérieur des murs.

La règle impose aux religieux l'étude des cultures qui peuvent le mieux réussir dans le sol à exploiter et les pratiques agricoles les plus avantageuses à employer.

A Staouëli on trouve de tout ; une ferme, un moulin à farine, des ateliers de toutes sortes, des pépinières, des vignes, des orangeries, des alambics, des pressoirs, des minoteries, enfin tout ce qui constitue une grande ferme. Cette exploitation est faite par 110 religieux pères ou frères convers, par 60 domestiques, par 70 condamnés militaires et par une centaine de travailleurs libres. Les étables renferment de beaux produits des races bovines, ovines et porcines. J'ai compté 400 ruches dans une allée de cyprès. Les fosses à fumier sont faites avec les derniers perfectionnements et l'aménagement des eaux d'irrigation est admirée par tous les connaisseurs. Le jardin qui a 50 hectares est planté d'orangers, de mandariniers, de plants d'eucalyptus, de caroubiers, de poiriers, de figuiers, de grenadiers, de tout ce qui peut donner un fruit ou une liqueur quelconque. Il y a aussi de très belles collections de roses, de palmiers,

d'euphorbes, de géraniums et d'ananas. On cultive en grand le potager et les pommes de terre. Le céréales occupent une espace de 120 hectares : ils consistent en blé, orge, avoine. Le foin naturel croit ici en abondance, ainsi que la betterave.

Voici en résumé l'exploitation de Staouëli :

40 hectares de bois.
300 " de vignes.
30 " de géranium.
120 " de blé.
90 " d'avoine et orge.
200 " non défriché.
35 " en culture sarclées, maïs, haricots, pommes de terre, betteraves.

M. Lecq, un ingénieur distingué qui a fait un rapport sur les exploitations de l'Algérie me disait :

—A la Trappe de Staouëli la culture du géranium pour la préparation de l'essence est—avec la culture de la vigne—l'opération la plus importante et la plus lucrative.

Voulez-vous savoir maintenant quels sont à la Trappe les rendements et les prix des principales essences que l'on y distille ? Voici les chiffres que le révérend père prieur a eu la complaisance de me passer à ce propos.

		Quantité produites par 100 kil. de matière première.	Prix du kilogr.
GRANDS PRIX	Rose de Turquie	0 k. 938	1,000 fr.
	— de Provence	0 016	1,000
	Ylang ylang	0 016	900
	Néroli	0 250	400
	Menthe française ou anglaise	0 150	140
PRIX MOYENS	Bergamotte	0 150	25 à 60
	Géranium	0 110	50 à 80
	Amandes amères	0 990	45 à 50
	Menthe américaine	0 900	45 à 50
	Anis	2 250	50
PRIX ORDINAIRES	Citron } zestes	6 250	20 à 30
	Orange } zestes	6 250	15 à 20
	Thym	6 300	15 à 20
	Lavande	1 600	15
	Romarin	2 600	8

Les caves de Staouëli sont à visiter, et en entrant dans ces immenses corridors voûtés où s'allignent majestueusement les tonneaux, les foudres, les paniers de vins fins et de liqueurs, on voit bien que cette maison est véritablement bénite par le Seigneur. L'ensemble des caves forme un vaste bâtiment rectangulaire de 130 mètres de longueur sur 18 mètres de largeur.

Les mauvais jours de Staouëli sont passés : aujourd'hui les recettes s'entassent chaque année.

Le père prieur me disait :

—Outre les sommes employées en travaux intérieurs pour l'amélioration ou l'extension des cultures, une somme importante, variable suivant la récolte, est annuellement destinée à la création, en France et en Algérie, d'écoles chrétiennes, d'églises, de presbytères. De plus les religieux viennent en aide à tous les indigents de la région au milieu de laquelle ils se trouvent. Ils nourrissent chaque jour environ 150 pauvres à qui ils donnent la soupe et le pain. La Trappe est un refuge pour le voyageur sans asile, et en frappant à sa porte le pauvre

affamé est certain de recevoir un morceau de pain.

Ainsi me parlait le bon père tout en m'entraînant du côté du cimetière où dorment le colonel Marengo, le père Régis et bien d'autres encore.

—Tenez, me dit-il en m'indiquant une croix, il y a là un de vos compatriotes. C'est un saint, et je suis heureux d'avoir été et d'être encore aimé de lui. Il est né à Contrecœur ; il s'appelait Edmond Fiset ; il a été prêtre chez vous et prieur de la Trappe. Il est mort ici le 3 septembre 1878, à l'âge de 57 ans, après avoir été 32 ans en religion.

Et pendant que le prieur disait le de *Profundis*, je lus sur la modeste croix du trappiste :

—*Nonnus Edmundus, monachus, sacerdos, 3 sept. 1878.*

Le père Edmond était l'oncle de mes amis et confrères MM. Dansereau.

On entre à la Trappe en prenant de l'eau bénite ; on en sort en buvant un doigt de vin et en emportant le meilleur souvenir du monastère.

Cette longue promenade avait développé mon appétit. Il me tardait d'aller croquer le poulet de l'hôtesse.

Hélas ! la jolie fillette blonde qui m'avait si bien reçu le matin, venait de mourir de la rupture d'un anévrisme. Elle était là, encore plus belle dans la mort que dans la vie. Une branche de buis était près d'elle. Je fis l'aspersion, et le cœur gros je regagnai Alger par les hauteurs du Sahel. Hélas ! oui les Trappistes ont bien raison :

—Frères il faut mourir.

Pour me distraire de mes sombres pensées, je me mis a feuilleter le beau livre que Emile Carrey a écrit sur le Kabylie et sur l'Algérie. Nul mieux que lui n'a compris le paysage marin qui

se développe des hauteurs du Sahel. Vous avez là, à perte de vue, pendant que vos chevaux vous emportent vers Alger, la mer aux flots endormis aux reflets des cieux, aux brumes vaporeuses et bleuâtres. La mer : c'est-elle ; elle toujours, que d'abord chacun cherche du regard. Derrière elle, on voit par la pensée la patrie, la famille absente : d'autres oublient tout en la retrouvant. La mer ! Nul de ceux qui l'ont seulement entrevue, ne l'oublient ; mais ceux qui l'ont contemplé longtemps, qui longtemps ont vécu, bercés par sa grande vague ; seuls avec elle, sans rivage, et sans voile au large ; se sentant, sur son immensité, plus perdus et plus débiles qu'une paille au vent d'orage ; ceux-là seuls peuvent aimer et comprendre sa poèsie grandiose et solitaire, sa beauté, son horizon sans bornes ! La mer ! c'est quelque chose de plus que cette terre ! c'est l'espace, c'est l'infini, c'est comme un reflet de Dieu.

Avant de quitter Alger un officier supérieur voulut bien me permettre de copier l'état des

troupes comprises à Sidi-Ferruch, la veille de la bataille qui a livré l'Algérie à la France. Nous devons ces chiffres à un canadien-français descendant de la grande famille canadienne des Juchereau Duchesnay, le général Juchereau de Saint Denys.

Les voici ; ils peuvent servir à l'histoire :

	Officiers	Soldats	Chevaux
Etat major général, état major des divisions, artillerie.	674	29	820
Canoterie	33	501	503
Infanterie	1,010	29,792	326
Artillerie	73	2,254	1,307
Genie	38	1,272	133
Train	26	825	1,330
Ouvriers d'administration	15	813	10
Gendarmes, postes, trésor	7	165	81
Total	1,876	35,631	4,510

Canons, 116 bouches.

Flotte, 11 vaisseaux de ligne, 21 frégates, 15 corvettes, 36 brigs, 18 navires armés de bombes et de mortiers, 8 gabarres, 2 goélettes et 27,000 matelots.

La carrière du général Juchereau de Saint Denys mérite d'être rapportée ici. Elle m'a été racontée par un de ses descendants, le lieutenant

colonel Théodore Duchesnay commandant un des districts militaires de la province de Québec.

La voici en peu de mots :

—« Marie Eustache père du futur général était fils de Joseph Antoine Thomas Juchereau qui fut décoré de la croix de Saint Louis pour sa belle conduite à la bataille de Carillon. Après la cession du Canada il passa en France. Il ne pouvait se résoudre à vivre sous la domination anglaise. Il entra dans le corps royale d'artillerie et promu au grade de capitaine, il coopéra en 1769 à la conquête de l'île de Corse. Elevé au grade de directeur des manufactures d'armes de Charleville il fut tué dans une émeute, le 4 septembre 1792.

« Son fils Antoine Juchereau, laissa alors la France : brûlant du désir de revoir le pays de ses ancêtres, il revint à Québec et offrit ses services au général Prescott qui tenait à cette époque les rènes du gouvernement. N'ayant reçu que des refus il repassa en France en 1803. Il est alors envoyé en Turquie

et devient directeur en chef du génie militaire ottoman. En 1807 ses travaux défensifs sauvèrent Constantinople et les Dardanelles. Rappelé en 1809, il fût envoyé en Espagne et y servit comme colonel du génie. Il prit part au siège de Cadiz et à d'autres opérations dans la péninsule espagnole. En 1814 le duc de Dalmatie le choisit pour asseoir le célèbre champ de bataille où 20,000 Français se battirent avec gloire et succès contre 80,000 Anglais, Portugais et Espagnols. Après avoir rempli diverses missions diplomatiques, le colonel Juchereau fût nommé chef d'Etat major du 2e corps d'armée durant la campagne de 1823, en Espagne.

« Il fut promu commandeur de la Légion d'Honneur.

« On le nomma ministre plénipotentiaire de France en Grèce, lors de l'indépendance de ce pays.

« En 1830 cet officier général coopéra à la glorieuse occupation d'Alger en qualité de sous-chef d'état major général. De retour en France il fut nommé maréchal de camp, fait chevalier

de Saint Louis et commandeur des ordres du Croissant ottoman, de Saint Sauveur de Grèce et de Saint Ferdinand d'Espagne.

« Non moins habile écrivain que militaire distingué le général baron Juchereau de Saint Dénys a publié plusieurs ouvrages. Voici quelques-uns de leurs titres : «*Révolutions de Constantinople de 1807 à 1808.*» « *Considérations sur l'Algérie et les campagnes de 1830 et 1831* ; » « *Histoire de l'Empire ottoman de 1892 à 1844*, » en quatre volume in-8. »

Le train d'Oran quitte Alger à 6 heures du matin. Pendant une dizaine de kilomètres nous rasons les bords de la Méditerrannée. A l'Agha nous passons à travers des bois de palmiers,puis bientôt nous entrons dans la plaine de la Mitidja. On y a pratiqué des barrages-réservoirs dans le genre d.s aboitteaux acadiens. Les eaux ainsi conservées et lâchées à propos fertilisent le sol d'une manière étonnante.

La voie ferrée traverse le gué de Constantine, puis Baba-Ali et Bir Touta. A Bou-Farik nous

faisons une halte de cinq minutes. Cette ville de 7,331 habitants a triste renommée, si l'on en croit le docteur Barthelemy.

—Le sulfate de quinine, disait-il dans un rapport, se débita pendant longtemps à la cantine avec rang de consommation.

L'eucalyptus sauvera Bou-Farick de la fièvre ; mais cette ville destinée à devenir prospère grandira sur un cimetière.

A huit kilomètres d'ici, nous passons Beni-Mered. Cette commune est devenue célèbre dans les fastes militaires de la France.

Lisez à ce propos le rapport de M. de Castellane. Si vous êtes français, vous en rougirez de plaisir ?

—«Le 11 avril, la correspondance d'Alger partit de Bou-Farick sous l'escorte d'un brigadier et de quatre chasseurs d'Afrique. Le sergent Blandan, 16 hommes d'infanterie du 26e de ligne rejoignant leur corps et le sous-aide Ducrot faisaient route avec eux. Ils cheminaient tran-

quillement sans avoir apperçu un Arabe, quand tout-à-coup, du ravin qui précède Beni-Mered, 300 cavaliers s'élancèrent sur la petite troupe. Le chef courut au sergent et lui cria de se rendre. Un coup de fusil fut sa réponse ; et se formant en carré, nos soldats firent tête à l'ennemi. Les balles les couchaient à terre un à un ; les survivants se serraient sans perdre courage.

—Défendez-vous jusqu'à la mort, s'écria le sergent, en recevant un coup de feu en face de l'ennemi.

« Et il tomba aux pieds de ses compagnons. De 23 hommes, il en restait cinq, couvrant de leur corps le dépôt qui leur était confié, quand un bruit de chevaux lancées au grand galop réveilla leur ardeur. Bientôt d'une nuée de poussière, sortirent des cavaliers, qui se précipitant sur les Arabes, les mirent en fuite. C'étaient Joseph de Bréteuil et ses chasseurs.

« A Bou-Farik il faisait conduire les chevaux à l'abreuvoir, lorsqu'on entendit la fusillade. Aussitôt ne laissant à ses hommes que le temps de prendre leurs sabres, M. de Bréteuil partit à

fond de train, suivis des chasseurs montés au hasard. Le premier, il se jeta dans la bagarre, et grâce à sa rapide énergie il pût sauver ces martyrs de l'honneur militaire.

« Le sauveur doit être compris dans la récompense glorieuse. Je propose M. de Bréteuil et les cinq compagnons survivants de Blandan pour la croix de la Légion d'Honneur. »

Ainsi se terminait le rapport du général.

Blidah est sur notre parcours. Un marabout voyageur disait :

— « On t'appelle une petite ville, et moi je t'appelle une petite rose. »

On n'y voit que fleurs, orangeries, oliviers. C'est un paradis terrestre.

Les gorges de la Chiffa ne sont pas loin. On s'y rend en voiture. Après celles du Chabet, ce sont les passages les plus curieux et les plus pittoresques de l'Afrique française.

Mais le chemin de fer marche toujours.

Nous passons Mouzaïaville qui renferme de curieuses ruines romaines ; El-Afroun qui nous mène dans les tunnels qui passent sous l'Atlas ; l'ouëd-Dyer pays de lions et des charbonniers ; Bou-Medfa près duquel se trouvent les fameuses sources du Hammam Rir'a, propriété d'un français intelligent M. Arles Dufour. Il en a fait le plus beau *sanatorium* de l'Afrique. Ces eaux, d'après les spécialistes, sont un remède tout puissant pour « les rhumatismes chroniques, articulaires ou musculaires, la goutte, les névralgies, la scrofule, les maladies nerveuses et cutanées, la périostite, la carie, les anciennes blessures, les engorgement ganglionnaires, la chlorose, l'anémie, la dyspepsie, la bronchite, l'hépatite chronique, les maladies du foie, la paralysie. »

En voilà pour tous les goûts, n'est-ce pas ? et maintenant passons sous l'Altas. Pour le franchir nous traversons six tunnels. A chaque fois que la lumière se fait, nous revoyons le même paysage. Une immense montagne aux couleurs jaunes, un torrent desséché, quelques

gourbis, des troupeaux de chèvres, quelques arabes pasteurs et puis nous rentrons dans l'obscurité.

A Adélia, nous pouvons voir la vallée du Chélif ; nous passons Miliana ; Affreville ainsi nommé en souvenir du saint archevêque de Paris qui tomba martyr sur les barricades ; puis Lavarande ; puis *Littré* ou *les Aribs.*

Reposons nous ici. D'ailleurs nous y sommes forcés. Le train d'Oran est en retard.

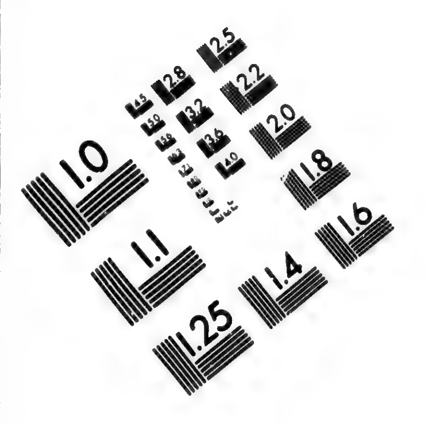
Une heure, deux heures, trois heures se passent. Anne, ma sœur Anne ne voit rien venir. Chacun est inquiet. . Près d'ici à dix kilomètres, il y a un pont. Chacun se demande si le train n'a pas passé au travers. Sur la voie on ne distingue qu'un drapeau rouge, signal de danger. Autour de nous, il n'y a que des Kabyles fièrement montés sur leurs chevaux, des colons fumant, des petits enfants jouant avec deux gros singes de la Chiffa.

Enfin un nuage de poussière paraît sur la route. Ce sont des cavaliers. Ils viennent nous dire que le train a déraillé. Il n'y a pas eu d'accident. En ce moment le convoi nous arrive. Nous le croisons, et à l'endroit où l'essieu s'est brisé, nous voyons toute la voie coupée, couverte de débris de wagons, de plaques d'acier déchirées ; et cela à vingt pieds du pont, à vingt pieds du précipice ! Jamais de ma vie, je n'ai vû de danger évité d'une façon aussi miraculeuse.

Le hasards du voyage sont bien curieux. Pendant notre arrêt forcé à Littré, je liai conversation avec un anglais qui voyageait avec toute sa famille. Il était un ancien négociant de New-York ; il s'appelait M. Ephraim Place et connaissait une foule de nos maisons canadiennes avec qui il avait fait affaire.* Naufragés sur une des crètes de l'Atlas, nous causâmes des Massue, des Maret, des Quirouet, des Lagueux, des Boisseau, des Masson, des Thomas, des Thibaudeau, des Mountain. Toute l'histoire du commerce de

Québec et de Montréal y passa ; et ce ne fut pas une des heures désagréables de mon voyage.

Mais il faut réparer le temps perdu. Nous n'étions qu'à 138 kilomètres d'Alger : Oran s'en trouve à 421. Nous n'avons que le temps de passer par dessus un mulet en partant, et comme si elle était heureuse de cette hécatombe la locomotive se remet à dévorer l'espace. Nous brûlons ainsi les stations de Duperré, d'Oued-Rouina, des Attaffs, de l'Oued-Fodda gorge sauvage où Changarnier livra le combat du 16 septembre 1842, de Ponteba qui renferme un curieux tombeau, d'Orléansville sous préfecture de 9,000 habitants, de Malakoff, Charon, l'Oued Merdja, Inkermann, Ammi-Moussa, saint Aimé, les Salines, Belizane, les Silos, l'Hillil, Oued Malah, Sahouria, Perrégaux, l'Hobra, saint Denis du Sig ancien camp romain de la cohorte des Sicambres, l'Ougasse, la mare d'Eau où le colonel Oudinot du 2e chasseurs d'Afrique fut tué en 1835, à la tête de son régiment. C'est là que le marquis de Santa Cruz fut défait en 1701 ; c'est là où Ismaël le



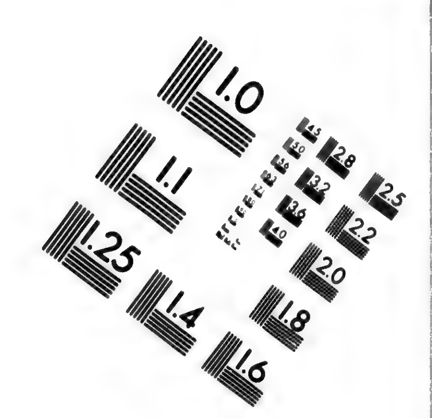
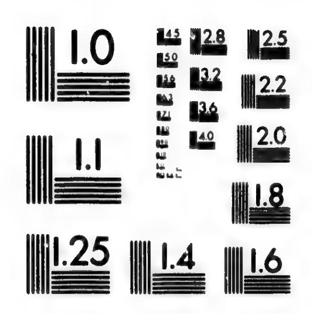
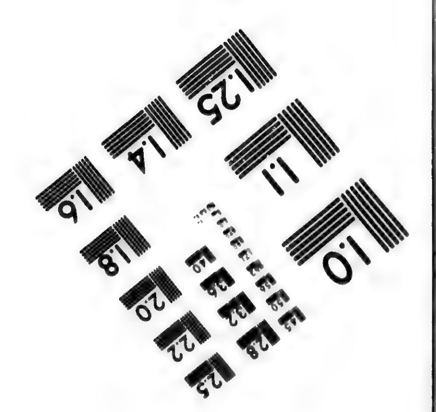


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)








2.8
3.2
2.5
2.2
2.0


1.0

chérif du Maroc fut battu à son tour. La légende dit que dans sa fuite il se tourna et montrant Oran, il secoua la tête et dit :

—Cette ville est comme une vipère cachée sous un rocher : malheur à celui qui glisse sa main en dessous.

Le paysage d'Oran ne saurait être oublié. En arabe *Anharan* signifie la *coupure*. Partout ce ne sont que ruelles, côtes, carrés de maisons en amphithéâtre. La population espagnole est en majorité : elle est industrieuse et fort estimée. Les Arabes, les Turcs, les Juifs, les Marocains, vivent ici en paix. Oran compte 14,931 Français sur un total de 67.681 âmes. Il ne faut pas quitter cette ville sans visiter la chapelle et la tour de la Vierge, les promenades, les places de Kléber, de la République, de Létang, la Kasba, le fort de Santa Cruz, la quartier de la Marine, les portes, le fort Sainte Thérèse, le Château-Neuf, le Vieux Château, les églises, le musée. Cette ville est agréable : on y vit à bon marché.

L'Hôtel Continental est le meilleur de toute l'Afrique française.

On n'oublie pas le Canada à Oran. Dans plusieurs rues de la ville j'ai lu cette affiche :

P. DESSEAUX

Oran

Expédition dans la Province
de madriers du Nord et du Canada pour
menuiserie et charpente.

Chez un tailleur, j'ai lu :

Vestons de chasse canadiens.

D'ailleurs on cultive l'annonce à Oran.

Lisez et jugez :

ALCAZAR DE LA TAVERNE ORANAISE
Madame BONNET, directrice
X... Régisseur M. HERVÉ, Chef d'Orchestre
Samedi 6 Octobre 1888
ASSIGNATION
à la requête de Mᵉ PIERROT JOVIAL,
huissier au Temple de Thalie
Le présent
Jugement

Vous condamne
A comparoir
Samedi soir
Dans le Temple d'Aristophane,
Que d'argent l'arrivant se munisse ;
Car l'article est sur ce point
Qu'ici, sans argent, point de suisse.
Afin que nul ne puisse éviter
L'effet de la sentence
Et par mes ordres se voir condamner
Pour cause d'ignorance,
Chacun de mes recors battra
Le pavé de ville
Et par mes ordres baillera
Copie à domicile.
Ici je le dis sans réclame
Si mon choix est heureux Monsieur ou Madame
Lisez-moi s'il vous plaît et vous connaîtrez le programme.

PIERROT JOVIAL,

Huissier à Verge, en son étude de la Taverne Oranaise.

Ce samedi, 6 octobre 1888.

CE N'EST PAS DU SUCCÈS ! C'EST DU DÉLIRE ! !

Première représentation de :

PIERROT-TONNELIER

Pantomime en 2 actes jouée par toute la troupe ;

M. AYMARD remplira le rôle de PIERROT.

Cette pantomime se joue au moment ou la *Désirade* lève l'ancre.

Nous partons pour l'Espagne.

Il est dix heures du soir. Le navire prend la mer. En quittant cette terre d'Afrique où j'ai été accueilli d'une façon si hospitalière, cette terre où je l'espère, je laisse plus d'une amitié solide, il me semble qu'elle prend les airs de mon pays. Oran se fait belle, coquette. Plus je la regarde, plus elle commence à ressembler à mon vieux Québec. Ce sont bien là ses terrasses, ses maisons éclairées, assises en amphithéâtre vûes du pont d'un navire qui double le bout de l'île d'Orléans entre Lévis et Sainte Petronille de Beaulieu, ce paysage vû aussi des hauteurs de Charlesbourg.

La brise et la houle nous entraînent au large ; bientôt la terre africaine s'estompe à l'horizon. Allons dormir. Demain nous serons en Espagne, demain nous serons à Carthagène.

La *Désirade* est une vieille connaissance. Elle a été construite pour faire le service de transport pendant la guerre du Mexique. Elle jauge 989 tonneaux et compte 36 hommes d'équipe, officiers compris. Malgré ses vingt-cinq ans elle

continue à labourer les mers et à être un intrépide navire. Mais quelle science elle déploie dans l'art de tanguer et de rouler ! A bord tout craque, tout gémit, tout se tord. Les verreries, les assiettes s'entrechoquent ; les garçons de cabine s'accrochent aux cuivres, à toutes les cloisons ; on entend sortir de partout des plaintes, des cris étouffés, des éternuements, des soupirs. Ce sont les déjeûners, les diners incompris qui se vengent ainsi à leur façon, et la *Désirade* toujours pimpante, dorée par le soleil, continue à tirer sa coupe imperturbablement et à faire valoir la beauté de ses hanches à l'onde perfide et amère.

Ce paquebot est commandé par un intelligent marin, le capitaine au long cours Corno. Il a comme officier deux causeurs agréables et très hommes du monde, le docteur Lanfranchi et le commissaire de Tournade.

La nuit se passe à être rudement bercés par la Méditerrannée ; le matin nous surprend en face de montagnes hautes, sourcilleuses, aux flancs couleur de cuir de Cordoue. Ce sont celles de l'antique Murcie. On se croirait dans

la Patagonie tant le paysage est sombre, sauvage, menaçant.

La lunette en main j'étudiais ce curieux pano rama, lorsque je sentis une main s'appuyer sur mon épaule.

—Bon jour, mon ami ! comment sont les braves gens de Québec,me dit une voix connue ?

Je me retournai et je tombai dans les bras de Georges Demanche, le spirituel rédacteur de la *Revue Française*, l'ancien délégué de la presse parisienne qui est venu nous visiter avec les passagers du *Damara*. Il s'était embarqué à Nemours ; il s'en allait à Barcelone.

Que de bonnes causeries nous eûmes ensemble. Il avait la *Presse*, l'*Étendard*. En une heure j'appris tout ce que la mort ou la vie avaient fait au Canada depuis mon départ, et je vécus de l'existence du pays. Tout de même ces rencontres de voyage sont bien curieuses ! Elles offrent un charme imprévu qui vous font un plaisir extrême. Entre cette côte d'Afrique que nous quittons et ces côtes d'Espagne que nous

allons bientôt toucher du pied tout me parle du Canada. Il n'y a pas jusqu'au garçon qui fait le service de ma cabine qui ne soit pas ferré sur ce sujet patriotique. Il a été le valet de chambre du baron Sellières. Il a parcouru le Canada avec lui, et les campagnes de la Beauce entr'autres celles de Sainte-Marie, de Saint-Joseph et de Saint-Georges lui ont laissé les meilleures souvenirs.

Demanche n'a pas perdu son temps depuis que je l'ai vu. Il a écrit sur la Corse, sur l'Oranais, sur l'Algérie, sur la Tunisie, sur la ville sainte de Kairouan. L'an prochain il fera paraître un livre sur le Canada.

A dix heures, au moment du déjeûner, on nous prévient que nous allons entrer dans Carthagène. Cette ville assise au fond d'un goulet à un aspect tout particulier. Son port est très beau ; des forts constr[illegible] sur des collines la défendent ; ils étaient bons peut être pour résister à l'ancienne artillerie, mais je doute fort

qu'ils puissent tenir longtemps devant les armes modernes. C'est aujourd'hui dimanche : toute la ville est dans la rue. La vieille cathédrale n'est plus qu'une ruine inoccupée depuis longtemps. L'arsenal, la place de *las Monjas*, la porte de mer, la place de la Merced, l'église de Santa Maria de Gracia, le parc d'artillerie sont autant de lieux à visiter. Il en est de même des *présidios* ou du bagne. On n'y pénètre que le dimanche à trois heures, et il faut voir toute cette foule se disputer pour entrer dans cet enfer. La plupart sont des femmes avec des enfants. Ils portent des paniers remplis de melons, de fruits, de saucissons, de fromage. Ce sont des douceurs destinées aux condamnés. Ceux-ci, vêtus d'un gilet café couvert de broderies noires ont assez bonne mine sous le costume de la prison : il est presque élégant. Ils sont sous les ordres d'un co-détenu, portant sur sa manche gauche trois gallons de laine rouge et dans sa main droite une lourde trique dont il se sert avec beaucoup de force et de majesté.

En passant dans un second préau on me montre Hilairaud, l'assassin de Bazaine. C'est un homme de taille moyenne, à l'œil bleu, au teint blafard. Il me dit qu'il regrette sa faute, et qu'il espère bientôt être commué.

—Songez donc, monsieur, j'ai fait cela dans un moment d'exaspération. Certes je n'avais pas la tête à moi. Je n'ai réalisé ma position que quand tout été terminé ; mon avocat m'a défendu admirablement, mais il fallait payer ma dette et l'on m'a donné huit années de bagne. Huit années passées en tête à tête avec toute cette canaille, c'est pis que la mort ! Heureusement que j'appartiens à la puissante corporation des commis-voyageurs. Elle s'occupe de moi depuis un an et j'ai confiance dans ses démarches.

Et Louis Hilairaud après m'avoir vendu quelques objets en paille et m'avoir remis sa carte de visite lisérée de bleu, de blanc et de rouge se perdit au milieu de la tourbe du bagne.

L'établissement pénitentiaire de Carthagenes est un vaste parallélogramme, ayant au centre une grande cour sans arbres, avec une fontaine au milieu où les forçats viennent faire leur blanchissage.

Ils sont placés sous la garde de vigilants ou de gardes-chiourmes. Tout le monde y travaille. Les uns sont employés à la confection des spadrilles ; d'autres font de la chaussure en cuir ; ceux-ci tirent parti de l'alfa ; ceux-là fabriquent toutes sortes d'objets de fantaisie ; ils ont toutefois à leur disposition plus d'un moyen d'échapper à ces travaux forcés, en donnant aux gardes une certaine somme de douros.

En sortant je vis entrer quatre hommes portant sur les épaules un cercueil taillé en civière, Ils étaient conduits par deux soldats armés et par un sous-officier. Ils venaient chercher un prisonnier mort de la veille. Le prêtre dit l'absoute au bord de la fosse, puis une fois le *de Profundis* terminé, on ouvre la boîte, on descendit l'homme dans le trou béant, et houp !

en route pour la ville ! Le cercueil-civière servira pour un autre : voilà tout !

Pendant mon séjour à Carthagène j'ai pu voir de près le soldat espagnol, c'est-à-dire des marins, des artilleurs et de la ligne. Ils sont petits, bien faits, très propres, alertes, intelligents et portent fort bien l'uniforme. Bien commandées ces troupes doivent faire des merveilles.

A cinq heures, Carthagène s'efface pour faire place pour nous à d'autres cieux, à d'autres horizons. La *Désirade* reprend sa valse désordonnée, au milieu des protestations des passagers. Le lendemain midi, nous signalons les îles Baléares.

Vous vous rappelez sans doute la description qu'en faisait Georges Sand ?

« —Ces îles, disait-elle, sont pour les peintres un des plus beaux pays de la terre et l'un des

plus ignorés. Tout y est pittoresque, depuis la cabane du paysan qui a conservé dans ses moindres constructions la tradition du style arabe, jusqu'à l'enfant drapé dans ses guenilles. Le caractère du paysage plus riche en végétation que celui de l'Afrique ne l'est en général, a tout autant de largeur, de calme. C'est la verte Helvétie sous le ciel de la Calabre, avec la solennité, le silence de l'Orient. En Suisse la nature se joue de l'artiste ; aux îles Baléares elle semble l'attendre et l'inviter. Là, la végétation affecte des formes altières et bizarres ; mais elle ne déploie pas ce luxe désordonnant sous lequel les lignes du paysage suisse disparaissent trop souvent. La cîme du rocher dessine ses contours bien arrêtés sur un ciel étincelant, le palmier se penche de lui-même sur les précipices sans que la brise capricieuse dérange la majesté de sa chevelure, et jusqu'au moindre cactus rabougri au bord du chemin, tout semble parer avec une sorte de vanité pour le plaisir des yeux. »

Nous sommes dans les parages où un gouverneur du Canada, le marquis de la Galisonnière vint livrer combat et gagna sa fameuse victoire sur l'amiral Byng ; le commandant anglais paya cette défaite de sa vie, malgré les protestations de son vainqueur qui déclara dans une lettre restée célèbre que son adversaire s'était conduit en excellent marin, en galant homme et en brave soldat. Il fallait une tête au ministère du temps pour se maintenir au pouvoir, et Byng les sauva des colères du peuple.

La nuit descend au milieu des rafales, des coups de mer. Au-dessus de tout le ciel est bleu, serein : il semble rire de ce qui se passe au dessous de lui. La nuit nous suit avec vent debout : au petit jour nous nous trouvons longeant les côtes de la Catalogne. On se dirait au Mont Louis de Gaspé tant ce paysage lui ressemble. Ces réflexions m'absorbaient et j'essayais de tirer d'autres points de comparaisons, quand je vis un paquet de mer embarquer par l'avant, réveiller un passager qui rêvait du sol

natal, s'engouffrer et disparaître dans les juppes de la femme de chambre. Ruisselants ils arrivèrent ainsi au salon l'un portant l'autre.

—N'y faites pas attention, dit un des officiers : c'est un coup de mistral. Il est solide, celui-là, et je vous le dis avec sûreté, car il y a longtemps que je navigue dans ses parages.

Cet officier avait raison : j'ai rudement bouliné ; de ma vie je n'ai vû mer aussi grosse. Et tout cela par le plus beau soleil du monde.

Ceux qui confonde le doux nom du chantre de Mireil avec le vent de mistral son bien à plaindre. C'est notre nordais, mais notre nordais carabiné, soufflant, hurlant, brisant tout sous un ciel bleu ét par le plus beau soleil du monde. Depuis cette nuit nous louvoyons. De temps à autres les côtes d'Espagne nous apparaissent. Ce sont les montagnes de la Catalogne, paysage sauvages abruptes.

Nous tournons le cap Creux. A ses pieds gît une petite ville, blanche, jolie, coquette. Elle n'a pas de nom parait-il. Le premier passager interrogé la nomme San Antonio ; le second San Pedro ; le troisième Rositas.

J'aime mieux Rositas. Cela me rappelle les roses et me fait oublier toutes les horreurs causées dans les cabines par les excentricités du mistral, du vent, du soleil. Le capitaine Corno se tient près du pilote, sur le banc de quart. Nous courrons grand largue vers les rochers. C'est la perdition. Un vigoureux coup de barre force la *Désirade* à se retourner. Elle entre en bondissant dans un goulet tout étroit. Un bassin limpide, calme, s'étend devant nous. Au fond, en demi cercle nous voyons Port-Vendres, ville forte, ville commerciale.

Nous sommes arrivés.

A peine à terre on sent que nous ne sommes plus sur les côtes d'Afrique. La température a changée. Il fait froid, même assez pour porter ses flanelles. Certaines cimes des Pyrennées

sont tapissées de neiges. Le mistral entraîne les feuilles des arbres.

Les dépêches publiées dans les journaux nous donnent le frisson. J'y retrouve celles-ci.

Marseille, 8 octobre.

Le vent souffle toujours avec une violence inouïe sur la ville et le golfe. Aucun voilier n'est entré dans le vieux port et n'en est sorti depuis vingt-quatre heures.

La température s'est sensiblement abaissée. Le thermomètre ne marque que dix degrés. Aucun accident n'a été signalé jusqu'à présent.

Castries, 8 octobre.

La neige a fait la nuit dernière son apparition dans la Montagne-Noire ; le terrain est recouvert d'une couche de six centimètres.

Perpignan, 8 octobre.

On télégraphie de Bourg-Madame, que la neige tombe depuis vingt-quatre heures dans la Cerdagne, comme en plein hiver.

Voilà l'automne.

La nature donne ici le signal du repos. Et pendant que les rafales passent, que les nuits sombres viennent, le réveil va se faire maintenant en Afrique. Ainsi va la vie.

Tout sera printemps, sève, fleurs, joie là-bas : chez nous tout sera recueillement, étude, travail au coin du feu.

Les officiers de la *Désirade* nous disent adieu. Le train court de Port-Vendres sur Narbonne. Il fait bon de se retrouver en France, et pendant que les wagons filent et m'entraînent à toute vitesse je me plais à regarder la Méditerrannée à travers les sinuosités des montagnes. Méfiez-vous : elle aime a être parée des couleurs du saphir et des perles. En ce moment son écrin est vide ; tous ses joyaux couvrent son opulente poitrine. Chaque coup d'éventail que la coquette se donne porte le mistral. Sous le soleil, les caps africains, espagnols, maroquins, et français s'allongent dorés comme des griffes de lions ; méfiez-vous de l'enchanteresse.

Au-dessus de la ville, pas bien loin, se dressent les Pyrennées Orientales. Elles sont couvertes de neige et nous ne sommes qu'au 8 octobre. Voilà un automne qui annonce un hiver gros de souffrances et de misères.

Un train spécial attend les passagers de la *Désirade*; il nous conduira jusqu'à Narbonne. Du wagon nous voyons la Méditerrannée soulever sa large poitrine. De terre on ne distingue que le miroitement des saphirs atténué par la couleur pâle des perles. Méfiez-vous. Le mistral passe et le temps continue à se faire gros au large.

Je suis seul dans mon compartiment. Cela me permet de remettre en ordre mes notes sur la Tunisie, sur l'Algérie, et de récapituler mon voyage.

La Tunisie est la vieille Afrique de Rome. Elle a 105,000 kilomètres carrés. Les cours d'eau sont nombreux sur la carte. Ils peuvent exister en hiver; il ne faut pas en parler en été.

Le climat est assez sain, mais il faut prendre toutes les précautions. Le règne végétal est assez riche. Les essences forestières sont les chènes verts, blancs, liéges, les ormes, les frènes, les thuyas, l'abricotier, l'amandier, le pécher, le pommier, le prunier, le poirier, le grenadier, le figuier, le néflier, le pistachier, le jujubier, la vigne — le raisin est délicieux ici — la figue de Barbarie, l'oranger, le citronnier, l'olivier, le palmier, le dattier. On cultive avec succès le blé, l'orge, le maïs, les légumes du midi de la France, le coton, le chanvre et l'alfa: cette dernière plante, est destinée à un grand aveuir. L'aloës est commun : pourquoi ne le traite-on pas en Tunisie comme au Mexique? On pourrait en extraire le *pulque*, boisson excellente, hygiénique et qui serait d'une grande ressource dans un pays où l'eau est rare. Le tabac est excellent. On fait aussi un commerce sérieux de henné, d'indigo et de garance. Le plomb est assez commun ; le marbre est fort beau. L'industrie indigène mérite d'être mentionnée, entre autres les tapis de Kairouan, les tissus de coton, de laine, de soie,

de poils de chameau, les broderies, la sellerie, la cordonnerie, la teinturerie, les savonneries, la distillerie des essences, la poterie.

Le protectorat de la France a donné un élan au commerce tunisien. Il a développé ses relations ; il est un bienfait pour le pays.

Le climat de l'Algérie est sain : mais il lui faut combattre un ennemi terrible. L'absinthe ici est un fléau plus à craindre que le choléra, plus que la peste. Il serait curieux de mettre en regard les statistiques des maladies, des décès et de les rapprocher de celles des importations de cette liqueur aromatique, glauque, qui ne vous dit rien au goût, que l'on s'impose le plus souvent par politesse, et qui finit par vous empoigner, par vous subjuguer, par vous dompter et par vous coucher dans la tombe avant l'heure.

En Algérie, la véritable boisson est le café léger et froid, ou l'eau coupée d'un peu de cognac

Voici les principes généraux donnés par les meilleurs hygiénistes de l'armée.

—« Pendant les chaleurs, faire une sieste au milieu du jour.

« Eviter de se baigner dans les eaux stagnantes des marais : elles renferment des miasmes paludéens qui occasionnent des fièvres pernicieuses.

« Si l'on se couche en plein air ou sous une tente éviter les refroidissements la nuit, se couvrir de vêtements de laine, dormir le visage enfoncé dans un capuchon ou les yeux recouverts d'une étoffe quelconque. On évitera ainsi les ophtalmies.

« Boire et manger peu, avant et pendant la marche : faire un repas réparateur quand l'étape est terminée.

« Si l'on est surpris par le sirocco et si l'on se trouve sur un terrain déjà échauffé, ne pas se coucher par terre ; se tenir debout, ou bien mieux continuer de marcher jusqu'à ce que l'on soit arrivé à un endroit moins brûlé par le sirocco.

« Ne pas passer la nuit dans les vallées, sur les bords des marais, des flasques d'eau, des rivières encaissées. Gagner les hauteurs de

préference ; on aura moins à craindre le miasme paludéen et les moustiques, deux inconvénients des lieux bas et humides.

Beaucoup d'Européens et d'Américains passent les hivers en Algérie.

Cette belle possession française est divisée en trois zônes. Le Tell—la région labourable—contient 14 millions d'hectares. Les Hauts Plateaux — pays des pâturages et des nomades,— renferment 11 millions d'hectares et le Sahara 45 millions.

Les essences forestières de l'Algérie sont les chênes-liége, verts et zéen, le pin d'Alep, le cèdre, le thuya, le pin maritime, l'orme, le frêne, le lentisque, l'olivier sauvage, le caroubier, l'eucalyptus.

Un négociant d'Oran, m'a dit qu'il avait payé 70 francs le mètre cube pour de l'épinette rouge du Canada. On utilise ici le sumac — le vinaigrier chez nous.— Il donne aux cuirs du Maroc une teinte rouge fort recherchée.

Les arbres fruitiers comprennent tous ceux de l'Europe ; en sus le bananier, le goyavier, le néflier du Japon. Les oranges de Blidah et de la Mitidja ont une réputation dans le monde entier. Le blé tendre et dur, le seigle, l'orge, le maïs ont donnés en 1885, 16,354,349 quintaux métriques. L'année précédente on avait fait une exportation de légumes secs de 6,442,683 kilogrammes = à 1,610,679 francs. Celle des légumes verts à été de 2,670,747 kilogrammes = à 400,612 francs.

Roller, est un auteur connu. Il apprécie ainsi les résultats de la culture des vignobles en Algérie.

— « L'Algérie au point de vue de la vigne, n'en est plus à faire ses preuves. Quelques-uns de ses crus sont déjà très appréciés. La province d'Oran produit des vins capiteux et forts en couleur qui rappellent ceux d'Espagne. Maskara est connue depuis longtemps pour ses vins blancs : les rouges se dépouillent en vieillissant et ressemblent alors, pour le goût comme pour

la couleur, à d'excellent bourgogne. La province d'Alger donne des produits plus légers mais dignes d'estime. Médéa prétend remplacer nos meilleurs vins blancs ; nous en avons goûté de très fins à Koubba, près d'Alger. Les trappistes de Staouëli sur le Sahel, livrent au commerce des vins dont le mérite n'est pas seulement d'avoir mûri sur un emplacement historique, tout près des lieux où se livra la bataille de 1830. Dans la province de Constantine, on a fait de bons essais près de Rouffach et de Mila ; à Beni-Mélek, près de Philippeville, on a imité les crus du Médoc et ceux des côtes du Rhône. Les crûs de la Calle se rapprochent du bordeaux. Souk-Ahrras vend déjà assez cher des vins blancs qu'on compare au sauterne. »

Le raisin se vend ici couramment de trois à cinq sous la livre. Le raisin kabyle est petit, doré, agréable à l'œil et au goût. Il se conserve longtemps et supporte bien le transport. M. Bourde en a vu des grappes qui pesaient 7 kilos. « C'était quelque chose de monstrueux, dit-il,

dans son rapport ; c'était la réalisation de la légende de l'Ecriture, où il fallait deux hommes pour porter une grappe »

Les plantes industrielles de l'Algérie sont le tabac, le coton, le lin, le chanvre, la ramie—connue en Angleterre sous le nom de *china grass*—l'alfa, le palmier nain, les plantes tinctoriales, les plantes à alcohol où propres à la parfumerie.

Les dernières statistiques constatent que l'on a extrait 159,362 tonnes de fer ; 13,384 tonnes de cuivre et de plomb argentifère ; 5,817 tonnes de zinc et de plomb.

Les eaux minérales sont nombreuses. Elles commencent à avoir beaucoup de réputation.

L'onyx d'Aïn-Tekbalek, le marbre blanc de Filfila sont célèbres, ainsi que les pierres de taille et les pierres lithographiques d'El-Kantara.

Une prime est offerte pour la destruction des fauves ; on paye de 40 à 60 francs pour un lion, une lionne ou une panthère ; 15 francs pour un lionceau ou une jeune panthère ; 5 francs pour une hyène ; 1 franc 50 pour un chacal.

En 1873 on a tué dans les provinces d'Alger, d'Oran et de Constantine, 202 lions, lionnes où lionceaux, 1214 panthères, 1882 hyènes, 27,-185 chacals.

La statistique de 1884 dit qu'il y avait en Algérie 14,262,343 cheveaux, mulets, ânes, chameaux, bœuf, moutons, chèvres et porcs.

Le dromadaire algérien peut fournir une course de 12 à 15 lieues par jour. M. Piesse, assure que le *mehari*, ne marche qu'au trot allongé. Il peut le maintenir pendant 12 heures et parcourir de la sorte 30 à 40 lieues par jour.

L'autruche est d'un bon rapport. Le couple se vend de 900 à 1000 francs. Deux œufs coutent 14 francs. Bon an mal an les plumes, par couple, donnent un revenu de 200 francs.

En 1886, l'Agérie comptait une population de 3,817,465.

Les Kabyles sont les plus fiers et les plus malpropres des hommes. Ils sont beaux, aiment

le sol, travaillent et sont restés soldats. Les Arabes n'ont pas quitté l'ère des patriarches.

—Où entre la charrue entre la honte, a écrit Mahommet.

Quand ce verset du prophète à été dit, il n'y a plus rien à ajouter. Pourtant l'Arabe ne s'en occupe guère ; il vit avec son bourricaut, son cheval, son chameau qu'il traite mieux que sa femme.

Un scheik arabe en parlant de ses chameaux au général Margueritte lui disait :

—Vois-tu, ce sont nos amis ; ils nous accompagnent et nous aident dans notre existence sur la terre. Tous nos actes importants, périgrinations journalières, longs voyages, fêtes, combats, fuites, deuil, richesse, tout cela n'a lieu qu'avec les coopération des chameaux chéris.

L'Arabe est menteur et hospitalier : c'est un dilemne à toujours étudier et qui me paraît être sans solution.

Il est aussi fataliste. A les entendre, nous ne sommes que des nomades succédant à d'autres nomades morts d'utopies : « A quoi bon toute cette agitation ? dit-il. Pourquoi compliquer ainsi votre existence ? Pourquoi creuser ces ports, élever ces cathédrales, armer ces flottes, équiper ces troupes ? Les Romains, eux aussi, sont venus sur la terre d'Afrique. Comme vous ils ont cru fonder et féconder ! comme vous ils ont eu foi dans l'avenir. Un jour Allah a soufflé sur eux et les a dispersés. Que reste-t-il de leur œuvre ? Des ruines de ruines ; un peu de poussière à Hippone, à Utique, à Carthage. Nous attendons, les bras croisés qu'Allah souffle sur vous et vous rejette à la mer. C'est écrit. » Cette funèbre philosophie est résumée ainsi par un journaliste français M. Arthur Herilhard dans l'anecdote que voici :

—Pendant les trois ans que dura la construction du pont de Constantine, jeté sur le Roumel par les géants modernes, un Arabe pelotonné dans son burnous, ne cessa d'occuper la même place en face des travaux. Intrigué de le

rencontrer toujours du matin au soir et du soir au matin, un Français s'approcha et lui demanda : « Que fais-tu donc là, mon ami ? »

L'Arabe sortit de son burnous : « J'attends que le pont tombe, dit-il. — Mais malheureux ! attends au moins qu'il soit fini ! repris le Français.—Pas la peine : il tombera ; tout tombe, » répliqua l'Arabe, et il rentra dans son burnous.

M. Marmier me racontait un trait qui démontre bien le caractère de l'Arabe.

—Un Anglais voulait se rendre à la ville sainte de Kairouan. Le Bey lui donna une lettre pour le gouverneur. Or cet autographe était un ordre. Pris entre son fanatisme religieux et son dévouement à son maître le scheik ordonna que son hôte traverserait la ville après le coucher du soleil sans regarder ni à droite ni à gauche !

Le Maure est religieux, poli, très rusé en matières commerciales. Il est fier de son passé. et plusieurs conservent encore comme souvenirs

de famille les clefs de la maison que l'ancêtre habitait à Grenade.

Le Nègre est un cabestan ici. Il est surtout portefaix et de taille à mettre l'Atlas sur son dos.

Le Juif est généralement bel homme. Il aime les costumes brodés et voyants. Il faut compter avec lui, en Algérie surtout depuis le décret du 10 novembre 1871 qui les a émancipés.

Le Maltais est tout ici. Il parle plusieurs langues ; il se prête à tout les travaux utiles, intelligents : il est généralement religieux.

Il n'y a guère de littérature chez les Arabes. La poésie d'antan s'en est allé avec les chants de poudre, les fantasias, les chasses aux faucons. Néanmoins certaines de leur prières et de leur comparaison sont encore belles : quelques citations le prouveront :

— Le prophète dit un jour à Abou Dirr-el-R'fari : « O Abou-Dirr, le rire du pauvre est une adoration ; leurs yeux la proclamation de la louange de Dieu ; leur sommeil l'aumône.»

Le scheik a encore dit :

—« Prier et jeûner dans la solitude et n'avoir aucune compassion dans le cœur, cela s'appelle être dans la bonne voie de l'hypocrisie.

« L'amour est le dégré le plus complet de la perfection. Celui qui n'aime pas n'est arrivé à rien dans la perfection. Il y a quatre sorte d'amour ; l'amour par l'intelligence, l'amour par le cœur, l'amour par l'âme, l'amour mystérieux. »

« Quand dans la nuit noire une fourmi noire grimpe sur un arbre noir, Dieu la voit et entend le bruit de ses pattes. »

Le commandant Rinx a écrit des pages fort curieuses sur les Khoans, ou association religieuses de l'Algérie.

« Entrer dans un ordre dit-il, s'appelle recevoir le *dikr*. C'est la révélation de la formule, de la courte prière qui distingue l'ordre d'un autre.

—Quelle rose portes-tu ? demandera un musulman à un autre.

—Celle de Moulaï-Taïeb. Est-elle sous le protectorat français ou de Sidi-Ahmed-Tidjani, répondra l'interpellé ?

« S'il n'appartient a aucun ordre il dira:

—Je suis un pauvre serviteur de Dieu et je le prie pieusement.

« Le futur frère se prépare à prendre la rose par la prière, le jeûne, l'aumône. Introduit auprès du scheik il lui demande l'initiation, promettant soumission et fidélité à la règle et aux pratiques de l'ordre. L'oraison continue consiste à dire un certain nombre de fois des formules ou des invocations propres à chaque ordre et qui entretiennent ou réveillent chez les kouans les sentiments d'exaltation religieuse. Négliger l'oraison serait se faire chasser à tout jamais comme un infâme, de la corporation. »

Les Mozabites sont les puritains de l'Afrique. Il leur est défendu d'épouser une femme étrangère, et M. Paul Bourd qui les a spécialement étudié, dit qu'il leur est interdit d'emmener leurs femmes en dehors du M'zab,—oasis du sud de la province d'Alger—pour qu'il leur soit impossible de se fixer définitivement à l'étranger. « La confession existe chez eux. En cas de faute grave, le coupable est exclu de la communauté, et pour y rentrer, il doit se soumettre à une expiation publique. Quand ils ont émigré, les Mozabites ne sont pas plus libres. Ceux qui commercent dans les villes algériennes sont placés sous la surveillance incessante de quelques inspecteurs ecclésiastiques. La corporation repond de chacun de ses membres ; en cas de mauvaises affaires, elle paie les dettes. Si l'un d'eux boit, s'il fume, s'il prise, s'il est adultère, il est dénoncé et exclu. »

Je n'ai pas à faire un résumé de l'histoire de la conquête française de l'Algérie. Mes lecteurs se rappellent des noms des généraux de Bourmont, Clauzel, Berthezène, de Rovigo, Rapatel,

de Damrémont, Valée, Bugeaud, Bedeau, de la Moricière. d'Aumale, Changarnier, Cavaignac, Pélissier, MacMahon, Randon, de Barral, Pérrégaux, Yussuf, Moustafa.

Toute cette terre d'Afrique est couverte de tombes et de souvenirs glorieux pour la France. Ici le soldat est chez lui : ici il peut continuer la chaîne des traditions. Tout lui parle d'honneur.

Voilà pour l'armée.

Au point de vue politique l'Algérie est représentée par trois sénateurs et par six députés. Les français sont soumis à l'organisation judiciaire qui existe en France ; les musulmans sont jugés d'après leur croyance par la magistrature du rite malékite ou du rite hanéfite. Les cultes catholique, protestant, israélite et musulman sont reconnus.

Les chemins de fer atteignent aujourd'hui un réseau de 3,000 kilomètres. Les routes sont fort belles.

Voilà en peu de mots le résumé de mes notes, de mes conservations, de mes lectures sur la Tunisie, sur l'Algérie.

Nous sommes à Narbonne. Il faut attendre ici le train de Bordeaux. A la gare je suis le témoin d'une scène touchante.

Un officier supérieur en grande tenue vient dire adieu à son fils. Celui-ci est simple soldat. Au moment ou le train part ils s'embrassent, et le vieux colonel qui a tenu tenu bon jusque là s'éloigne vivement en essuyant deux grosses larmes.

Quand on est témoin de ces départs virils et touchants, pourquoi lire et entendre dire dans les journaux cette phrase qui, je l'espère, sera rayée prochainement de la presse universelle ?

—La France n'est pas encore prête.

FIN DU PREMIER VOLUME.

APPENDICE A

Lettres échangées entre Josephte et le lieutenant-gouverneur de Québec.

Voici cettre lettre « *à Josephte* » mentionnée dans la dédicace de se livre. Elle est un petit chef d'œuvre signé par Son Excellence M. Réal Auguste Angers lieutenant gouverneur de la Province de Québec.

« HYER estoit grandement plein de desastre & grevance par le feu, et deuil universel, car il y eut aussi victimes héroïques. Elles estoient officiers de la Reine regnant si bonnement.

« Au matin, en le lieu de St Sauveur, contigu à Kebec, cinq cents familles cherchoient ce qui demeuroient de l'habitation, de la huche & du bers de l'enfant. L'incendie avoit dévoré maintes centaines de maisons. Le chef de famille y avoit égaré son courage. Il ne sçavoit aller d'en deça ou d'en delà. Mais voici bien que par devers lui, il trouve estant tendue la main de son épousée. Icelle main nüe & vuide lui remémore

le premier travail en communauté & comment se fist l'espargne. Sur l'heure ceste femme lui dist : courage ! nous revivrons les premières années du ménage & referons, et mieux, les choses perdues. Ce discours ramenant l'énergie, la demeure nouvelle emerge où le mascaret de feu passa.

« Huy est jour de feste patronale. On a revestu le vestement du dimanche. Qui en avoit deux bailla le meilleur au voisin qui avoit abismé le sien au feu. Le peuple marche en procession. Il chemine, suivant la bannière du Précurseur. Il s'en va à la fourque du Lairet vénérer la croix que planta le cappitaine malouin Jacques Cartier, en l'an de grâce 1536. Icelle croix estant restaurée est nostre Eiffel de 89. Ce signe est modeste mais souffre reduction sans cheoir de son mérite, et loge commodément au trumeau d'honneur de l'habitation du Chrestien.

« La veille de l'appareillâge, Cartier, débarquant de sa caravelle, a dû porter au pied d'icelle croix son pavillon blanc, le maistre de la nef sa boussole, le timonier sa barre en bois,

de chêne des Gaules, le marynyer son plomb de sonde, et tous faire en commun invocation pour la navigation prochaine. L'exorcisme estant dist sur les choses de maryne, sur le froment & l'eau, l'esquipage s'en fust à bord promettant de revenir l'an suivant.

« En ce présent jour, au mesme lieu, le peuple porte ses insignes. Un Cardinal de nostre Mère l'Eglise y dépose son chappeau, un lieutenant du Gouverneur Royal, son espée ; l'escrivain y apportant aussi sa plume et l'ouvrier son outil quotidien.

« Cartier et ses compagnons de mer, tous nombrés, formoient cent dix âmes quand premièrement s'agenouyèrent sur la plage de la rivière du Canada. Nous, enfanz des pionniers, nous nous relevons quinze cent mille, célébrant la Pasque nationale, icelle perpétuant la St Jean des ancêtres.

« Josephte, hyer, vous fistes votre tâche ; huy une autre vous est restant. A la veillée, narrez à voz enfanz un peu de nostre histoire. Elle est belle comme légende de fée, noble comme croisade, courte mais salutaire comme un *Ave*.

« Femme, allez accomplissant vostre mission ; comme lyre éolienne il n'est de vents si mauvais que vous ne changiez en harmonies rendant à l'homme courage, donnant à l'enfant amour du bien-faire et à un chascun dévotion au pais des ayeux. »

A quelques jours de là, l'*Electeur*, journal canadien français, contenait cette réponse de Josephte à son Excellence.

Josephte à Messire Auguste Réal Angers, lieutenant du Gouverneur Royal en la ville de Kébec, Salut :

Hyer Dieu envoyoit adversité & deul ; grands soupirs et moult de larmes. Ouy, maulvais le jour de hyer.

Je vous diray, Messire, qu'en arrestant mes yeux où le mascaret de feu avoit passé, au mesme lieu que fusrent mes amoures, grant mésaise me prist du cueur : Beau sire Dieu, me escriai-je, en l'honneur et révérence de madame la Vierge Marie, aye mercy de mes gens avecque

moy. Et ne vous esbahissez point, messire, si pour lors courage d'homme prist en cueur de femme. L'annel de l'épousée me remembre aussi foy jurée du seigneur & maistre qui me choisist en jour d'heur et que je dois réconforté, aymé et mieulx en jour de malheur.

Et voilà que la compatissance, pour l'honneur de la benoiste ville de Kébec, tousjours se montrant : Dictes que vais porter secours à ceulx qui plorent ; telz biens qu'on aurait les desperseray très voulantiers de céans. Ce qui fust faict incontinent après.

Huy est jour de liesse. Chascun tesmoigne haultement pour son païs et le cueur se attendrist en souvenance de nos ayeux. On y vient voir de loing, en ce présent jour splendeur & et si grant joie que tous s'en esmerveillent.

Messire, je vous scais moult bon gré de vos si doulces paroles. Vous dictes bien. Aultre en ceste feste n'avoit songé mie à povre Josephte, pourtant tousiours preste au debvoir sans rien épargner.

Ouy, souventes fois, raconteray à noz enfants un peu de nostre histoire, leur diray aussi que

onceques ne vist plus courtois et mieulx disant seigneur que Messire Auguste Réal Angers, lieutenant du Gouverneur Royal en l'an de grâce mil DCCCLXXXIX.

Et néantmoins que ce soit escrit vain
Il vous plaira d'excuser l'escrivain.

TABLE DES MATIÈRES

PAGE

Page

VIII

IX

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.